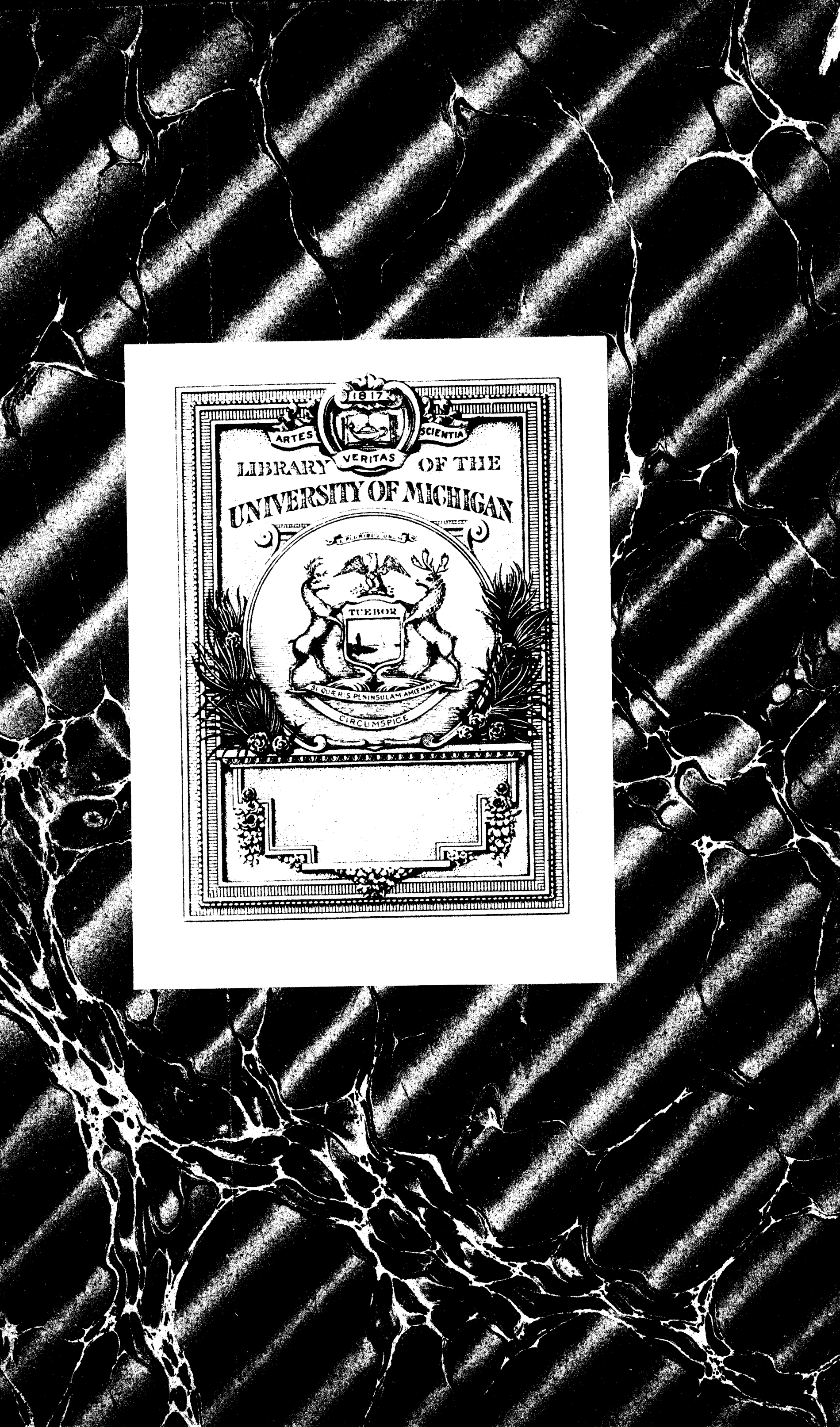
J. de Man

VOYAGE AUX ILES PHILIPPINES



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



SOUVENIRS

d'un Voyage

AUX

ILES PHILIPPINES

A mon ami
Monsieur A. Sweerts
Hommage de l'auteur
J. de Man

Anvers Octobre 1881



Cuadro de Costumbres

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE

AUX

ILES PHILIPPINES

PAR

J. de MAN



ANVERS
IMPRIMERIE STOCKMANS & MOERINCX
—
1875

Aux Amis

Beaucoup d'entre vous m'ont souvent demandé la narration de mon voyage aux Iles Philippines.

J'ai rassemblé mes souvenirs et les ai groupés aussi bien que possible, mais il est bien entendu que je n'ai pas la prétention de vouloir écrire un livre ; je raconte ce que j'ai vu et je réclame votre indulgence pour les incorrections de style.

Si la lecture de ces quelques pages vous amuse j'aurai atteint mon but.

Nous sommes au 29 mai 1870 ; je m'embarque à Marseille à bord du *Volga,* grand steamer des Messageries Nationales en partance pour la Chine et le Japon. Une foule de gens se pressent sur le pont du navire ; les uns pleurent, les autres rient. On s'embrasse à n'en pas finir, puis les matelots travaillent dru. La cheminée du steamer vomit d'épais flocons de fumée. Le moment d'appareiller approche.

Je me promène seul au milieu de cette foule et de ce mouvement. Je n'ai là ni amis ni connaissances ; je pense aux miens et à tout ce que je laisse derrière moi et j'ai un moment de tristesse.

Un coup de cloche avertit la foule qu'il est temps

de se retirer; on s'embrasse une dernière fois puis bientôt après, il ne reste plus sur le pont que l'équipage et les passagers.

Chacun jette un coup d'œil sur son voisin; on est curieux de savoir avec quels gens il faudra passer deux mois sur cet étroit espace ; on se demande quel pourrait être le compagnon de cabine que le hasard vous a donné. Est-il jeune ? est-il vieux ? bien ou mal élevé ? est-ce un français, un anglais, un turc ou un.chinois ? Ce point vous préocupe par ce qu'enfin il faut coucher avec cet inconnu pendant deux mois dans une étroite cabine.

Huit heures sonnent; c'est l'heure fixée pour le départ; le steamer se met en mouvement et quitte lentement le port ; d'autres steamers partent à la même heure. C'est un beau spectacle de voir partir tous ces grands steamers pour toutes les destinations de la Méditerranée. Nous naviguons pendant une heure entre les rochers qui forment le beau port de Marseille, puis nous perdons la terre de vue, nous sommes en pleine mer.

En pleine mer ! c'est l'infini, le grandiose, le vague, l'incertain. Une foule d'impression vous assaillent; on cherche l'isolement pour leur donner libre cours ; l'idée de quitter l'Europe pour aller à l'autre bout du monde, seul, sans amis et dans des pays presqu'inconnus,

avec la perspective de ne revoir peut-être jamais l'Europe ; tout cela vous rend un peu mélancolique.

La grande cloche de bord vous tire de ces rêveries et annonce que le déjeûner est servi.

Les repas ont toujours eu cet effet sur moi de me rendre gai et insoucieux de l'avenir; aussi après avoir pris l'excellent déjeûner qu'on nous avait servi, j'avais oublié complètement toutes ces rêveries et je remontais gaîment sur le pont en fumant un cigare.

Les passagers passent la journée à s'observer mutuellement et à se rapprocher ; de temps en temps l'on se montre un rocher qui apparaît au loin.

Pendant le dîner les conversations s'engagent et vers dix heures du soir tout le monde se couche. Je ne suis pas encore parvenu à savoir avec quel bipède humain je vais partager ma cabine ; je me mets en observation dans le salon près de ma cabine, faisant semblant de lire une revue périodique qui est là sur la table ; peu de temps après je vois arriver un grand et gros gaillard costumé à l'orientale, ayant un nez immense en bec d'aigle et un ventre large et puissant comme une grosse caisse ; c'est mon compagnon de nuit. Deux minutes après son entrée dans notre cabine j'y pénètre à mon tour, pour faire connaissance avec ce géant ; j'apprends bientôt qu'il est Grec et habite l'Égypte ; il parle italien et quelque peu le français.

Au fond il me paraît un bon homme. Enfin nous nous disons bonsoir et prenons possession de nos couchettes, lui en bas, moi au dessus. Je l'entends maugréer tout un temps contre la parcimonie de l'administration qui lui accorde si peu d'espace. Sans doute les couchettes sont étroites; mais pourquoi diable faire un voyage par mer quand on est affligé d'une telle ventripotence ?

Mon volumineux camarade remplit complètement sa couchette et même une portion de sa rotondité qui ne trouve pas de place à l'intérieur, dépasse le rebord.

Je ris un peu in petto et je m'endors.

Au milieu de la nuit je suis réveillé par un bruit inusité ; au premier moment je crois à un orage, à un effet de tonnerre ; mais bientôt je puis me rendre compte de cet incident, c'est mon homme qui ronfle ! !

Quelle admirable puissance de larynx et quelle humiliation pour les trompettes de Jericho. J'écoute cette musique pendant quelque temps, puis je me rendors.

Le lendemain matin au déjeûner je remarque qu'on chuchote, et principalement une belle dame, ma voisine de cabine. Je comprends à demi-mot que cette beauté se plaint de certain concert nocturne et je ne tiens pas absolument à passer pour le musicien qui l'a offert à la cantonade. Après le déjeûner tout le monde se rend sur le pont et je saisis cette occasion pour lier conver-

sation avec ma voisine ; je me plains amèrement de la virtuosité intempestive de mon gros compagnon. Merci, mon Dieu ! ma réputation est sauvée.

Vers midi nous arrivons en vue des côtes de Sicile; une heure plus tard nous entrons dans le détroit de Messine; nous côtoyons les deux rives, des rochers, des torrents desséchés, un terrain volcanique et tourmenté, le *Stromboli* dont le cratère fume, le *Vésuve*, l'*Etna*, nous apparaissent successivement dans le lointain ; par-ci par-là s'offre à nos regards une ville, Messine, Palerme, Reggio, puis les côtes de la Calabre, la terre classique des brigands. Le premier juin au matin la Sicile a disparu ; nous sommes en pleine mer ; le temps est splendide, tout le monde est sur le pont ; les uns lisent, les autres causent et fument ; un groupe joue au domino et au trictrac ; les mieux appris font la cour aux Dames ; c'est tout un monde parqué sur un espace de vingt mètres. Puis il faut aller faire une promenade à l'avant, à la poupe voir ce qui s'y passe, le travail des matelots, des cambusiers, contempler la volaille et les moutons, pleins de promesses. Enfin il y a là mille choses intéressantes à observer.

Avant de m'embarquer je m'étais résigné à un long ennui, faute de savoir comment passer mon temps ; j'étais dans une profonde erreur ; dès le troisième jour

je m'étais créé tant d'occupations, que les journées passaient trop vite.

Vers midi la vigie signale une voile, ou pour dire plus exactement, une cheminée ; bientôt le navire approche, c'est le *Cambodge*, steamer des Messageries revenant de la Chine et des Indes.

On se fait mutuellement des signaux, puis peu de temps après le *Cambodge* disparaît à nos regards.

Tout à coup un charmant petit oiseau vient se jeter sur le pont au beau milieu des passagers. D'où peut-il venir ? Nous sommes bien éloignés de toute côte ; il se sera probablement aventuré trop loin en mer, ou bien il s'est peut-être échappé du *Cambodge*. Il est certain que ce n'est pas un oiseau d'Europe ; personne ne sait à quelle espèce il appartient, ce qui prouve notre force à tous en ornithologie. Lui ne se gêne pas le moins du monde ; il se promène parmi nous et happe les mouches qu'il avise au passage. C'est un chasseur très-adroit ; bref nous avons un passager de plus.

A mesure que nous approchons de l'Égypte, les chaleurs se font sentir davantage. Dans la matinée l'île de Candie nous est signalée au loin. Dans l'après-midi une légère brise se lève ; la mer, unie comme une glace jusqu'alors, commence à se rider ; la brise fraîchit de plus en plus, le roulis devient assez fort pour nous empêcher de nous promener sur le pont.

Je commence à ressentir un certain malaise, ainsi que beaucoup d'autres passagers. Le docteur du bord nous dit d'être courageux et de ne pas céder au mal de mer ; conseil excellent comme celui du précepteur à l'enfant qui se noie. Je fais des efforts inouïs pour tenir bon ; je me raidis pendant une demi-heure, puis le destin m'accable d'autant plus que j'ai voulu le combattre.

Nous sommes dans les parages des îles Éoliennes et je n'ai pas la force de résister aux colères du Dieu de l'endroit ; je paie mon tribut à Neptune ; le mal de mer, puisqu'il faut l'appeler par son nom, m'accable et je vais prosaïquement me coucher.

Le lendemain je me lève frais et dispos; la mer est redevenue calme. On nous dit que nous arriverons le lendemain vers le soir à *Port-Saïd* où se trouve l'entrée du Canal de Suez. En effet, après avoir dépassé le phare de Damiette, celui de Port-Saïd est signalé et, vers minuit, le *Volga* jette l'ancre devant l'entrée du Canal de Suez.

PORT-SAÏD

Le *Volga* est près du quai ; dès cinq heures du matin il est entouré d'embarcations dont les patrons sollicitent les passagers à se faire conduire à terre ; quelques uns en profitent avec moi.

Une foule d'individus nous attendent sur le quai ; la plupart appartiennent à cette catégorie de particuliers que l'on retrouve à tous les débarcadères du monde et qui ont pour spécialité d'offrir aux voyageurs tout ce qu'ils peuvent désirer et même ce qu'ils ne désirent pas, considérant ceux-ci comme une proie qui leur appartient légitimement.

Nous faisons accord avec un cicerone qui se charge de nous faire voir cette ville née d'hier. Quant je dis *ville* le mot est peut-être ambitieux, car, à quelques

exceptions près, toutes les maisons sont des baraques en bois, puis les rues ne sont pas pavées; on dirait un campement. Les étalages forment le plus singulier salmigondis qu'on puisse imaginer ; ce sont surtout les boutiques d'habillements qui attirent notre attention ; il y a là des costumes arabes, grecs, turcs, français, etc., puis à côté des effets les plus légers, pantalons et vestes en coton blanc, il y a d'épaisses fourrures et de gros paletots, les uns à l'usage de ceux qui continuent leur voyage pour se rendre aux Indes, les autres de ceux qui en reviennent pour retourner en Europe.

Notre cicerone nous mène dans des cafés desservis par des femmes et égayés par un orgue de barbarie qui se lamente d'une voix cassée, apanage de la vieillesse. Les boissons et. . . le reste . . . que l'on sert dans ces établissements sont horriblement frelatées. Nous voyons encore des maisons de jeux présidées par des Grecs et où l'on perd des piastres avec une étonnante facilité.

Peu après notre retour à bord le Steamer entre dans le canal.

Les bords du Canal de Suez sont d'une uniformité et d'une monotonie désolantes ; de quelque côté que l'on tourne le regard l'on ne voit qu'un désert de sable sans solution. Pas la moindre culture, pas un arbre, pas un

brin d'herbe ; les seuls points qui parfois viennent çà et là distraire de cette uniformité sont des plaines ou lacs de sel miroitant au soleil. Parfois l'on voit un troupeau de chameaux traverser lentement le désert.

A la tombée de la nuit nous jetons l'ancre, car la prudence exige de ne pas marcher pendant la nuit.

Les « lacs amers, » étaient autrefois, à certaines époques de l'année, des mers desséchées et remplies de sel ; c'est par là, dit-on, que Moïse a conduit les Israëlites au bord opposé de la Mer Rouge. Le Canal de Suez traverse ces lacs qui sont aujourd'hui de grandes nappes d'eau.

Le lendemain dans la matinée nour arrivons à l'extrémité du canal et jetons l'ancre devant Suez. C'est ici surtout que sévit la huitième plaie d'Egypte, celle des mouches, oubliée sans doute par l'auteur de l'exode.

Nous sommes à l'ancre pour douze heures devant Suez, quelques uns en profitent pour faire une excursion à terre.

La ville de Suez est un peu plus supportable que Port-Saïd ; il y a ici un chemin de fer qui conduit à Alexandrie.

Notre cicerone est un grand diable d'Egyptien estropiant assez la langue française pour ne pas se faire comprendre ; il est drapé dans un ample mor-

ceau de coton bleu et porte un chapeau d'une forme impossible.

Après avoir vu tout ce que Suez offre de remarquable, notre guide nous amène des ânes et nous invite à les enfourcher. Chacun s'empare d'un animal et cherche à se cramponner sur sa monture. Notre petite caravane offre un coup d'œil assez pittoresque; l'ordre se maintient difficilement dans la marche, les baudets d'Afrique n'étant pas plus dociles quoique plus vifs que ceux d'Europe.

De temps en temps l'un de nous fait la culbute et roule dans le sable, car nous n'avons qu'une main pour tenir le baudet en respect, l'autre devant tenir le parasol ouvert.

Notre cicerone nous conduit vers l'endroit par où Moïse a passé avec les Israëlites. Une pierre indique la date de cet événement ; puis voilà là-bas les rochers stériles dans lesquels Moïse planta sa verge et en fit sortir une fontaine d'eau douce; plus loin il nous montre le bois de buis derrière lequel le Seigneur fit un petit feu flamboyant pour annoncer sa présence à Moïse ; au loin nous voyons le mont Sinaï.

La chaleur étant grande et le soleil insupportable nous demandons à nous reposer à l'ombre.

Rentrés à Suez nous visitons encore le bazar d'un marchand d'antiquités. Le juif arabe qui tient cette

boutique, nous offre successivement des momies égyptiennes, des morceaux de pierre et de bois provenant du célèbre temple de Salomon, un sabre dont Judith s'est servi pour trancher la tête à Holopherne etc., etc. Tous ces objets sont authentiques, à en croire le charlatan Arabe, par malheur pour lui il n'y a pas d'Anglais parmi nous et il en est pour ses frais d'éloquence, ou à peu près; quant à moi je me contente d'acheter pour cinquante centimes, une dent parfaitement conservée de l'une des 700 femmes légitimes de Salomon.

Il est temps de retourner à bord; nous dînons ce jour-là d'un rôti de gazelle aux olives, c'est un gibier d'une grande délicatesse.

Le Canal de Suez est une conception gigantesque; il faut traverser cet immense canal et ce Sahara incommensurable pour pouvoir se faire une idée exacte du grandiose de cette conception, puis de la conception passer à l'exécution et la mener à bonne fin, trouver cinq cent millions de francs, les hommes, l'eau douce et le matériel, cela n'est vraiment pas le fait d'un homme ordinaire et, à mon avis, M. de Lesseps est le plus grand des généraux pacifiques de notre siècle.

Le lendemain quand je me lève, le *Volga* est déjà en marche et près d'entrer dans la Mer Rouge.

LA MER ROUGE

Cette mer jouit d'une réputation quelque peu effrayante ; ainsi on dit que les navires voiliers sont parfois arrêtés pendant des mois par un calme plat, que pendant ce temps la chaleur y est tellement forte, qu'elle brûle et étouffe les équipages ; puis on dit encore que rarement un voilier la traverse sans qu'il y aît des morts à bord ; bref on raconte des histoires terribles.

Tant que nous restons en vue des côtes, à l'entrée de la mer rouge, notre curiosité est constamment tenue en éveil par le souvenir des faits historiques dont ces rivages ont été le théâtre. Au moyen de

nos lunettes nous distinguons parfaitement la fontaine dite « de Moïse » ; plus loin on nous montre l'endroit où se trouvait le campement de Moïse et des enfans d'Israël, et l'on ajoute que c'est de là que le grand législateur leur montrait la direction d'une terre meilleure, la terre promise, en élevant son doigt dans la direction de *Ceylan*, surnommé le paradis terrestre.

De l'endroit où il se trouvait, Moïse ne risquait vraiment rien en promettant une terre meilleure, car ce pays est d'une nudité complète; c'est le désert dans toute son imposante horreur.

De l'autre côté nous voyons le mont Sinaï; c'est une masse imposante de couleur gris de fer ; ici encore il y a absence complète de toute végétation.

Longtemps la terre reste en vue, la terre africaine à tribord et l'arabie heureuse à babord.

Je voudrais bien savoir pour quoi ce pays a été baptisé du nom *d'arabie heureuse ;* c'est par ironie sans doute, car ce qu'on en voit n'est qu'un désert de sable qui ne produit pas de quoi nourrir une mouche. Quelqu'un signale un aigle de grande taille perché sur le pic d'un rocher ; ce roi des airs semble faire des reflexions fort tristes sur l'éxiguité des ressources du pays qu'il habite.

Vers le soir nous perdons la terre de vue et chacun

s'arrange pour passer la nuit sur le pont car il fait une chaleur suffocante en bas.

Beaucoup de passagers, et je suis du nombre, ont contracté l'habitude de prendre un bain tous les jours ; cela rafraîchit toujours un peu, et l'installation des bains est parfaite à bord des steamers; pourtant dans la Mer Rouge il faut s'en priver, l'eau étant tiède et nullement rafraîchissante.

Vers midi nous dépassons les « Deux Frères, » ce sont deux hauts rochers à pic, stériles et nus, plantés au beau milieu de la mer; un peu plus loin à droite, vers la rive africaine, nous voyons des mâts, mais rien que des mâts, au dessus de l'eau. Le commandant nous dit qu'ils appartiennent à un grand steamer anglais transocéanique, coulé bas en cet endroit il y a quelque temps. Il avait touché des rochers sous-marins non-désignés sur les cartes ; dans ce naufrage soixante-dix personnes ont perdu la vie.

La vue de ces mâts cause quelque appréhension; on se demande ce qu'il adviendrait de nous, si notre *Volga* allait aussi courir sur des rochers gardant l'incognito ; enfin la journée se passe sans autre incident.

Malgré une tente double qu'on arrose souvent pour amener quelque fraîcheur, il fait une chaleur acca-

blante, comme je n'en ai jamais ressenti ; on étouffe en haut, on étouffe en bas ; c'est à n'y pas tenir. Le soleil est si brûlant qu'en mettant la main un moment sur le bord du navire en dehors de la tente, la peau roussit. On nous assure que de Décembre à Février il ne fait pas si chaud ; c'est une consolation.

Je ne comprends vraiment pas comment les Chinois, qui desservent la machine (il y a vingt Chinois chauffeurs), peuvent supporter cette chaleur ; ils doivent être faits d'une autre pâte que nous. Quand on passe seulement sur le pont, près de la machine, la chaleur vous prend comme dans un four, malgré cela ils résistent là où un Européen ne tiendrait pas. Ces malheureux aux trois quarts nus, ont l'air de démons sortis de l'enfer.

Depuis sept jours nous naviguons dans la Mer Rouge et c'est toujours la même monotonie triste et accablante ; un calme plat, une mer unie comme une glace, pas le moindre souffle de vent, une chaleur excessive ; vers le soir le ciel a une teinte rougeâtre très-prononçée ; on dit que c'est à cela que cette mer doit son nom de « rouge. »

Nous n'avons rencontré aucun navire ; le seul incident qui aît fait diversion à cette monotonie, est la rencontre d'une troupe de Pingouins, venue de je

ne sais où, voltigeant autour du navire et nous agaçant de ses cris desagréables. Ces oiseaux aquatiques sont d'une stupidité encore plus grande que notre vulgaire canard.

Le Pingouin vient se poser dans les cordages, puis lorsqu'un matelot l'approche pour le prendre, il essaie de se défendre en donnant des coups de becs et d'aîles; mais il ne pense pas, l'imbécile, à s'envoler. C'est ainsi qu'on nous amène quelques Pingouins à bord sur le pont où on les laisse en liberté; leurs mouvements sont lourds, brusques et disgracieux; ils finissent par nous ennuyer et nous sommes obligés de les jeter par dessus, bord pour nous en débarrasser. De leur propre mouvement ils n'ont pas même l'esprit de s'envoler, quoiqu'ils fussent parfaitement libres.

Enfin le huitième jour nous quittons cette mer désolante et brûlante, pour entrer dans le détroit de « Bab-el-Mandeb » en rade devant « Aden. » Nous n'avons eu d'autres morts à bord que quelques oies et des moutons étouffés par la chaleur.

ADEN

Aden est une station assez importante pour les steamers de l'Indo-Chine. Il y a ici un dépôt de charbon et des lignes-annexes desservies par des steamers reliant Mahé, La Réunion, Maurice, etc., à la grande ligne de l'Indo-Chine. Nous avons 24 heures de relâche pour aller à terre.

Dès 6 heures du matin il y a un grand remue-ménage à bord; beaucoup de petites pirogues manœuvrées adroitement par des nègres de la plus belle eau, entourent le navire.

Examinons ce que ces moricauds offrent en vente : en voici un qui vend du corail brut; la langue qu'il

parle pourrait bien être de l'hébreu ; je m'amuse à l'écouter parler ; il se figure sans doute que je le comprends parceque je lui prête attention ; enfin lorsqu'il a fini son boniment il me dit sous forme de conclusion « one shilling, » c'était le prix demandé pour une partie de corail qu'il tenait en main.

Sur mon refus d'acheter, il murmure quelque chose qui pouvait vouloir dire : pourquoi alors me faites-vous passer mon temps à faire valoir ma marchandise ?

D'autres nègres offrent des plantes sous-marines, des arêtes de poissons d'une forme curieuse , des plumes d'autruches, des peaux de bêtes sauvages etc.

Un passager jette une pièce de monnaie dans la mer ; aussitôt une douzaine de nègres plongent et disparaissent pendant plusieurs minutes sous l'eau ; il doit se passer un combat entre eux au fond de la mer, à en juger par le remous que nous voyons au dessus de l'endroit où la pièce de monnaie a été jetée ; enfin les voilà qui reparaissent tous à la surface de l'eau , le vainqueur tient la pièce de monnaie entre ses dents.

Tous ces nègres ont une forte chevelure crêpue et d'un roux fade et terne. Le docteur de bord me dit qu'ils se teignent les cheveux et que cela est considéré par les femmes du pays comme un ornement de haute fashion. C'est du reste leur seul ornement; il ne se

ruinent pas chez le tailleur. Cet usage de se teindre les cheveux n'est cependant par général ; il n'y a que les jeunes gens, les dandies , qui le pratiquent.

Ces marchands et ces plongeurs sont donc les petits crêvés du pays. . . franchement je ne m'en serais jamais douté. Cela me donne le goût d'aller faire une excursion à terre pour voir de plus près cette population dont j'ai la fine fleur devant moi. J'en fais la proposition à ceux qui avaient fait l'excursion avec moi à Suez, mais tous refusent à cause de la chaleur qu'il fait à terre et dont on nous dit des horreurs ; enfin je mets la main sur mon ami le docteur de bord qui consent à se rendre à terre avec moi dans le but de faire une étude d'anthropologie comparée. . . La yole de bord est mise à notre disposition et bientôt nous sommes sur le rivage, convenablement voilés pour garantir la nuque et les yeux et munis de l'indispensable parasol qui ne nous quitte pas.

La plage d'Aden n'est qu'un rocher d'une nudité complète et brûlé par le soleil, quelques cases de nègres disséminées, deux ou trois maisons de bonne apparence habitées par les agents des steamers, puis d'immenses tas de charbon formant le dépôt pour alimenter tous les steamers qui se rendent aux Indes ou qui en reviennent ; voilà l'aspect de la plage vue de la rade.

Nous trouvons sur cette plage une machine, une sorte de bac recouvert d'une grosse toile et placé sur deux roues, l'attelage se compose de deux petits chevaux d'une maigreur phénoménale. Nous nous installons dans cette étrange machine, puis les deux conducteurs, dont l'un assis sur les brancards et l'autre à pied mettent la chose en mouvement.

Le malheureux qui court à côté de la voiture, si on peut lui donner ce nom, criant et fouettant les chevaux comme un possédé, est un beau type de nègre ; impossible de voir quelque chose de plus noir et de plus luisant ; qu'on se figure un morceau de bois bombé, fraîchement goudronné et miroitant au soleil ; sur le sommet un morceau de peau de mouton à courte laine ; voilà le crâne et la tête du négre ; il avait oublié de mettre son costume.

Notre voiture poursuit son but par un chemin passant à travers les rochers ; de temps en temps nous croisons un troupeau de chameaux pesamment chargé de café moka ; au bout de deux heures de course au galop le conducteur ouvre la bouche pour nous dire « City of Aden » ; nous faisons notre entrée dans ville d'Aden.

Cette ville africaine diffère essentiellement des villes d'Europe ; nous traversons bon nombre de rues et de places, toutes bordées de cases uniformes, malpropres

et des plus primitives ; partout la foule est grande. L'innombrable quantité d'enfans qui obstruent le passage, prouve que ces nègres n'y vont pas de main morte ; il est vrai que cela ne tire pas à conséquence, les enfans courant tout nus et vivant de rien. Les porcs en grande quantité aussi, courent pêle-mêle avec les enfans. La voiture s'arrête sur une place assez grande ; le conducteur nous invite à descendre en nous montrant du geste les « Citernes » à quelques pas de là. Ces citernes sont de grands puits creusés dans le roc, du temps des Romains, dit-on, et dans lesquels se conservent les eaux de pluie qui servent à l'alimentation de la population ; il n'y a pas d'autre eau potable et l'on nous a assuré qu'il pleut tout au plus une fois toutes les années.

Un peu plus loin nous trouvons le *Café ;* il y a du luxe dans ce Café, une table, des chaises, puis on y vend une foule d'objets de provenance anglaise.

Le chef de l'établissement, proprement habillé d'une longue chemise blanche, nous offre de la bierre et de la limonade anglaises ; la limonade est tiède et ressemble à de la lessive goudronnée, la bierre n'est pas meilleure. Une légion de négrillons nous entoure et joue de l'éventail pour nous donner de l'air. Au moment de payer notre consommation le maître de la maison nous demande :

« Vous voir almées? » Naturellement nous devons voir la danse des almées sans quoi notre étude d'anthropologie comparée ne serait pas complète.

L'on nous introduit dans une case attenant au Café ; une natte en paille tressée est écartée et livre passage à une demi-douzaine d'almées.

On nous a assuré qu'il n'y a que les plus jolies filles du pays qui obtiennent le titre d'almée ; ces beautés noires sont en effet jolies, comparativement au crâne goudronné de notre guide.

Le costume de ces dames ne laisse rien à désirer ; elles sont tout de noir habillées. . . . . . .

Le docteur fait la remarque que ni les couturières ni les blanchisseuses ne doivent faire fortune ici ; les verroteries brillent cependant aux bras et aux jambes des danseuses et leurs colliers sont artistement travaillés.

Pendant que nous faisons ces remarques l'orchestre invisible prélude je ne sais sur quel instrument.

La mélodie est étrange, brusque et saccadée ; tout à coup les almées se mettent en mouvement ; la danse commence.

Ah ! sapristi, quels mouvements ! quels gestes ! quelle expression ! impossible de décrire cela.

Au bout d'un grand quart d'heure la danse a pris fin ; nous sortons de là très-satisfaits de notre étude.

Dans tous les pays que j'ai visités, j'ai toujours cherché à connaître le caractère du peuple par l'étude de la musique nationale ; ainsi la musique italienne exprime parfaitement le caractère sentimental, mélodieux du peuple italien ; la musique française est gaie, vive, spirituelle; c'est le reflet du caractère français; la musique allemande est rêveuse, grandiose, parfois brutale; on retrouve tout cela dans le caractère du peuple allemand. L'anglais n'a pas de musique du tout, c'est un chiffre.

Je juge donc du caractère de ces nègres d'après leur musique brève et saccadée ; la danse des almées me prouve qu'ici encore leur musique nationale reflète parfaitement la violence de leurs passions.

Nous voici de nouveau en voiture; le conducteur nous crie « Bazar, » c'est une grande place carrée contournée de cases-baraques ; on y vend de tout; c'est la cuisine générale de la ville; il y a là des odeurs de fritures. . . . . brrr. . . . Le milieu de la place fourmille de nègres, d'ânes, de chameaux, de porcs, etc., tout cela semble faire bonne cuisine ensemble.

Notre étude étant finie, nous nous remettons en route pour retourner à bord ; chemin faisant des marchands de corail et de plumes d'autruche veulent à toute force nous endosser leur marchandise ; nous

restons sourds à leur éloquence ne sachant que faire de ces objets.

Nous avions subi des chaleurs très-fortes dans la Mer Rouge ; cependant je crois qu'ici elles sont encore plus intenses, le souffle de vent qui nous prend parfois au détour d'un rocher, est chaud comme s'il sortait d'une chambre de machine à vapeur.

Le *Volga* quitte la rade d'Aden et poursuit sa course rapide à travers le détroit de « Bab-el-Mandeb » ; la brise de terre amène le vent debout et par suite le tangage du navire devient très-incommode. Le roulis, quelque fort qu'il soit, est supportable et l'on finit par s'y habituer, mais le tangage a toujours quelque chose de désagréable.

Le lendemain nous faisons notre entrée dans le grand océan indien avec une forte mousson de sud-ouest.

Depuis ce moment et durant huit jours nous avons constamment grosse et très-grosse mer; le navire est ballotté et soulevé comme une coquille par des vagues énormes; on ne peut pas se tenir debout sur le pont ; nous embarquons constamment des lames ; les sabords sont et restent hermétiquement fermés; en bas la chaleur est suffocante et l'humidité insupportable; bref, nous passons un mauvais quart d'heure.

Derrière nous fuient le Cap Guardafui puis les Iles Socotera.

Pendant la durée de cette bourasque il ne fait pas gai à bord ; on ne sait que faire , puis les soirées sont longues, car il fait nuit à six heures. On essaie de jouer au domino et au wisht; d'autres proposent des charades ou racontent des histoires ; les officiers de bord en savent autant que la Sultane Shéhérazade.

Un officier nous raconte un de ses souvenirs nautiques qui me paraît assez drôle ; le voici :

Le capitaine R.... faisait la pèche à la morue à Terre-Neuve; son équipage se composait d'une centaine d'hommes ; cette pêche est un métier très-dur et exige un homme énergique pour commander. Le capitaine R.... était l'homme-type voulu ; il avait une singulière manie; il ne voulait pas de malades dans son équipage, sachant que ses hommes feignaient parfois une maladie pour échapper aux grosses corvées.

Chaque fois qu'un matelot était ou se disait malade, le capitaine se mettait dans une grande colère et n'admettait jamais qu'un homme pût être sérieusement indisposé. Voici donc le procédé qu'il employait : L'homme malade vient à lui et demande à ne pas devoir travailler ce jour-là ; le capitaine apprête son nerf de bœuf dont il était toujours muni , puis demande de sa plus grosse voix : Qui est-ce qui se permet de te dire que tu es malade? il prend l'homme par la main et lui administre quelques

solides coups de nerf de bœuf, lui fait avaler un grand verre de cognac, puis lui demande : Comment-te trouves-tu maintenant, mon garçon?

Le pauvre diable sait qu'il va pleuvoir de nouveaux coups et s'empresse de répondre : Cela va mieux capitaine. Ah! voyez-vous cela, eh bien tu vas travailler pendant huit heures et soigne ta santé.

Pourtant il arrivait que le capitaine avait à faire à un vrai malade; alors le médecin de bord intervenait et disputait le sujet au chef suprême; celui-ci ne cédait qu'à la dernière extrémité et avec force grognements.

Lorsque ce cas exceptionnel se présentait, le capitaine imposait cette condition expresse que le malade devait guérir ou claquer dans les 48 heures ; que ce délai passé il le reprendrait mort ou vif, et que ses remèdes, le cognac et le nerf de bœuf, valaient mieux que toutes les drogues à noms barbares du docteur.

Jolie perspective pour un malade! la guérison à terme fixe, le nerf de bœuf ou la mort.

Je me souviens encore d'une autre anecdote qui fera pendant à celle-ci.

Le capitaine X., était un type d'originalité et d'audace rares, toutes la marine française l'a connu et cite encore les excentricités sans nombre commises par lui. En voici un trait entre mille :

Les croiseurs anglais faisaient une chasse à outrance

aux négriers, de sorte que les importations de cette marchandise humaine au Brésil et à Cuba, devenaient de plus en plus rares, partant les prix de l'article étaient très-élevés. Le capitaine X., vit là un bon coup à faire et voici ce qu'il imagina :

Il connaissait certaine plante du Brésil qui donne une belle teinture noire bronzée; il se procura cette plante, fit des essais sur sa propre personne et parvint à se teindre la peau comme celle d'un vrai nègre; alors il installa un grand bain à bord de son navire, puis, rassemblant son équipage, il lui tint ce discours :

« Voulez-vous gagner chacun cinq cents francs »?

Les hommes supposant qu'il était question d'une nouvelle farce et ne croyant pas le moins du monde aux cinq cents francs, répondirent néanmoins affirmativement. « Et si je vous faisais gagner pareille somme deux ou trois fois par semaine et cela répété pendant des mois cela vous contrarierait-il »? Cette fois les hommes éclatèrent de rire en criant : « vive le capitaine » !

Bon, fit-il, troisième question : celui qui refusera de continuer le travail aussi longtemps qu'il me conviendra, consent-il à rendre l'argent gagné précédemment? Naturellement les hommes consentent des deux mains.

Enfin, comme conclusion, le capitaine dit à ses hommes que tout ce qu'il pourrait obtenir au-dessus de cinq cent francs de la marchandise qu'ils allaient vendre, serait pour lui.

(N. B. Un nègre bien constitué vaut 4000 francs à Cuba.)

Une fois ces conditions bien établies, le capitaine procède immédiatement à l'exécution de son projet ; il fit voile pour Cuba dont il connaissait tous les mouillages et les criques ; chemin faisant il vînt un jour sur le pont, complètement teint en noir et costumé en nègre, c'est-à-dire le moins possible. Comme il n'avait absolument rien dit à son équipage, du genre d'opération qui devait lui procurer les sommes fabuleuses promises, les hommes ne le reconnurent pas au premier moment et ils furent stupéfaits de voir un nègre à bord ; mais lorsqu'il eùt parlé et qu'il eùt été reconnu, les cris, les rires et les bravos éclatèrent. Il leur imposa silence et dit : Eh bien, garçons, me trouvez-vous assez nègre? Ai-je bien l'air d'un Africain bon teint? On devine si les compliments lui manquèrent. C'est parfait, dit-il, maintenant je vais faire la dernière démonstration, puis je vous mettrai au courant de ce que vous aurez à faire pour le succès de notre entreprise ; ce disant, il se jeta par dessus bord dans

la mer ; cinq minutes après il remontait à bord, toute trace de nègre avait disparu.

L'équipage était toujours dans l'ignorance des projets du capitaine et n'avait vu dans ce nègre mauvais teint, qu'une des excentricités habituelles de leur chef.

Après avoir repris sa physionomie habituelle, le capitaine rassemble ses quinze hommes et leur tient ce langage : « Or ça ! mes garçons, vous avez vu combien il est facile de faire peau neuve, eh bien, vous n'aurez qu'à imiter deux ou trois fois par semaine ce que vous m'avez vu faire et à chaque changement de peau vous gagnerez cinq cents francs. Je vous teindrai en noir puis on vous enchaînera à fond de cale où il fait obscur, alors nous serons près de la côte ; je descends à terre pour m'entendre avec un planteur qui vient vous examiner à bord et qui vous achète.

» J'ai soin de ne vous livrer que le soir et contre paiement comptant ; puis une fois à terre, vous trouvez moyen de sauter à la mer et de revenir à bord à la nage ; le bain de mer vous change de peau et le tour est fait. Après cela nous filons immédiatement pour recommencer plus loin ».

Après avoir entendu ce discours mirifique, l'équipage est dans l'enthousiasme ; le capitaine est porté aux nues ; il n'y a pas de plus grand homme au monde.

Peu de jours après la première vente se fait et réussit à merveille ; elle est répétée bien des fois, puis quand le truc est usé et commence à devenir dangereux à Cuba, l'on fait voile pour le Brésil où les opérations recommencent de plus belle.

Finalement ce singulier capitaine est rentré en France possesseur d'une jolie fortune gagnée par la traite de faux nègres.

Lorsqu'on parle au capitaine du moyen peu régulier qu'il a employé et qu'on lui dit qu'au point de vue strict du droit commercial, il n'a pas rempli scrupuleusement les devoirs que la délicatesse impose, il se fâche tout rouge et prétend mordicus qu'il a rendu cent fois plus de services à la cause anti-esclavagiste en vendant des nègres mauvais teint, que tous les croiseurs anglais ensemble ; en effet les planteurs, après avoir été mystifiés d'aussi belle façon, doivent être devenus fort défiants à l'égard de cette marchandise nouvellement et clandestinement importée.

Le mauvais temps persistait; les passagers non incommodés du mal de mer avaient épuisé tout leur répertoire; j'en avais entendu raconter de toutes sortes, en français, en espagnol, en italien, des histoires de naufrages, de pirates, d'îles désertes, etc., nous ne savions plus à quel saint nous vouer

pour passer le temps ; pendant le jour, nous avions toujours la ressource d'admirer la mer en fureur, ses vagues formidables hautes comme une tour, à la cime desquelles le navire était porté avec une vitesse vertigineuse, pour retomber immédiatement dans les profondeurs du vide laissé par ces montagnes d'eau ; ce spectacle est sans doute magnifique et grandiose, mais la représentation durait depuis huit jours sans relâche et cela devenait monotone ; enfin le neuvième jour le temps se remet, la mer se calme par degrés ; nous pouvons nous promener sur le pont. Chacun respire, les malades mêmes reparaissent et la physionomie de bord redevient bientôt ce qu'elle était avant la tourmente.

Vers midi nous voyons au loin les Iles Maldives et les Laquedives ; ces îles sont formées de madrépores.

Le temps est devenu spendide; la soirée est belle, *la marmite ne bout plus.*

Le lendemain, temps magnifique et mer calme avec la perspective d'arriver bientôt à Ceylan, et de passer une journée à terre, ce qui met tout le monde dans les meilleures dispositions; aussi cette journée passe très-agréablement. On avait déjà oublié les mauvaises heures que nous venions de passer ainsi qu'un autre événement passablement triste, qui avait eu lieu à bord pendant la bourrasque et que j'ai oublié de mentionner.

Un passager espagnol avait été attaqué de la dyssenterie ; le docteur fit tous ses efforts pour combattre le mal, mais en vain, le cinquième jour il était condamné, il devait mourir avant le coucher du soleil.

J'avais constamment assisté aux visites du docteur qui était français et ne parlait pas espagnol ; je remplissais donc les fonctions d'interprête entre le docteur et le malade, ce qui me valut la commission peu agréable d'annoncer au malade qu'il devait mourir ce jour-là. Le malheureux reçut cette communication avec calme et me fît quelques recommandations au sujet de sa jeune femme, qui l'accompagnait se rendant aux Iles Philippines comme moi, puis dans l'après-midi il passa dans un monde meîlleur, après s'être confessé à un missionnaire qui était par hasard monté à bord à Aden pour se rendre à Ceylan.

Ce missionnaire était un type rare dont il faut que je dise quelques mots.

Italien de naissance, il était au physique exactement tel que l'on a dépeint Don Quichotte, c'est-à-dire, long, maigre, sec, anguleux, osseux, un grand nez aquilin, de grands yeux noirs, très-expressifs, et une bouche. . . . Roland l'eût taillée d'un coup de sa Durandal qu'elle n'eût pas

été plus largement fendue. Au moral c'était un caractère ouvert et sympathique ; il avait un mot agréable pour tout le monde, le fond de son humeur toujours égale, était la gaîté et l'insouciance.

Le jour où notre pauvre compagnon de voyage mourut, le missionnaire nous fit un long discours dont le thême était une analyse de la mort ; ses idées sur ce chapître étaient vraiment originales quoique philosophiques ; il traitait la mort de l'homme exactement comme tout autre événement journalier de la vie ; enfin il réduisait ce dernier acte de notre existence, à des proportions si minimes, que nous en étions arrivés à nous débarrasser de toute impression triste. Notre excellent missionnaire était un causeur et un homme d'esprit.

Un jour, il nous raconte ses pérégrinations à travers l'Inde et les îles habitées par des sauvages. Ah ! quelles jolies et intéressantes histoires et comme les mémoires de ce charmant homme auraient du succès en Europe. Je l'ai vu monter à bord à Aden revenant du fond de l'Abyssinie et n'ayant pour tout bagage qu'un grand sac en cuir de bœuf ; il ne s'inquiétait ni d'argent ni de comfort, il trouvait, disait-il, toujours à manger n'importe quoi et à dormir n'importe où ; il s'était imposé la tâche, rudement ingrate, de détruire l'idôlatrie chez les peuples sauvages dans

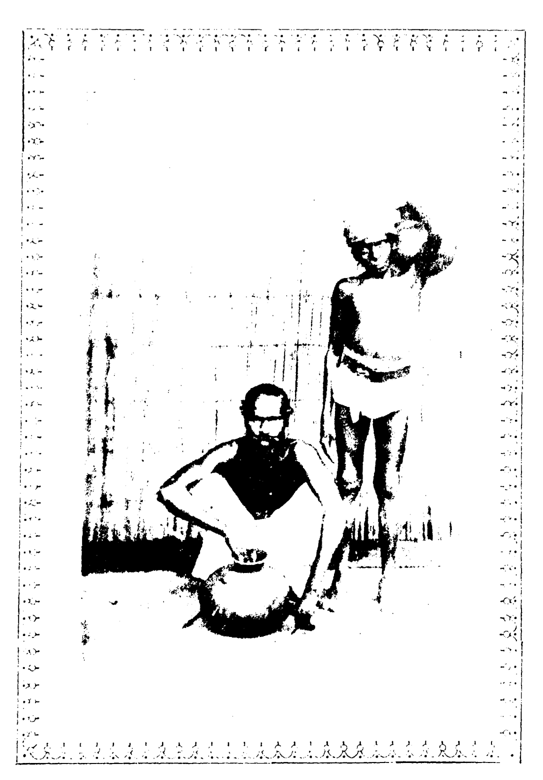
ces vastes régions des Indes Orientales et des îles innombrables de l'Archipel Malaisien, et de leur faire connaître l'existence d'un Dieu vrai, créateur et maître de toutes choses ; en un mot il leur apprenait *grosso modo* les principes de la Religion chrétienne.

Quel beau type de missionnaire, quelle admirable abnégation, quelle grandeur de sentiments, comparée aux vues mesquines en matière de religion que nous voyons se produire chaque jour dans bien des pays civilisés.

A Ceylan notre ami nous quitta pour aller Dieu sait où, nous le vîmes tous partir avec regret et lui souhaitâmes bonne chance.

Adieu, brave homme, que Dieu vous garde !

Au lever du jour j'entends un grand bruit sur le pont, je me lève à la hâte et regarde par mon sabord. . . . . Ah ! l'agréable surprise, je vois à quelques brasses devant moi une magnifique forêt de cocotiers ; c'est l'île de Ceylan.



Insulaires de Ceylan



CEYLAN

Tout le monde est bientôt sur le pont et en admiration devant ce beau panorama. La vue. de cette luxuriante verdure nous produit d'autant plus d'effet que nous n'avons rencontré que des pays désolés et sans la moindre végétation depuis un mois que nous naviguons.

La rade de Pointe de Galles qui est le port principal de Ceylan, forme un entonnoir et offre un coup-d'œil spendide ; le mouvement de va-et-vient des indigènes sur la plage, les pirogues qui entourent

notre steamer et dont les équipes nous offrent des fruits, des légumes, etc., puis l'arrivée à bord des autorités de l'île, tout cela amène une grande animation et nous recrée d'autant plus que nous avons été roulés et maltraités pendant dix jours par une mer furieuse.

On déjeûne plus tôt que d'habitude, et quel gai déjeûner! la viande, le poisson, les légumes, tout est frais, puis des ananas, des bananes, des mangas, en un mot tout les fruits des tropiques sont là.

Malgré ces bonnes et séduisantes choses on mange vite afin de profiter de la journée qui nous est accordée pour aller à terre.

Le steamer est entouré de pirogues faites d'une pièce ou d'un arbre creux. Comme la mer est assez houleuse dans la rade, ces chétives embarcations inspirent peu de confiance aux passagers; cependant, puisque ces insulaires naviguent avec cela, pourquoi les Européens n'en feraient-ils pas autant? Je saute dans une pirogue avec un compagnon et les autres passagers en font autant; nous sommes bientôt à terre et nous nous promenons à travers cette population hindoue que je vois pour la première fois. On nous présente en vente des rubis, des diamants et autres pierres fines; un marchand de peaux, nous offre

une demi douzaine de peaux de tigre ou de jaguar à six roupies, (15 francs) pièce. Un jeune homme ayant l'air intelligent se présente pour être notre guide; il parle quelque mots d'anglais ; voilà notre homme. Il nous amène une voiture du pays et nous nous mettons en route pour l'intérieur de l'île. Nous roulons sur des chemins bien tracés et traversons une suite non-interrompue de promenades magnifiques; on dirait un bois de Boulogne tropical et sans fin. Je ne pourrais donner une idée de cette végétation luxuriante ; le cocotier, le bananier, l'oranger, l'arbre de pain, toute la série des palmiers et des plantes tropicales est là.

De temps en temps notre cicerone saute à bas de la voiture pour cueillir une brillante fleur et il finit par me remettre un bouquet de fleurs admirables et comme je n'en ai jamais vues.

Le drôle avait déjà flairé en moi le caissier de la caravane et l'offre du bouquet n'était que de la diplomatie.

Après une course assez longue pendant laquelle des insulaires sortant des bois ou de leur case, nous offrirent toutes sortes de fruits, des cannes en caféier, en canellier, etc.; notre cicerone me procura un objet qui témoignait de la patience au travail de ces hindous; c'était un collier en écaille de tortue

d'une espèce toute particulière à l'île; plus tard je suis parvenu à réunir quelques uns de ces colliers; j'ignore si ces objets plairont à leurs destinataires d'Europe; toujours est-il qu'ils auront le mérite de la rareté. . . .

Nous faisons halte à un endroit nommé « Vacuela » où il y a des points de vue admirables, un paysagiste trouverait ici de quoi faire les plus beaux tableaux; le règne végétal comme toute la nature, est d'un grandiose surprenant.

Nous effectuons notre retour par d'autres chemins toujours trés-beaux et nous rentrons à Galles par *la via de Colombo*, une route magnifique bordée d'immenses cocotiers et d'autres plantes à fruits et à fleurs.

La seule culture, que nous ayons remarquée, est celle du riz et du café. Des chèvres et des poules courent dans les forêts; des fontaines et des ruisseaux limpides se rencontrent partout; le bananier, l'arbre à pain foisonnent; enfin rien ne manque à ce pays enchanteur pour rendre l'homme heureux; tout est donné d'une main libérale par le créateur, aussi la légende qui place le paradis terrestre dans l'île de Ceylan, me parait juste.

Les habitants de Ceylan sont de race hindoue et semblent tous être heureux et contents; cela n'a

du reste rien d'étonnant ; ils n'ont aucun souci du lendemain, ils ne connaissent aucun besoin; tout le luxe de leurs vêtements consiste en une bande de calicot ou de feuille de palmier qui leur entoure les reins; il ne leur en faut pas plus, la température flottant toute l'année entre 28 et 35 degrés Réaumur.

Voici une particularité qui explique la grande fécondité, la luxuriante végétation de cette contrée bénie : *Tous les jours* vers 4 heures de l'après-midi il pleut pendant un quart d'heure, il tombe une ondée bienfaisante qui rafraîchit la terre, puis le beau temps reparait.

Vers le soir, après avoir visité la *rue des almées*, nous quittons ce pays charmant pour retourner à bord.

Nous poursuivons notre navigation en traversant le golfe de Bengale sans incidents ; un matin une troupe de poissons volants vient s'abattre sur le pont ; le cuisinier s'en empare et nous les sert frits à déjeûner. Il faut avoir peu de chance tout de même pour venir tomber justement sur le pont d'un navire quand on se passe si rarement la fantaisie de voler. Voici comment on explique ce phénomène : Les poissons volants vivent en grandes troupes réunies ; lorsqu'ils sont poursuivis par un gros poisson vorace

et qu'ils sont serrés de trop près, ils sortent de l'eau et prennent leur vol jusqu'à des distances parfois assez grandes.

Dans cette océan indien sur lequel nous glissons rapidement et silencieusement il y a souvent des transparences d'air admirables et mystérieuses, le lever comme le coucher du soleil nous montrent un panorama de tableaux nouveaux vraiment magiques et grandioses, puis les nuits calmes et sereines éclairées par des millions d'étoiles brillantes et la lumière tamisée de la lune. . . . . Dans ces moments on laisse volontiers vaguer ses idées sans but fixe, on est involontairement entraîné par la poésie de ces lieux enchanteurs.

Pendant un jour et demi nous côtoyons la grande île de Sumatra. Au moyen de nos jumelles nous voyons distinctement les cases des naturels sur la plage. Les tigres, léopards, serpents, orang-outangs, etc., pullulent dans cette île.

On monte sur le pont quantité de fusils, de piques, de sabres et de revolvers, que l'on se met à nettoyer et à préparer. Je demande au capitaine d'armes si nous allons prendre un pays d'assaut. . . . .
Il me dit que nous n'avons aucune intention agressive mais qu'il faut se préparer à tout événement.

Intrigué par le ton sérieux du capitaine je lui demande de quels événements il veut parler. Un malheur peut arriver, me répond-il, une chaudière peut éclater, nous pouvons toucher sur un rocher sous-marin, nous pouvons échouer par un coup de vent, et dans l'un de ces cas nous serions immédiatement entourés d'une nuée de pirogues remplies de sauvages qui mettraient le navire à sac et à feu ! ! Diable! voilà qui n'est pas rassurant.

Cependant l'état-major veille activement à la marche du navire ; nous allons entrer dans le détroit de Malacca, dont les deux rives sont également peuplées de ces aimables sauvages.

Dans la soirée nous sommes assis sur le pont fumant et causant des pays qui nous entourent ; un officier raconte que le navire hollandais . . . . . . (le nom m'échappe), s'est échoué il n'y a pas longtemps, sur cette côte inhospitalière et que tout l'équipage a été rôti et mangé sur l'heure !!!

C'est égal, ces vieux marins hollandais, rouillés par le genièvre, ont dû être joliment coriaces, et plus d'une dame sauvage assistant au festin a dû faire la grimace.

Le lendemain vers midi nous approchons de l'îlot « Varella » ; cette toute petite île n'a peut-être pas deux lieues de circonférence et forme un véritable

bouquet de verdure au milieu de la mer ; c'est d'un aspect merveilleux et nous éprouvons le plus grand désir d'y aborder.

Le commandant du Volga, toujours gentleman et plein de prévenances pour nous, nous dit d'attendre un moment ; il consulte un ouvrage d'un auteur qui a visité cette petite île coquette, et il lit : « ne vous fiez pas aux apparences séduisantes, cette beauté hors ligne de la nature recèle beaucoup de reptiles et les sauvages qui l'habitent sont de race malaise et anthropophage ; il convient donc d'y aller en nombre et de s'armer fortement » . . . .

Personne n'insiste plus pour aller voir.

Bientôt ce joli bouquet disparait à la vue et la journée finit tranquillement. Il avait fait très-chaud et le soir la chaleur devint encore plus accablante, nous étions plusieurs à coucher sur le pont, ce qui nous arrivait fréquemment alors qu'il faisait trop chaud en bas. Dans la nuit un formidable orage éclate, les éclairs nous aveuglent, le tonnerre fait un vacarme à nous rendre sourds, une pluie subite et torrentielle nous fait prendre un bain involontaire, au bout d'une demi-heure tout est redevenu calme.

Le lendemain on nous dit qne nous serons vers le soir devant Singapore. Pendant toute la journée nous voyons la terre, ce sont des îles de la Malaisie

dont la plupart ne sont habitées que par des pirates et des tigres.

Vers cinq heures et demie à la tombée de la nuit, la vigie signale le phare de Singapore ; bientôt un pilote vient à bord et à six heures, nous jetons l'ancre dans le port.

SINGAPORE

Le navire est amarré à quai, ce qui nous permet de descendre un moment à terre le soir même.

Le lendemain, de bonne heure, le quai est déjà rempli de marchands qui nous offrent des fruits, des ananas superbes à 25 centimes la pièce , des singes, des perroquets, des ours malais, (petit ours noir), et que sais-je encore ? Un autre groupe, plus grave , ce sont les marchands de roupies et de piastres mexicaines, c'est la monnaie courante du pays ; nous échangeons de ces monnaies contre de l'or français ou anglais , et naturellement nous sommes

quelque peu volés. Tous ces gens, hindous, malais, chinois, crient, gesticulent et se bousculent pour obtenir la meilleure place et attirer nos regards.

Plus loin stationnent de bonnes voitures attelées de petits chevaux javanais vifs et alertes.

Un des steamers-postes de l'Indo-Chine qui font le service postal entre ces pays lointains et l'Europe, se trouve en rade prêt à partir pour l'Europe ; chacun de nous fait sa correspondance à la hâte pour profiter de cette occasion de donner de ses nouvelles à ses amis, puis, ce devoir accompli, on déjeûne et nous allons par groupes de trois ou quatre prendre une voiture et nous roulons vers la ville distante de trois quarts de lieue.

Nous nous promenons d'abord dans le quartier Européen qui est très-beau, spacieux et grandiose ; chaque maison possède un grand jardin d'un aspect charmant ; tout l'arrangement de ces habitations dénote une grande recherche du confortable, on y reconnait la main pratique de l'Anglais.

Le quartier chinois est d'un aspect misérable, les cases en sont petites, noires et malpropres ; un Européen ne se risque pas à y entrer.

Il règne un grand mouvement, une grande activité dans ce quartier, ces peaux jaunes vendent de tout, font tous les métiers et tout le travail manuel de

la colonie, l'action brûlante du soleil semble ne pas avoir de prise sur eux.

Après avoir fait le tour de Singapore, nous nous rendons au Café-Hôtel d'Europe, grand et bel établissement, aussi bien tenu que nos meilleurs hôtels. Les logements y sont confortables et la cuisine y est parfaite; de plus, les patrons, d'origine hollandaise et qui parlent toutes les langues vivantes, sont d'une grande affabilité.

Pendant notre séjour à Singapore, nous sommes invités à dîner à bord du *Capitole*, steamer français, appartenant également aux Messageries Nationales et qui fait le service régulier entre Batavia et Singapore (distance 48 heures de navigation); le dîner est très-gai; on chante, on danse; puis vers six heures et demie, il fait déjà nuit; l'on propose de faire une promenade.

Nous parcourons des petits bois charmants; la soirée est splendide, une vraie soirée indienne.

De tous côtés nous voyons de grands arbres, qui semblent être éclairés par mille feux; ce sont les Lucioles (mouches phosphorescentes), qui par millions remplissent les arbres et battent continuellement des aîles, ce qui produit un singulier effet au milieu d'une obscurité profonde.

Nous sommes déjà loin dans le bois; la végé-

tation nous couvre d'un dôme de verdure, l'air est lourd et il fait très-chaud. L'obscurité opaque ne nous permet plus de distinguer autre chose que le sentier blanc. L'on entend constamment un bruissement sourd et indéfinissable.

Quelqu'un fait remarquer qu'il serait prudent de nous retirer parceque les tigres ne sont pas rares dans le pays (la statistique officielle dit qu'en moyenne un homme par jour est dévoré par les tigres), puis il y a beaucoup de serpents ; nous rebroussons chemin et rentrons sans accidents.

L'on nous avait promis de nous faire assister à une chasse au tigre pour le lendemain ; malheureusement le commandant du *Volga*, veut continuer le voyage sans plus de retard. Il faut donc reprendre la mer.

Bientôt nous perdons Singapore de vue, nous sortons du détroit de Malacca et entrons dans la mer de Chine. Nous naviguons dans la direction de Saïgon, possession française en Cochinchine.

Messieurs « Mistral et Sirocco », deux grands chiens ainsi nommés et qui sont à bord depuis Marseille, s'ennuient et trouvent plaisant de se livrer une bataille acharnée pour se distraire ; nous avons grande peine à les séparer ; ils ont tous les deux quelques avaries ; malgré cela ils sont mis à la chaîne et

reçoivent chacun dix coups d'un bout de corde dont ils se souviendront.

Après quelques jours de navigation calme et sans incidents nous arrivons en vue de la Cochinchine dont nous côtoyons les rives ; c'est un pays bas, chaud, marécageux, où les tigres pullulent et viennent jusque dans les villages enlever hommes et bestiaux.

Voici comment se fait la chasse au tigre en Cochinchine d'après ce qu'on m'a raconté : Les Cochinchinois construisent une sorte de grand panier en bambou, à large ouverture et allant en se rétrécissant. Au fond ils placent un cochon ou une chèvre ; les cris de ces animaux attirent le tigre, qui, ne voyant pas d'autre moyen d'atteindre sa victime que d'entrer par la grande ouverture, se risque avec la prudence du chat, mais aussitôt arrivé au fond une trappe tombe, je ne sais par quel mécanisme et ferme l'ouverture. Le panier étant fait en gros bambou, il n'y a pas de danger que le tigre puisse en sortir.

On me raconte encore une autre manière de chasser cet animal. On construit une forte cage en bambou dans laquelle les chasseurs se mettent armés de fusils ; cette cage est posée dans un endroit couvert par des broussailles ; non loin de là un cochon est attaché par la patte à un arbre, puis les chasseurs attendent le gibier. Le porc, peu satisfait de sa position,

manifeste sa mauvaise humeur par des grognements peu harmonieux ; ce murmure intempestif lui sera fatal car il appelle le tigre qui a l'oreille fine ; celui-ci arrive doucement et en rampant à la manière des chats, puis d'un bond formidable, il se jette sur Mons Jambonus. A ce moment les chasseurs l'ajustent et lui envoient plusieurs balles dans le corps, et c'est ainsi qu'il paie ordinairement de sa vie, le meurtre qu'il vient de commettre en tuant le compagnon de Saint-Antoine.

Cependant le tigre a la vie dure et il arrive souvent que, blessé seulement, il se jette avec rage contre la cage ; enfin quelques coups de fusil à bout portant achèvent le roi de la race féline.

Nous passons une journée exceptionnellement chaude ; un soleil de plomb, pas le moindre souffle d'air ; le moindre mouvement devient pénible et plus d'un n'assiste pas au dîner tant la chaleur est accablante.

Il faut que je raconte ici un incident, niais en lui-même, mais qui n'en est pas moins une des grandes misères de l'homme en voyage.

Le commandant avait fait installer à bord un petit appareil de gymnastique à l'usage des passagers ; de temps en temps chacun essayait ses forces, pour se donner du mouvement ; un jour il y avait assaut ;

les concurrents n'avaient que la chemise et un pantalon blanc ; mon tour arrive de montrer ce dont je suis capable ; je veux, par un grand effort, surpasser les précédents, lorsqu'au moment intéressant le bouton chef de mon pantalon saute !!!

Mon pantalon va glissant, glissant. . . . . c'était presque shocking !! La galerie eût la cruauté de rire.

Je descends dans ma cabine et déballe mon attirail de tailleur ; une jolie boîte contenant du fil blanc et noir, des aiguilles, des épingles, des boutons, des ciseaux, et même une de ces machines que les femmes se mettent au doigt pour pousser l'aiguille et dont je n'ai jamais su me servir ; je tiens le fil et l'aiguille, je tripote un quart d'heure pour faire passer le fil, le roulis du navire m'empêche d'y réussir. Sapristi ! que le diable emporte l'inventeur des aiguilles. . . . .

Enfin ça y est; je mets le fil double pour plus de solidité, mais voilà que ça passe difficilement; le fil s'embrouille et fait des nœuds. . . . .

Sacrebleu ! je perds patience, je pousse plus fort et, ... Paf ! j'enfonce l'aiguille profondément dans mon doigt. . . . . Horreur, je saigne comme un bœuf et mon pantalon est rempli de sang. Enfin le docteur arrive après m'avoir laissé

crier pendant un siècle. L'esculape déclare gravement que toute blessure est dangereuse sous ce climat des tropiques; il me tripote le doigt; finalement je remonte sur le pont la main en compote et tout le monde rit de mon aventure ; j'aurais préféré un autre genre de succès.

Nous sommes à la veille d'arriver à Hong-Kong; cette perspective amène le mouvement et la gaieté à bord; on règle les comptes, on emballe les effets et toutes les petites misères sont oubliées ; demain matin nous verrons la terre chinoise et vers midi nous débarquerons.

HONG-KONG

La ville de Hong-Kong, qui est considérée comme la clef de la Chine, vue de la rade, n'est qu'un grand rocher escarpé; l'aspect en est riant par les magnifiques villas qui s'étalent sur les hauteurs.

Notre steamer est entouré d'une multitude de « sam-pahns » ou embarcations manœuvrées par des femmes chinoises ; les passagers s'empressent d'en profiter pour se rendre à terre avec leurs bagages, car Hong-Kong est le terme du voyage. D'ici l'on se rend plus avant en Chine, au Japon, ou aux Iles Philippines ; mais tout le monde sta-

tionne quelques jours et doit attendre l'occasion d'un départ pour une autre destination.

Nous mettons pied à terre : quelques peaux jaunes, fils du ciel, s'emparent de nos malles; d'autres arrivent avec une chaise à porteurs en guise de voiture et c'est ainsi que je me fais conduire à l'Hôtel de l'Europe.

Il n'y a pas de voitures à Hong-Kong parce que le rocher est trop escarpé ; elles sont remplacées par des chaises à porteurs, ce véhicule des siècles passés.

Après avoir visité Hong-Kong on est obligé d'admirer le génie pratique des Anglais qui ont créé ce beau port.

Hong-Kong n'était, il y a vingt-cinq ans, qu'un rocher servant de refuge aux pirates chinois.

Cette île, placée seulement à deux kilomètres de la terre ferme, offre une belle rade et est admirablement située comme centre où viennent aboutir les navires venant d'Europe, du Japon et du Pacifique. Les anglais, avec leur grande perspicacité commerciale, ont compris l'importance de cette position et s'en sont emparés, après avoir détruit les pirates et leurs jonques ; ce faisant ils ont rendu un grand service à la navigation ; puis de cet ancien repaire de brigands, d'écumeurs de mer, ils ont

fait une belle ville et un centre commercial des plus importants ; aujourd'hui Hong-Kong forme l'entrepôt général des marchandises venant d'Europe et destinées à la Chine ainsi que de celles venant de Chine en destination de l'Europe. Hong-Kong est divisé en deux quartiers ; sur les hauteurs demeurent les Européens; en bas, sur la plage vivent les Chinois dont la population est extrêment dense ; on a de la peine à traverser leurs rues tellement il y a du monde ; ce qu'on me raconte de leurs mœurs est on ne peut plus choquant ; au reste c'est un peuple sale, lâche, fourbe et voleur, ce qui ne l'empêche pas de traiter l'Européen de barbare.

Le Chinois lettré surtout est vain et orgeuilleux ; il se moque de notre civilisation et de notre Religion *modernes* et leur oppose avec emphase des manuscrits chinois des temps les plus reculés, le Boudhisme et la doctrine de Confusius datant de bien des siècles avant l'apparition du Christ. Allez donc parler civilisation et christianisme à de telles gens.

Le Chinois a cependant une grande qualité ; il est travailleur, patient et sobre. L'on m'assure aussi que l'histoire d'enfans abandonnés sur la voie publique et qui sert de prétexte en Europe pour receuillir de l'argent, n'est qu'une fable ; la femme chinoise a le sentiment maternel aussi bien que

tout autre peuple ; il y a sans doute des cas isolés comme en Europe, mais c'est l'exception.

Le trajet d'ici à la grande ville de « Canton » est de six lieues; les Européens de passage y font généralement une visite, mais dans les circonstances actuelles cette excursion serait dangereuse, vu les assassinats d'Européens qui viennent d'être commis à Tien-Tsin, à Van-King et à Pe-King ; on dit que 27 Européens y ont été tués ces jours derniers, sous prétexte qu'ils égorgeaient des enfans pour fabriquer des remèdes contre certaines maladies.

Ici à Hong-Kong, la prudence anglaise a pris des précautions pour l'éventualité d'une révolte ou tout autre mauvais dessein des Chinois ; bon nombre de canons sont placés sur une hauteur qui domine complètement la ville chinoise ; à la moindre alerte, tout ce grand quartier séparé des constructions européennes, serait écrasé, anéanti en moins d'une heure ; de plus, il y a ici une petite garnison anglaise, mais de vrais soldats anglais, non des cypayes, dont chaque homme vaut plus de vingt-cinq chinois.

Citons encore une mesure fort sage : A 9 heures du soir, un coup de canon est tiré, à ce signal les chinois doivent promptement rentrer chez eux et ne plus se montrer dans la rue, sous peine de prison

et d'amende. Les autorités anglaises ne plaisantent pas et appliquent rigoureusement la mesure ; aussi au bruit du coup de canon, les chinois disparaissent comme par enchantement ; il s'en suit que pour l'Européen qui veut se promener, la sécurité est plus grande le soir que pendant le jour. Il arrive qu'en plein midi, l'Européen est attaqué et dévalisé, on lui jette du poivre dans les yeux, puis on lui arrache sa montre et son porte-monnaie, et avant que le dévalisé soit revenu de sa surprise, les voleurs sont déjà loin. Inutile d'essayer de reconnaître plus tard les malfaiteurs, tous les Chinois se ressemblent à s'y méprendre : tête rasée, longue queue, pas de barbe, torse nu jusqu'à la ceinture et peau couleur carotte.

Outre le pied tors ou plutôt tordu des femmes, il existe un autre usage non moins stupide parmi les chinois et les cochinchinois riches, c'est de se laisser pousser les ongles outre-mesure.

Cette fantaisie extra-gênante a le même but que la torsion du pied, elle établit une sorte d'insigne aristocratique qui signifie :

« Nous ne devons pas travailler ».

J'ai vu un dandy dont les ongles avaient plus de trente centimètres de longueur ! !

Un jour, deux Européens et moi faisions une promenade à Macao, ancienne colonie Portugaise

jadis très-florissante mais aujourd'hui complètement déchue de sa splendeur passée. La colonie ne vit actuellement que du trafic des coolies chinois ; trafic qui, par parenthèse, ressemble énormément à la traite des nègres, seulement certaines formes plus ou moins légales y sont observées pour sauver les apparences. Le commerce de l'opium, cette drogue détestable, est encore une spécialité de Macao.

On se rend de Hong-Kong à Macao en trois heures, un steamer américain fait le service journalier.

Nous partons à 2 heures de l'après-midi en côtoyant constamment une suite d'îlots d'un côté et la plage continentale de l'autre ; l'on jouit d'une vue très-pittoresque et non-interrompue ; des quantités innombrables de jonques petites et grandes circulent dans ces parages, se livrant à la pêche ou au petit cabotage. J'avais remarqué que la plupart de ces jonques avaient des canons à bord ; ce fait me parut étrange pour des barques de pêcheurs ; j'en fis la remarque à notre ami D.... Européen qui habite la Chine depuis nombre d'années et qui a bien voulu nous servir de cicerone pour cette excursion ; voici ce que cet ami nous raconta :

Après que les Anglais eurent détruit les pirates et leurs jonques à Hong-Kong, ceux qui ont pu échapper se dispersèrent et allèrent se cacher dans

les mille criques des îles voisines où il était impossible de les poursuivre ; les jonques reparurent en se livrant paisiblement à la pêche et vinrent vendre leur poisson à Hong-Kong, Macao et Canton. Quand on demandait aux capitaines pourquoi ils avaient des canons à bord ils repondirent que c'était pour se défendre contre les pirates.

Personne n'était dupe de cette fourberie chinoise, on savait parfaitement que ces pêcheurs inoffensifs, n'étaient autres que Messieurs les pirates eux-mêmes, se livrant à la pêche en attendant l'occasion d'attaquer quelque navire marchand ; néanmoins on les laissa faire vu que désormais ils sont peu à craindre, les navires venant d'Europe étant pour la plupart des steamers ou de grands trois-mâts parfaitement armés ; quant à s'entre-détruire cela regarde le Gouvernement chinois.

Ces jonques forment l'habitation de plusieurs familles, le père, la mère, les enfans, les beaux-fils, les belles-filles et la suite ; tout cela grouille, nait, vit et meurt entre ces quelques planches, avec les chiens, les porcs, les poules et d'autres animaux qui vivent en commensaux avec ces sauvages ; l'état civil, les contributions, la garde civique, et tout cet attirail européen qui constitue l'individualité, n'a rien à faire avec ces gens.

Lorsqu'un acte de piraterie par trop criant a été commis et que les Européens portent plainte, le Gouvernement capture quelques jonques, les premières venues, alors le Mandarin décide que tous les équipages auront la tête tranchée, il ne connait que cela ; peu importe si ce sont ou non les vrais coupables, on n'y regarde pas de si près.

Au jour fixé pour le raccourcissement toute la troupe est amenée les mains liées derrière le dos, on place les condamnés sur un rang et à genoux la tête courbée ; les bourreaux sont là avec un grand sabre lourd et recourbé.

(Probablement le sabre de leur père parceque la fonction de bourreau est héréditaire).

A un signal l'opération commence ; le premier bourreau tranche une tête d'un seul coup et continue jusqu'à la sixième ; après cela le deuxième bourreau continue la besogne et ainsi de suite : chacun coupe six têtes.

Il y a peu de jours, 42 têtes furent ainsi coupées à Sang-haï.

Ces opérations sont si fréquentes en Chine qu'on ne se donne plus la peine d'en parler, la vie compte ici pour très-peu de chose et l'Européen finit par ne plus s'émouvoir de ces horribles massacres.

On procède exactement de même pour les crimes

qui se commettent à terre. Citons encore ce fait qui me parait monstrueux :

Le district de . . était accusé d'être de connivence avec les rebelles, (il y a toujours des rebelles dans cet immense Empire). Un jour un grand Mandarin arrive dans ce district, accompagné d'une troupe nombreuse ; il prend tous les habitants qui lui tombent sous la main, sans distinction d'âge ni de sexe et fait trancher la tête sans relâche jusqu'à la 3500me, trois mille cinq cent têtes tranchées ! ! ! c'était le nombre fixé pour punir le district coupable.

D'autres atrocités se commettent dans ce pays d'antique civilisation ; le chapitre des tortures offre une mine inépuisable de raffinements dans la cruauté, toutefois je me bornerai aux deux faits ci-dessus.

Les Européens qui résident ici parlent de tout cela avec une indifférence remarquable ; ils disent : « Qu'est-ce que cela fait ces quelques chenapans de moins sur les *quatre cent millions* qui vivent en Chine » !

Au fait qu'est-ce que cela fait, aussi bien il pousse des Chinois comme des champignons.

Revenons au steamer qui nous transporte à Macao.

Je remarque diverses particularités, entr'autres une forte grille en fer qui ferme la cale du steamer, puis des mousquets et des sabres suspendus autour

du gouvernail ; je demande des explications, c'est une nouvelle histoire, écoutons-la :

Le Chinois est malicieux et inventif pour faire le mal ; la distinction du *mien* et du *tien* est lettre morte pour lui ; en un mot il n'a aucune morale, il n'a qu'une seule et unique préoccupation celle d'acquérir des richesses, n'importe de quelle manière. N'ayant ni la force ni le courage de s'attaquer ouvertement aux grands steamers il essaie de les prendre par la ruse. Voici le moyen que ces fils du Ciel imaginèrent et mirent à exécution il y a quelque temps :

Une cinquantaine de pirates habillés proprement comme d'honnêtes gens, soit d'un large pantalon de calicot bleu, et d'une blouse de calicot noir, vinrent un jour à bord du steamer à Macao et prirent place comme passagers de 2de classe pour Hong-Kong. Une heure après le départ du steamer, alors qu'il se trouvait dans un passage, entouré de petites îles, l'on vit surgir de tous côtés un grand nombre de jonques, se dirigeant toutes vers le vapeur ; c'étaient les camarades des pirates. A cette vue, les chenapans qui étaient venus à bord comme passagers, se jetèrent sur le pilote qui tenait le gouvernail et le tuèrent, puis ils coururent sus au commandant et aux hommes de l'équipage, mais

ceux-ci avaient vu le mouvement, et, le revolver au poing (dans ces parages, tout Européen, est constamment armé d'un revolver), tirèrent dans le tas et tuèrent ou blessèrent tous les Chinois qui tentaient d'approcher.

Les passagers Européens s'étaient mis immédiatement de la partie, de sorte qu'il pleuvait des coups de revolver sur cette canaille, dont la lâcheté égale la cruauté ; ils étaient tous armés d'un grand coutelas-poignard, et s'ils avaient eu le courage de faire en masse un mouvement en avant, c'en était fait des Européens; ceux-ci auraient encore pu mettre, hors de combat, un certain nombre de pirates, mais que peuvent faire une douzaine d'hommes contre cinquante, et cela sur l'étroit espace de l'arrière d'un navire !

La première reculade des Chinois avait démoralisé la masse, puis les cris des blessés et le râle des mourants, étendus sur le pont entre les deux troupes adverses, terrifiait les peaux-jaunes.

Cependant cette position critique ne pouvait durer, le chef Chinois tenta une diversion pour attirer les Européens plus à l'avant où il aurait été plus facile de les attaquer en détail, mais le commandant avait deviné leur intention, il cria à tout son monde, de ne pas bouger et de protéger le gouvernail à

tout prix ; en effet, si les Chinois avaient pu se rendre maîtres du gouvernail pendant quelques minutes seulement, le steamer aurait été perdu et aucun Européen n'aurait plus jamais revu son pays; le navire très-resserré entre les îlots, eût été jeté immédiatement à la côte.

Cependant le petit groupe des défenseurs du navire, tirait toujours et le gibier tombait dru, les pirates battaient en retraite et se cachaient ; les mécaniciens faisaient bonne garde en bas et le steamer filait 13 nœuds à toute vapeur, de sorte qu'aucune jonque ne pouvait approcher. Enfin les pirates, voyant la partie perdue, sautèrent à la mer et tâchèrent de gagner les jonques à la nage; mais des coups de carabine leur furent tirés et un bon nombre d'entre-eux furent tués.

L'attaque, la défense et la victoire n'avaient duré que peu de temps, il y avait trois Européens morts; les Chinois morts et blessés furent jetés à la mer. Les requins ont dû faire bombance ce jour-là.

Le but de cette attaque audacieuse était de s'emparer d'un grand nombre de caisses d'*opium*, qui avaient été embarquées à Macao ; chaque caisse a une valeur de 500 piastres (2500 francs).

Depuis cette tentative on a pris certaines mesures de précaution, les canons et les carabines

sont toujours chargés ; ces dernières et des sabres-poignards sont suspendus autour du gouvernail à la portée des passagers de la 1re classe, exclusivement réservée aux Européens.

On n'admet les Chinois passagers que dans l'entrepont et on les enferme au moyen d'une forte grille en fer, de sorte qu'à la moindre tentative de révolte, on peut les canarder parfaitement à l'aise à travers la grille.

Nous voici arrivés en vue de *Macao ;* l'aspect de la ville, vue de la rade, est fort joli ; nous remarquons bon nombre de grands édifices d'un style tout particulier et qui convient bien à ces climats chauds. Sur les hauteurs l'on voit de grands châteaux, deux églises dominent l'ensemble par leurs tours assez élévées ; tout cela atteste l'ancienne splendeur portugaise. A gauche en entrant dans la rade se trouve l'inévitable ville chinoise.

Le steamer se met à quai et nous descendons à terre ; aussitôt nous sommes entourés d'une nuée d'ignobles Chinois criant à tue-tête « Massa, Massa » ; ils me serrent de si près avec leurs chaises à porteurs que Massa se fâche et lève sa canne ; enfin ils m'ouvrent leurs rangs et je finis par m'installer dans une chaise ; les autres Massas, mes camarades, en font autant puis la caravane se met en mouvement.

Mon ami D..., faisant fonctions de cicerone, s'y connait et nous dirige vers le jardin du *Camoëns* l'immortel poëte portugais. Ce jardin est une belle création du 16me siècle, c'est grandiose comme conception et la nature a puissamment aidé à l'embellir ; les arbres et surtout les plantes tropicales sont admirables.

Au milieu du jardin et au-dessus d'une grotte naturelle se trouve le buste en bronze du grand poëte. C'est ici, dans ce petit coin de terre, au bout du monde, que l'immortel chanteur fût exilé et mourût misérablement.

Après sa mort on lui rendit de grands honneurs ; on aurait mieux fait de lui rendre la vie moins amère.

Nous parcourons les promenades ombragées qui entourent la ville et arrivons vers le soir à l'unique hôtel de Macao pour dîner.

La seule distraction qu'offre la ville le soir ce sont les maisons de jeux ; mon ami le cicerone m'assure qu'elles sont extrêmement intéressantes, en conséquence vers 9 heures du soir nos porteurs nous y conduisent.

Nos porteurs nous mènent à travers un dédale de rues étroites où grouille une population chinoise compacte ; les odeurs de fritures empestent l'air, chaque

rez-de-chaussée forme un magasin ouvert à tous les vents et où il se vend toutes sortes d'objets qui n'ont pas de nom dans les langues européennes ; des centaines de lanternes chinoises de toutes formes et de toutes dimensions sont suspendues au-dessus des devantures des magasins ; il y en a des rouges, des bleues, des jaunes, des bariolées ; cet éclairage mi-obscur qui remplace le gaz absent, a quelque chose de poëtique, et cette foule presque toute nue et dont la peau jaune-bronzée reluit sous les lanternes, offre un coup d'œil fantastique et pittoresque.

Nous arrivons dans une rue plus brillamment éclairée que les précédentes, c'est là que sont les maisons de jeux.

Nous montons un escalier et entrons dans une grande pièce dont il me serait impossible de donner une description exacte. Au fond se trouvent trois Chinois habillés de longues chemises blanches et accroupis devant une table ; le premier fait fonctions de caissier, le second de croupier, le troisième fait le jeu ; autour de la table une douzaine de Chinois aux yeux hagards, à la figure crispée, suivent avec une anxiété fébrile les mouvements du joueur. Toutes ces figures ont une expression sauvage, féroce, qui éclate lorsque le joueur proclame le résultat du

jeu. Il est certain que tous ces hommes, à voir leur mine, vous tueraient pour vous voler une piastre sans l'ombre d'un remords.

Lorsque nous entrâmes l'on nous fit place et nous nous mîmes devant la table sur des escabeaux.

Mes camarades risquèrent quelques piastres et naturellement, les perdirent tandis que moi j'observais et examinais.

Je n'ai absolument rien pu comprendre à ce jeu ; c'est un remue-ménage de copeks troués, un jeu de baguettes et de boules dorées correspondant à des signes cabalistiques imprimés ; cela me faisait l'effet d'être diablement compliqué ; puis au bout de dix minutes le tour est joué, le croupier ramasse les piastres pour vous en prendre d'autres.

A côté de cette table, de ce groupe de joueurs et séparée par une cloison en bois, il y a une autre place où l'on peut se rafraîchir, derrière nous des petits garçons ou des petites filles, je ne sais trop ce que c'est, jouent de l'éventail pour nous donner de l'air ; en face de nous une estrade où je vois du monde sans pouvoir distinguer ce que c'est parce que cette partie de la pièce est plongée dans l'obscurité, les petits garçons nous engagent à monter sur l'estrade, mon ami me dit qu'il y a là des femmes chinoises peu vêtues. . . . .

Enfin nous sortons vivement impressionnés de l'immoralité qui règne dans ces lieux.

Tout un quartier composé de plusieurs rues, ne forme qu'une maison de jeu analogue à celle que nous venons de visiter. Nous sommes cependant très-satisfaits d'avoir fait cette étude de mœurs. Pour compléter cette étude nous devons encore visiter un autre établissement desservi par des femmes-mestizas qui vendent des boissons rafraîchissantes.

Si les Chinoises ne sont pas belles, si les négresses d'Abyssinie ne sont pas attrayantes, les mestizas portugaises-chinoises l'emportent de beaucoup en laideur sur toutes les races du monde connu. Je n'ai jamais rien vu de plus repoussant, ce sont de véritables figures de singes et je commence vraiment à croire que le docteur Carl Voght, a raison en disant que la race humaine descend du chimpanzé.

Ce qu'il y a de plaisant c'est que ces femmes affichent des prétentions, disant qu'elles ont du sang européen dans les veines !! Que grand bien leur fasse !

Peu de temps après mon retour à Hong-Kong, je saisis l'occasion du départ d'un steamer de guerre espagnol pour me rendre aux Iles Philippines.

Quelle différence entre ce navire espagnol et les magnifiques steamers des Messageries Nationales françaises ! ! ! Sur ces derniers tout est propre, bien

soigné et bien servi, tandis que sur l'espagnol ! . . . Enfin il n'y a pas à choisir, me voici donc de nouveau embarqué et naviguant vers les Iles Philippines.

A peine sommes-nous sortis de la baie que nous sommes assaillis par un temps épouvantable, on dîne mal, tout est mauvais et mal servi.

Pour tuer ma mauvaise humeur je ne trouve rien de mieux que de descendre dans ma cabine et de me coucher.

Hélàs ! je ne suis pas seul, une société petite mais nombreuse et bien choisie occupe déjà la place et m'accable de caresses . . . piquantes ; pas moyen d'y tenir, je me lève, je secoue ma chemise pour me débarrasser de ces importuns, puis je remonte sur le pont cherchant à m'installer dans une chaise-longue de bambou pour y passer la nuit.

Je vis misérablement à bord de ce maudit steamer, nous avons constamment un temps affreux, des rafales de pluies diluviennes, une chaleur humide et suffocante pendant tout le trajet qui dure cinq jours.

Autre nation, autres usages. A Hong-Kong, où les autorités sont anglaises, tout est pratique et réduit à sa plus simple expression : passagers, bagages et marchandises sont débarqués immédiatement et sous la protection de la police du port, personne ne vous

demande des papiers , passeport, ni d'où vous venez, ni ce que vous venez faire ; ni les bagages ni les marchandises ne sont soumis à aucune visite ; tout entre et sort librement.

Ici à Manila la police monte à bord, prend votre passeport, votre personne et vos bagages pour mener le tout devant la douane ; bref après trois heures d'ennui sous un soleil torride, je suis rendu à la liberté ; j'arrive enfin à la fonda (hôtel) exténué de fatigue et fondant en eau.



El Aguador

MANILA

Manila est la seule ville des Iles Philippines où résident des Européens, sauf quelques employés du gouvernement Espagnol qui demeurent dans les provinces ; Manila est aussi le port où les navires apportent les marchandises d'Europe qui servent à la consommation des habitants des îles et où ils chargent les produits insulaires en destination de la Chine, de l'Australie, de l'Europe, etc. ; ce mouvement commercial a une assez grande importance.

La ville de Manila est une forteresse entourée de fossés dans le style des anciennes fortifications Espagnoles d'Anvers ; les faubourgs en dehors des fortifications, ont une étendue considérable.

La ville fortifiée n'est pas grande et est toute dans le style Espagnol du 16me siècle. Des couvents immenses et riches occupent le tiers de la cité ; des églises magnifiques, des palais grandioses tous en ruines ; le grand tremblement de terre de 1863 a tout renversé ; des murs d'une épaisseur d'un mètre et plus, des colonnes gigantesques de granit, tout est renversé ou lézardé et reste là comme pour témoigner de la grandeur passée de la nation Espagnole. Le gouvernement laisse subsister ces ruines et ne les relève pas ; il s'est borné à faire construire des églises en bois pour remplacer celles qui se sont écroulées.

La végétation que rien ne peut arrêter sous ces climats chauds et humides, s'implante de force dans ces grandes et belles ruines.

Les rues sont silencieuses et tristes; il n'y a ni hôtels, ni cafés, ni cercles, bref toute la ville fortifiée semble ne former qu'un grand couvent ; cependant c'est là où demeurent les Européens, principalement les Espagnols attachés à tous les degrés de l'administration du pays.

Les faubourgs sont très-grands avec une population dense et beaucoup de mouvement ; le grand et le petit commerce se trouvent ici ; certaines rues sont habitées exclusivement par des Chinois qui se sont emparés de tout le commerce de détail et forment une caste puissante ; leur nombre s'accroît constamment et dans des proportions extraordinaires.

Si le gouvernement Espagnol n'y prend garde il sera débordé tôt ou tard par ces Fils du Ciel, qui se multiplient comme les fourmis dont ils ont la patiente activité et l'action envahissante.

Dans les premiers temps l'Européen éprouve quelque difficulté à s'habituer à la cuisine mi-chinoise, mi-indienne, qui se compose surtout de fritures à l'huile ou à la graisse de porc ; de certains plats dont l'odeur seule vous fait fuir, puis l'uniformité du menu, rend la vie animale peu agréable.

Du reste les repas ne sont pas un agrément à cause de la chaleur ; c'est plutôt une corvée, une nécessité imposée par les besoins de la nature.

Il est d'usage de mettre à la fois tous les plats, dont se compose le dîner, sur la table, de sorte que chacun prend de tel ou tel plat comme il lui plait, ce qui exclut tout ordre dans le service.

Il y a toujours au moins un plat sur la table dont

l'odeur fait frissonner l'Européen. Il y a du beau et bon poisson, mais on ne sait pas l'accommoder, c'est toujours l'huile qui domine. Le beurre est ici une denrée inconnue. Il n'y a pas d'eau de pompe, ni de fontaine, on ne pourrait s'en servir parcequ'elle est saumâtre; il n'y a que de l'eau de pluie conservée dans des puits et des jarres; ces dernières sont suspendues au plafond dans les maisons. On fait provision d'eau pendant les six mois de pluies quotidiennes, puis arrivent les six mois de sécheresse pendant lesquels il ne pleut pas du tout.

La bière importée d'Angleterre est très-mauvaise et tiède; elle n'est pas potable pour l'Européen.

Les vins d'Espagne importés sont alcoolisés dans un but de conservation; pourtant ils sont précieux pour corriger l'eau de pluie.

Les Indiens font leur cuisine en plein air; il est curieux de voir les femmes le soir, groupées autour d'une échoppe étalant des casseroles posées sur un réchaud et dont le contenu fume. Chaque convive tend sa demi-noix de coco que le cuisinier remplit pour quelques centimes. Je n'ai jamais pu savoir de quoi était composé le contenu des casseroles; c'est une pâte filandreuse ayant une odeur nauséabonde. Plutôt que de manger de cela j'aurais

préféré avaler des cailloux et des lames de sabres.

Les maisons sont grandes et spacieuses, ouvertes de tous côtés; cela est très-nécessaire pour amener la circulation de l'air ; généralement le rez-de-chaussée est en pierre et l'étage en bois ; ce genre de construction est motivé par les tremblements de terre qui sont assez fréquents ici.

Les nouveaux débarqués sont désagréablement surpris de trouver dans leur chambre à coucher, quantité de lézards qui courent sur les cloisons, au plafond et un peu partout ; on vous persuade que ces petits animaux ne font aucun mal aux hommes et qu'ils font une guerre continuelle aux insectes dont ils font leur nourriture et dont ils débarassent l'appartement ; il faut se rendre à ces raisons et passer outre.

Ce que nous appelons des croisées en Europe, est représenté ici par une ouverture aussi haute et aussi large que l'appartement et que l'on peut au besoin fermer par un treillage ; la nuit donc lorsqu'on se couche, les chauve-souris qui sont en très-grand nombre, puis les insectes ailés dont la variété est grande, et principalement le mosquito, ont libre accès dans les chambres et en profitent pour venir voltiger autour du moustiquaire qui vous abrite et à travers lequel ils cherchent à pénétrer ; mais c'est

en vain, sauf quelques rares mosquitos qui s'y sont glissés en même temps que vous. Leur bourdonnement aigu est fort désagréable et pour s'en débarrasser le plus sage est de leur accorder la part qu'ils cherchent ; il se posent sur une partie quelconque de votre corps à leur convenance et se gorgent de votre sang ; c'est un tribut inévitable auquel on ne peut pas se soustraire. On finit par s'habituer encore à cela. Entretemps ceux du dehors font grand tapage ; parfois une chauve-souris chassant un insecte, se heurte lourdement à votre moustiquaire, puis les lézards travaillent activement; on écoute ces batailles quelque temps avec satisfaction à l'abri du moustiquaire puis l'on s'endort si la chaleur n'est pas trop forte.

Le matin au point du jour une voix d'airain s'élève aux quatre coins de Manila; un bruit formidable vous réveille en sursaut; des milliers de coqs se mettent à chanter, ce qui oblige le plus solide ronfleur à se réveiller ; du reste c'est le matin de cinq à huit heures que la température est la plus agréable ; de onze à quatre heures on fait généralement la sieste.

La campagne qui environne Manila est jolie et bien cultivée. Le bananier, cet arbre providentiel qui nourrit le peuple, se trouve partout en grande

abondance ; toutefois pour bien voir cette magnifique végétation tropicale il faut aller dans l'intérieur de l'île. J'en parlerai plus loin.

Les races Indiennes, qui habitent les Iles Philippines et dont on estime le nombre à cinq millions d'âmes, diffèrent beaucoup entre elles ; celle qui réside à Manila et aux environs s'appelle *Tagalo*. Ces Tagalos sont assez intelligents, d'un caractère doux et indolent, n'aimant pas le travail ; leurs besoins sont très-restreints.

L'on m'assure que 300,000 de ces Indiens vivent dans la plaine qui entoure Manila ; leurs cases sont presque toutes uniformes, construites en bambou et en feuille de *nipa*, une variété de palmier.

Le vêtement de l'Indien est de la plus grande simplicité ; un soupçon de pantalon lui suffit ; cependant les fashionables, surtout les Mestizos, y joignent une chemise de coton très-propre et dont les pans flottent à l'extérieur.

La femme indienne, coquette, faut-il le dire, parce qu'elle est femme, porte une sorte de jupe à grands carreaux ou rayures de couleur éclatante, rouge, bleu ou jaune, puis une petite jaquette qui, à peu près, a la forme de ce que les dames Européennes appellent, je crois, une marinière. Cette marinière est généralement en coton

blanc, très-léger, ou en tarlatane transparente.

La couleur de la peau de ces Indiens, peut se comparer à celle du chocolat.

Généralement les Indiens semblent n'avoir qu'une seule passion, celle des combats de coqs. Il n'y a pas de case, il n'y a pas d'Indien, quelque pauvre qu'il soit, qui ne possède au moins un coq; c'est son ami, son compagnon de tous les instants. Si l'Indien va se promener, s'il va n'importe où, il prend toujours son coq avec lui; s'il travaille pour gagner quelqu'argent, c'est afin de pouvoir faire entrer son coq en ligne de bataille le Dimanche dans l'arène.

L'Administration communale exploite cette passion et afferme pour une somme assez considérable, les arènes où ces luttes ont lieu.

Je ne crois pas qu'il y ait un pays au monde où il y ait tant de coqs qu'à Manila, ainsi que dans les autres Iles Philippines, car cette passion est commune à tout l'archipel.

Sur chaque pirogue ou *banca* que l'on voit dans les rivières, l'inévitable coq se promène majestueusement sur la natte tendue en forme concave sur une partie de l'embarcation pour servir d'abri contre le soleil. L'Indien fait beaucoup plus de cas de son coq que de sa femme.

Après les Indiens de race pure viennent les Mestizos, c'est à dire les races croisées d'Espagnol et d'Indienne; ces femmes Mestizas sont charmantes. Le Mestizo de Chinois et d'Indienne est laid. Le Chinois pur, tout le monde sait ce que c'est.

La créole, née de parents européens est jolie au possible.

Les Européens sont relativement en très-petite minorité.

Les Indiens et les Mestizos qui habitent la plaine autour de Manila appartiennent tous à la Religion Catholique Romaine; ils sont enthousiastes des fêtes religieuses ; tous sans exception portent au cou plusieurs médailles et insignes de congrégations.

Généralement les Indiens qui habitent les plaines et les bords de la mer et des rivières de l'archipel, sont convertis au catholicisme; mais il n'en est pas de même de ceux qui habitent les montagnes et les forêts; ceux-ci ne sont pas soumis à la domination Espagnole et vivent dans un état complètement sauvage et indépendant ; on connait une vingtaine de ces tribus sauvages parmi lesquelles il y en a dont la férocité et la cruauté inspirent de grandes craintes aux habitants plus civilisés de la plaine, et ce n'est pas sans raison ; de temps en temps, les guerriers de telle ou telle tribu, descendent de leurs

montagnes et viennent ravager les pueblas (villages) de la plaine et voler tout ce qu'ils peuvent emporter. Les *Moros*, sont cités comme les plus redoutables; ils tuent pour le plaisir de tuer.

Il est très-dangereux d'approcher des districts habités par les Moros; ces sauvages grimpent sur les arbres comme des singes ; ils se blottissent dans l'épais feuillage et guettent le promeneur imprudent, l'arc et la flêche empoisonnée tout prêts ; leur adresse à lancer la flêche est merveilleuse ; celle-ci ne manque jamais son but; le malheureux passant est atteint sans qu'il s'en doute et expire bientôt dans d'atroces souffrances, car le poison végétal composé par ces sauvages, est d'une violence extrême et sans remède.

Après les Moros ce sont les *Yfuagos* qui semblent ne le céder en rien aux premiers en cruauté et qui procèdent exactement de la même manière. Ces Yfuagos habitent les forêts vierges sur les hauteurs de Cagayan ; aussi m'engage-t-on beaucoup à ne pas aller dans cette province par la voie de terre.

Les guerriers de ces tribus tranchent toujours la tête de ceux qu'ils ont tués, et l'emportent après en avoir sucé la cervelle ; ces têtes sont rangées autour de leur case. Plus un guerrier possède de têtes, plus il gagne en estime et en autorité dans sa tribu.

Je tâcherai que ma tête n'aille pas augmenter l'autorité d'un chef quelconque.

Bon nombre de ces tribus sont anthropophages et ont une préférence marquée pour la chair de l'Européen. Merci de la préférence.

A quelques lieues de Manila plus avant dans le pays et à mesure qu'on s'éloigne des bords de la mer, on entre en plein dans cette grande et magnifique végétation tropicale.

Quelle majesté ! ces immenses forêts impénétrables, ces arbres gigantesques, les Papayas, les Cocotiers, les Palmiers, les Goyaviers et tant d'autres; l'arbre à pain avec son fruit invraisemblable; ces plantes grimpantes qui envahissent tout; les lianes qui pendent du haut des rochers et qui se balancent dans le vide sur une longueur inadmissible; les milliers d'Orchidées qui remplissent les forêts; les fleurs brillantes qui vous arrêtent à tout moment;

les fougères-arbres, enfin ces plantes sans nombre dont j'ignore le nom, puis cette nuée de papillons et d'oiseaux aux couleurs éclatantes; les perroquets, les perruches et les singes qui peuplent les forêts; les volcans, les chutes d'eau et les cascades qui tombent de hauteurs considérables, avec un bruit d'autant plus étourdissant qne rien ne vient troubler le silence majestueux des ces déserts.

Toutes ces grandeurs de la nature sont merveilleuses et produisent de ces impressions qu'on ne peut jamais oublier.

Dans ces moments d'extase et d'émotion on fait involontairement un retour sur soi-même et l'on se voit bien petit, bien chétif.

La vue de cette nature grandiose est bien faite pour mâter l'orgueil de l'homme.

En fait d'animaux féroces il en existe peu aux Iles Philippines; le Caïman est le plus effrayant, le serpent le plus dangereux ; le Caïman n'a pas les mouvements assez lestes hors de l'eau pour être très-dangereux; il tourne lentement à cause de sa longueur, de sorte que s'il ne vous prend pas à l'improviste, on peut éviter ses coups en tournant autour de lui ; mais quel effrayant animal avec sa grande gueule large et plate dans laquelle un homme passe tout entier.

La variété des serpents est grande ; dans le nombre quelques espèces sont fort dangereuses. L'on cite un petit serpent vert qui vit dans les rizières et dont la morsure est mortelle.

Une espèce de très-grand buffle nommé *Carabao* court par monts et par vaux; il n'attaque l'homme que lorsqu'on lui fait la chasse ; c'est le seul animal qui combat victorieusement le Caïman et le tigre.

Ces Carabaos ont des cornes d'une longueur démesurée et d'une grosseur énorme posées verticalement.

On voit partout de ces buffles attelés à de lourdes charges; ils rendent sous ce rapport, les mêmes services que les éléphants dont ils ont la couleur noire et les petits yeux.

Parmi les chauve-souris qui se trouvent ici en multitude il y a l'espèce vampire nommée « pan̄ique » ; c'est la plus grande connue.

On dit que ce vampire s'introduit la nuit dans les cases et les écuries pour sucer le sang des hommes et des chevaux.

Il y a aussi une variété de cerfs, une espèce de cochon sauvage, des chats-tigres et d'autre gibier sans danger pour l'homme.

Toutes les espèces de fourmis se trouvent ici et en si grande abondance que les maisons mêmes

en sont infectées ; c'est un vrai fléau pour ces pays ; c'est le plus malfaisant des innombrables insectes que ce climat chaud produit.

Parmi les fruits qu'un grand nombre d'arbres et de plantes produisent, la *manga*, la *piña*, la *banane*, le *chico*, sont préférés par l'Européen ; la papaya se mange étuvée et a quelque peu le goût de la carotte d'Europe ; de la goyava on fait une bonne confiture.

Le manque presque complet de légumes est une grande privation pour l'Européen.

J'ai vu dans une maison particulière un chou rouge d'Europe dans un pot à fleurs ; ce chou faisait l'admiration des Indigènes ; c'était pour eux une plante des plus rares.

La patate douce est un légume d'un fadeur insupportable.

LES FÊTES

S'il fallait une preuve matérielle que l'Indien des Philippines vit heureux et content, je parle de l'Indien tagalog qui habite les plaines et est soumis aux lois espagnoles, on la trouverait dans les fêtes excessivement nombreuses qui ont lieu presque sans discontinuer; l'on m'assure, et je le crois sans peine, qu'il y a annuellement cent et deux (102) jours de fêtes, non compris les dimanches ; en y ajoutant les jours de grandes pluies qu'on ne travaille pas

non plus, on arrive à constater que la moitié de l'année se passe en fêtes ; or il faut qu'un peuple soit nécessairement heureux et sans besoins pour passer la moitié de sa vie en fêtes et en danses.

C'est une justice à rendre au Gouvernement Espagnol, ainsi qu'aux Padres Agostinos, Franciscanos et autres religieux ; le premier applique des lois vraiment paternelles qui protègent l'Indien sans le gêner en rien ; les seconds aident puissamment par leur influence morale, au maintien de l'ordre et de l'obéissance aux lois, et non seulement ils moralisent l'Indien au point de vue religieux et civilisateur, mais ils l'aident aussi dans la vie matérielle en l'initiant aux progrès de l'agriculture et en lui procurant gratis des instruments aratoires que les Padres font venir d'Europe à leurs propres frais.

Le couvent central de ces religieux se trouve à Manila et ils ont des succursales desservies par un des leurs dans beaucoup de pueblos des îles, puis ils vont enseigner l'Évangile aux peuplades encore sauvages qui résident dans les montagnes.

La vie de ces bons padres est un vrai sacrifice et on ne peut qu'admirer leur abnégation absolue ; avec eux point de combats de plume, point de politique ni de divergence d'opinion, ils s'élèvent

au-dessus des choses du monde et ne s'occupent que de moraliser ces millions d'Indiens. On prend ces religieux dès l'âge de quinze ans en Espagne pour les transporter ici afin que, étant encore enfans, ils s'acclimatent plus facilement et apprennent les divers idiômes indiens ; leur sacrifice et leur abnégation commençent donc au sortir de l'enfance et ne finit qu'avec la mort. On est heureux de rencontrer de tels hommes et je m'honore d'être l'ami de plusiers d'entre-eux, principalement du savant *Padre Jose Corrujedo*, supérieur du couvent de Guadalupe. Ce digne prêtre m'a accordé une large hospitalité lorsque j'étais atteint de la dyssenterie, dont j'ai été guéri promptement grâce à ses bons soins.

Les demeures des Padres sont toujours ouvertes aux Européens voyageurs, dans toute l'étendue des Iles ; on y reçoit une hospitalité large, bienveillante et gratuite.

Les Indiens sont très-reconnaissants des services multiples que les padres leur rendent et ils obéissent plus volontiers à ceux-ci qu'au Gouvernement civil. Le Gouvernement appréciant ces dispositions de la masse, protège les padres et marche complètement d'accord avec eux, et en cela il agit très-sagement.

Ici donc les couvents ont encore leur raison d'être,

exactement comme il y a quelques siècles en Europe. Personne ne niera, je pense, que les couvents aient rendu jadis, de grands services à la civilisation Européenne.

A part quelques fêtes civiles en commémoration de grands actes de la nation espagnole, les fêtes ont généralement un caractère religieux ; chaque pueblo a sont *saint* spécial qui est fêté par huit jours de processions, de danse et de feux d'artifices. (Les Chinois sont d'admirables artificiers). Puis il y a un grand nombre de saints qui sont fêtés par un seul jour de rejouissances, puis toutes les fêtes marquées dans l'almanach et les dimanches ; bref la moitié de l'année se passe en fêtes ; car à chaque grande fête de tel ou tel pueblo les habitants des pueblos voisins s'y rendent en masse et y séjournent plusieurs jours.

Tout cela se passe presque sans frais, car l'Indien est très-sobre ; un peu de riz, un bout de canne à sucre, un peu de friture de poisson qui abonde partout, une banane et un verre d'eau, voilà le fond de sa nourriture. Quand je dis « verre d'eau », c'est par manière de parler car le verre absent est remplacé avantageusement par la moitié vide d'une noix de coco ; cela forme une coupe sinon élégante du moins solide.

Depuis huit mois que je suis dans ces îles je n'ai pas encore vu un seul Indien ivre ; ce vice ignoble et abrutissant est inconnu parmi eux.

Quelle différence avec l'Europe civilisée ! ! !

Il est vrai que cette lèpre, qui menace d'anéantir la société moderne, est due aux Gouvernements de l'Europe, à leur coupable mollesse.

Des hommes de bonne volonté forment en Europe des sociétés de tempérance ; nos bons curés font tout ce qu'ils peuvent pour arracher nos classes ouvrières à ce misérable penchant, mais ces efforts restent stériles ; l'ivrognerie fait d'effrayants progrès et la morale publique en souffre considérablement. Il n'y a qu'un remède à ce grand fléau, mais il exige de l'énergie et il faudrait lèser l'interêt de quelques gros industriels, voilà pourquoi il ne sera jamais mis en pratique. Que tous les Gouvernements de l'Europe se mettent d'accord pour supprimer *net* les distilleries de genièvre et faute d'aliment l'ivrognerie disparaîtra forcément, et avec elle *l'internationale* et le gibier des prisons ; le prix du pain aussi diminuera de moitié.

Mais je prêche dans le désert, revenons à nos moutons :

Un curé de village m'a assuré que si l'Indien travaille dix jours par an il a de quoi vivre, et il n'en

demande pas plus parce que pour l'Indien il n'y a pas de lendemain ; il n'a aucune prévoyance ; dix jours de travail pour semer et récolter le riz nécessaire à son ménage, voilà la grande occupation du père de famille ; la femme et les enfans s'amusent à pêcher le poisson qui ne fait jamais défaut ; les bananes croissent toute l'année en grandes quantités partout ; c'est tout ce qu'il faut à l'Indien ; ces choses réglées et sa case de bambou arrangée il ne pense plus qu'à dormir, fumer et s'amuser.

Les grands jours de fête, c'est à dire le jour d'un grand saint, sont marqués sur les portes des offices publics, par trois croix XXX, tracées à la craie blanche, un saint plus ordinaire est marqué par deux croix XX, enfin un saint encore plus bas dans la hiérarchie, comme qui dirait par exemple un caporal, n'est marqué que par une croix X ; cependant ils sont tous fêtés et l'on peut obtenir des indulgences plus ou moins grandes en observant les prescriptions d'usage. Les Indiens profitent de tout cela et se créent un stock considérable d'indulgences et de médailles bénites.

Au mois de Novembre dernier c'était la fête du *Rosario ;* pendant neuf jours tout était fermé, magasins, bureaux, postes, offices publics etc. ; personne ne travaillait pendant ces neufs jours.

Aujourd'hui 28 décembre nous sommes depuis le 24 de ce mois dans les fêtes du *Santo niño* ; on ne travaille pas jusqu'au 7 janvier.

L'étranger qui vient ici pour affaires est surpris à tous moments par ces chômages intempestifs et outrés ; on profite de ces temps d'arrêt forcé pour visiter les îles voisines.

LES SUPERSTITIONS

Les superstitions sont naturellement nombreuses et naïves chez ce peuple encore primitif ; mais comme cela ne fait du mal à personne on ne cherche pas à le désabuser.

J'en citerai quelques unes :

Pendant une excursion à la *Laguna encantanda* (le lac enchanté) j'avisai sur le bord du lac une très-jolie tige droite pouvant servir de canne, et je la coupai pour l'emporter comme souvenir.

En me voyant tenir cette canne les Indiens de notre escorte, qui étaient à quelques pas de là, jetèrent une exclamation de surprise et parlèrent

avec une grande animation. Je demandai à Pedro, mon interprête Indien, ce que tout ce tapage signifiait; il me répondit tout aussi animé que les autres, que je tenais une baguette très-rare et qu'on ne trouve presque jamais ; que cette baguette avait une grande vertu, un pouvoir surnaturel; elle me préserverait de tout maléfice; les lutins, les fantômes, tous les esprits malfaisants quels qu'ils fussent, étaient sans aucun pouvoir devant la baguette; je pouvais me faire aimer par la femme que je toucherais avec la baguette, je pouvais, sans la moindre crainte, naviguer sur le lac enchanté, les Caïmans, dont il est rempli, étant réduits à l'impuissance par la présence et le pouvoir magique de la fameuse canne dans la Banca ; puis il me dit à l'oreille : « tenez-la bien, Senor, car on essaiera de la voler ».

Nous traversions le lac ; quelques têtes de Caïmans se montraient à la surface de l'eau sans approcher de la banca, qui glissait du reste sur l'eau comme une flèche.

Les Indiens prétendaient victorieusement que l'immobilité des Caïmans était due à la baguette enchantée. Je n'essayai pas de les contredire.

J'apporterai cette baguette à Anvers si on ne me la vole pas. Quelle chance pour celui qui la recevra en cadeau, car, au dire des Indiens, elle possède

encore bien d'autres vertus, et Pedro m'a soutenu mordicus que c'est infaillible. . . .

J'assistais un jour du haut de la verandah chez mon hôte, à une procession dans un grand et beau pueblo; il avait plu presque toute la journée et la pluie n'avait cessé de tomber qu'au moment de la sortie de la procession, vers six heures du soir après le coucher du soleil.

Après les compliments d'usage sur la beauté de la procession et la richesse du manteau du saint que l'on promenait, (c'était le saint spécial de l'endroit) je dis à mon hôte qui était un mestizo assez intelligent :

« Cet après-midi je désespérais de voir la belle » procession à cause de la pluie persistante, mais » par bonheur elle a cessé de tomber juste au moment » où le cortège allait sortir de l'église ». Mon mestizo répondit avec un étonnement sincère : « Comment, Caballero, vous ignorez donc le grand » pouvoir de notre saint? Il fait tomber et arrêter » la pluie à sa guise, et comme pour prouver son » pouvoir il fait expressément pleuvoir presque chaque » année le jour de la procession, arrête la pluie » au moment de sa sortie de l'église et la fait tomber » de nouveau immédiatement après sa rentrée ».

En effet, dans la soirée, après la rentrée de la

procession, il pleuvait de nouveau, ce qui venait grandement à l'appui des croyances de mon hôte, qui ne se fit pas faute de me le faire remarquer.

Mes compagnons et moi nous nous laissâmes aisément convaincre de la puissance exceptionnelle du saint, ce qui nous mit dans les bonnes grâces de toute la famille.

Il est remarquable combien l'Indien met d'amour-propre à vanter la supériorité du saint de son village.

. . . . Un jour je vis dans la maison d'une Dame très-respectable, la statuette d'un saint placé dans une niche, et qui attirait mon attention par son singulier et brillant accoutrement. La Dame survint et me dit :

« Oh ! Caballero, n'y faites pas attention; il est » fâché aujourd'hui *et il fait la mine*, parce que j'ai » oublié hier au soir d'allumer son lampion. Chaque » fois que je commets pareil oubli il me regarde » d'un air sévère, mais ce soir il aura deux lam- » pions et alors il me sourira de nouveau ».

Tout cela est dit avec conviction et il n'est pas permis de rire. Je repliquai : « Bah, votre saint » a l'air d'un bon diable et il n'est pas si fâché » au fond qu'il veut bien le paraître ».

C'est égal, un saint qui fait la mine pour un

malheureux lampion oublié, doit avoir selon moi, le caractère grincheux.

Une statuette, propriété de je ne me rappelle plus quel pueblo, sue sang et eau et pleure aux larmes chaque fois qu'il y a un tremblement de terre, (il y en a souvent) ce qui prouve que le saint aime les habitants de l'île et qu'il intercède pas ses larmes auprès du Tout-Puissant afin qu'il fasse cesser cette grande calamité.

Comme les tremblements de terre ne durent jamais longtemps, on dit que c'est le saint qui les arrête ; puis s'il y a quelque ville ou village détruit on s'en console en disant que sans l'intervention du saint il y aurait peut être eu encore de plus grands malheurs.

Avec des gens aussi accommodants, le saint est toujours sûr de son affaire.

Il y en a encore bien d'autres et de plus divertissantes, mais je m'arrête de crainte qu'on ne me reproche de rire des choses de la religion.

LA FIESTA DEL SANTO NIÑO

(La Noël)

Cette fête a un caractère essentiellement local, caractéristique, et montre une des faces les plus curieuses de la société cosmopolite résidant aux Philippines.

Depuis 300 ans que l'Espagne possède ces iles, les croisements de races ont produit plusieurs castes qui ont adopté et conservent chacune des mœurs, coutumes et modes bien tranchées.

Il y a 1° : l'Indienne tagalog, type pur dont généralement les formes sont bien prises et nullement désagréables ; 2° : l'Indienne mestiza provenant du croisement avec le Chinois ; ce type est toujours reconnaissable ; il porte la marque indélébile des yeux et des pommettes Chinois ; 3° : la mestiza provenant du croisement de l'Indienne avec l'Espagnol ; 4° : la créole née aux îles de père et mère espagnols ; ces deux derniers types sont charmants et ne le cèdent en rien en beauté aux plus belles femmes d'Europe ; enfin il y a l'Espagnole née en Europe.

Toutes ces variétés se reconnaissent au type, au costume, et forment des sociétés séparées.

Les Européens non-Espagnols recherchent par préférence la société des mestizas et créoles ; ils organisent des fêtes auxquelles ces charmantes fées sont exclusivement invitées, et dont ces Messieurs font les honneurs et paient les frais entre eux.

L'élément espagnol pur sang n'assiste pas à ces fêtes.

Les grandes cérémonies religieuses sont généralement précédées de fêtes et de bals ; cela peut paraître singulier aux rigides, aux pointus catholiques d'Europe, mais nous sommes à l'extrémité

des Indes Orientales où les mœurs diffèrent essentiellement de celles de l'ancien monde.

Donc le 24 Décembre, la veille de Noël, il y avait un grand *bal de mestizas*. En ma qualité d'Européen non-espagnol j'avais reçu une invitation; nous y irons, si vous le voulez bien, pour voir un peu.

A huit heures du soir j'arrive à la fête qui se donne dans une maison particulière, très-grande et spacieuse, brillamment illuminée et décorée; déjà les danses sont en train; le coup d'œil est charmant; surtout celui de la grande salle où l'on danse en ce moment la *habaneza*, la danse nationale.

Elles sont bien jolies, ces créoles et ces mestizas à l'œil vif et expressif, montrant leur pied de Cendrillon et s'abandonnant franchement au plaisir de la danse, avec cette volupté qui les caractérise; leur costume presqu'identique dans la forme, mais varié à l'infini quant aux couleurs, leur sied à ravir.

Le costume des cavaliers est également uniforme, également varié.

Mais avançons pour voir ce qu'il y a plus loin.

Voici le salon des rafraîchissements; quelle profusion de comestibles, de vins, de fruits, de fleurs, de douceurs à croquer en passant et que les jolies danseuses ne se font pas faute de visiter. Derrière ce salon se trouve la verandah sur laquelle est

dressée en plein air une table de 40 à 50 couverts pour le souper ; ici l'air est frais, agréable et parfumé par les fleurs qui ornent cette pièce. De petits salons attenants et communiquant avec la grande salle de danse, servent de lieux de repos et de conversation. Après chaque danse l'orchestre joue un air quelconque d'opéra, ce qui permet à tous d'aller se rafraîchir et de fumer une cigarette en se reposant. (Il est d'usage de fumer dans toutes les réunions.)

La danse ayant cessé, l'on me présente à quelques Dames et dès ce moment je suis de la maison ; j'en connaissais du reste déjà plusieurs.

Je dis plus haut que ce sont les résidents étrangers non-espagnols qui organisent ces fêtes ; or, comme il y en a un peu de tous les pays d'Europe, j'entends parler tous les idiômes autour de moi, l'anglais, l'allemand, le russe, le français, l'italien, le flamand même (nous étions là trois anversois) ; c'est la tour de Babel.

Naturellement tout le monde parle en langue espagnole aux femmes.

Voyons s'il m'est possible de donner une idée des costumes :

Les cavaliers, par une galanterie de bon goût, sont tous habillés en mestizo, y compris votre servi-

teur : pantalon blanc, blouse ou chemise en batiste, piña, soie, ou toute autre étoffe légère.

Le luxe réside dans cette chemise qui est généralement à larges rayures bleues, rouges, vertes, avec dessins, broderies pailletées plus ou moins riches, puis le devant de la chemise fermé par des boutons de diamants.

Cet habillement très-léger et commode laisse tous les mouvements libres et permet de supporter la chaleur.

Le costume des mestizas et créoles se compose d'une jupe un peu traînante sans crinoline aucune ni jupons ; pas le moindre trompe-l'œil, à larges rayures ou carreaux de couleurs éclatantes ; sur le devant un petit tablier de soie noire noué autour de la taille ; une jaquette ou marinière très-courte en étoffe légère, transparente à larges et très-courtes manches flottantes ; cette pièce tranche vivement avec la jupe par des broderies luxueuses en or ou en argent ; un tout petit fichu ou cravatte, complète le costume ; ce petit fichu semble être la pièce principale ; il est chargé de pierres brillantes sur un fond obscur ; l'éclat de ce fichu donne une grande animation à la physionomie déjà si expressive de la femme et relève leur belle chevelure (qui leur appartient).

La fête va bon train; l'animation s'accentue de plus en plus ; il est onze heures et demie ; à ce moment toutes les cloches des églises sont mises en branle; des troupes de musiciens parcourent les rues jouant des polkas ; des feux d'artifices sont tirés sur plusieurs points de la ville ainsi que des coups de canon ; ce tapage dure environ une demi-heure ; alors toute la ville est sur pied; les églises se remplissent de monde pour assister à la messe de minuit, car c'est la fête *del santo niño*, une des grandes fêtes religieuses d'ici et qui dure jusqu'au 7 janvier.

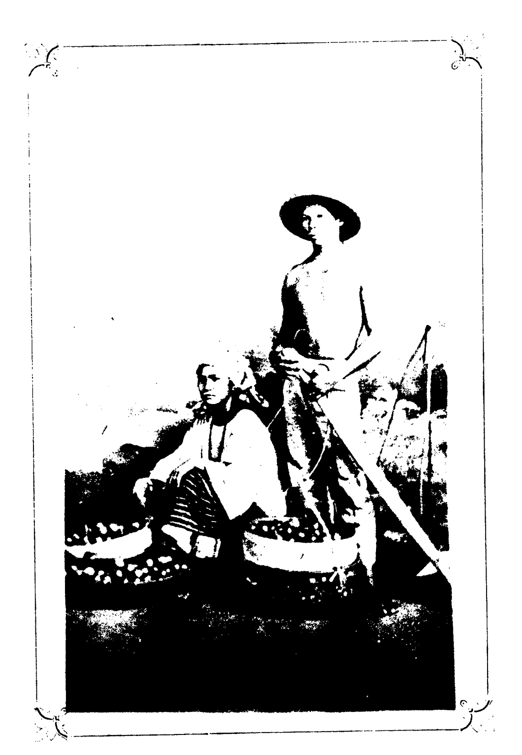
Les nombreuses soirées dansantes dans les maisons particulières sont suspendues; les invités se rendent en corps à la messe de minuit; notre société en fait autant; nous assistons aux trois messes de rigueur.

Après les messes tout le cortège rentre au bal et le souper commence immédiatement; les Dames se mettent à table et sont servies chacune par un cavalier. Le souper est très-gai, très-animé; les cavaliers servants s'empressent d'offrir de toutes choses aux Dames. Après le souper de celles-ci, c'est le tour des cavaliers qui, à leur tour, sont servis par les Dames. Tout cela est charmant.

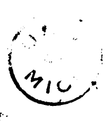
Le souper a pris fin; tout le monde se met à

fumer le cigare ou le cigarillo, mais bientôt l'orchestre fait entendre une habanera populaire et personne ne tient plus en place.

A partir de ce moment les danses sont animées au possible et ne cessent que vers cinq henres du matin.



MARCHANDS DE FRUITS



LES THÉATRES A MANILA

Il y a trois théâtres, une salle d'opéra, un grand édifice où l'on joue des drames nationaux, puis une arène pour les combats de coqs.

Le théâtre d'opéra semble n'être là que comme un luxe inutile et pour prouver qu'au besoin on pourrait représenter des opéras à Manila ; de temps en temps on y fait des réparations urgentes afin d'empêcher que l'édifice ne tombe en ruines.

Comme on aime beaucoup à plaisanter ici, quelques Caballeros, mettant à profit les dernières réparations faites au théâtre, ont imaginé d'annoncer la prochaine

arrivée d'une troupe d'opéra italien, et afin de donner toute l'apparence du sérieux à leur annonce, l'un d'eux s'est fait sensément le correspondant d'un impressario d'Italie. Ce correspondant publiait des lettres d'Italie, donnant une liste pompeuse de noms d'artistes plus ou moins célèbres, puis ouvrait un bureau d'abonnement payable par anticipation.

Cette plaisanterie a été soutenue pendant plusieurs mois, au moyen d'annonces de la prochaine arrivée de la troupe, retardée par des artistes malades qu'on avait dû débarquer en route, puis parce que la Mer Rouge s'était presque complètement desséchée, ce qui empêchait la navigation, puis encore parce qu'on construisait un ballon monstre en Égypte pour transporter la troupe d'opéra.

Finalement les abonnés, bons diables qui s'y étaient laissé prendre, se sont mis à murmurer; alors le correspondant loustic a annoncé qu'à cause de la guerre franco-prussienne la troupe n'arriverait pas et qu'il était prêt à rendre le montant déjà perçu des abonnements.

C'est ainsi que cette campagne théâtrale a pris fin.

C'est au *teatro de Tondo*, que l'on représente les drames nationaux en langue tagala.

Ce théâtre est un grand édifice, un vrai théâtre national parce que le luxe en est complètement banni.

Un jour je lisais dans le journal l'annonce suivante :

Teatro de Tondo
Li-ma-hon

ou le pirate Chinois.

Grand drame en . . . . . . sept jours ! ! et vingt-deux actes ! !

Enfoncés les drames d'Alexandre Dumas, qui ne durent que jusqu'au lendemain. Ce grand écrivain ne se doute peut-être pas que ses maîtres — en longueur — se trouvent dans une île perdue au bout du monde.

Cette grande pièce historique représente les combats héroïques soutenus par les Indiens contre le fameux pirate Chinois Li-ma-hon.

. . . . Le carnage est épouvantable ; j'ai vu tuer un nombre incalculable de Chinois aux applaudissements enthousiastes du public Indien ; les cris de rage n'étaient pas moins intenses lorsque l'ennemi tombait par surprise, dans un pueblo indien, massacrant les hommes et enlevant les femmes.

Ici le *romain*, la claque, est inconnu ainsi que les applaudissements et les bouquets intéressés ; le sifflet de l'abonné, toujours mécontent, est un instru-

ment dédaigné par l'Indien ; toutes les manifestations sont spontanées, bruyantes, et suivent les impressions, les péripéties des combats.

Le sixième jour finit par un massacre général de tous les hommes d'un grand pueblo et par l'enlèvement des femmes ainsi que par d'autres cruautés commises par les chenapans de la troupe de Li-ma-hon.

Le public s'en va la rage dans le cœur et gesticulant avec colère ; les yeux noirs de l'auditoire féminin lancent des éclairs et je crois certainement que si les acteurs enleveurs de femmes se fussent trouvés à la portée de cette partie du public ils auraient passé un mauvais quart d'heure.

Mais attendez, le jour de vengeance est arrivé. C'était le septième et dernier jour, la salle était littéralement comble.

Il y eut d'abord une série de combats, quelques morts, de temps en temps une complainte indienne chantée avec un bizarre accompagnement ; enfin le dernier acte commence.

Un grand nombre de pirates avec Li-ma-hon en tête, arrivent sur la scène pour surprendre les Indiens et commettre leurs forfaits habituels ; mais les Indiens étaient sur leurs gardes !

Quelle horrible massacre ! ! ! pas un seul Chinois

ne reste debout, tous mordent la poussière ; il est vrai que presque tous les Indiens défenseurs de la patrie, tombent également baignés dans. . . . . une eau rougeâtre qui imite parfaitement le sang.

C'est égal ! la victoire reste aux quelques braves survivants et ils sont encore assez nombreux pour éteindre promptement les lampions d'huile de coco qui illuminent la scène, ce qui annonce que le spectacle a pris fin définitivement et que l'ennemi est complètement anéanti.

Le public Indien sort de là grandement enchanté du résultat final de cette grande lutte.

L'arène pour les combats de coqs, a été renversée par le dernier ouragan, il n'en reste que des ruines.

En dehors de ces trois théâtres plus ou moins réguliers il y a parfois une représentation exceptionnelle et qui offre bien quelque petit danger. J'ai assisté un jour à un combat entre un tigre et une buffle sauvage dans un simulacre d'arène construit à la hâte en bambou. Les deux animaux, qui avaient été pris quelques jours avant, entraient dans l'arène par les deux extrêmités opposées ; c'était le moment intéressant. Le tigre qui était d'une taille énorme, en appercevant le buffle, se mit à ramper sans approcher de son adversaire,

tandis que celui-ci allait droit au tigre, faisant preuve du même courage indomptable que les taureaux dans les combats en Espagne.

Ce buffle-taureau, presqu'aussi grand qu'un éléphant, était vraiment beau, avec ce courage sans hésitation, allant toujours droit à son ennemi.

Le tigre rampait et fuyait ; finalement, acculé dans un coin par la poursuite persistante du buffle, il n'y avait plus moyen pour lui, d'éviter d'en venir aux prises ; alors, d'un bon prodigieux, le tigre se jette sur son puissant adversaire, s'attache à ses flancs et lui fait une affreuse morsure en lui arrachant un grand lambeau de chair sanglante ; mais celui-ci, par un coup de corne furieux, formidable, le perce de part en part et le jette en l'air à trois mètres de hauteur. Le roi de la race féline retombe mortellement blessé et ne bouge plus. Le combat est fini ; il avait duré un quart d'heure tout au plus.

UNE NUIT ENTRE CANNIBALES

Voici une relation que je traduis du journal le *Diario de Manila* du 5 Octobre.

Un navire américain se trouvait près des Iles Marquises dans le but de faire la pêche à la baleine.

Arrivé devant l'île de *Nukaheva*, deux marins désertèrent et allèrent en quête d'aventures.

Après avoir couru par monts et par vaux, ils tombèrent à l'improviste au milieu d'une tribu sauvage nommée « Tipees ».

Ces Tipees comme leurs voisins les « Happars », ont la réputation d'être des cannibales féroces.

Contrairement à leur attente, nos deux aventuriers

furent reçus cordialement par les naturels et particulièrement par leur chef ou cacique « Mehevi ».

Pendant une visite qu'ils firent à ce dernier et en présence de « Kori-Kori », indigène à son service, se passa la scène suivante : immédiatement après l'arrivée des deux marins, le cacique les invita à s'asseoir sur des nattes de jonc et Kori-Kori prononça quelques paroles dans un langage inintelligible.

Peu de temps après un indigène entra avec une tasse de bois remplie de poee-poee, sorte de manger fait avec le fruit de l'arbre à pain. D'autres plats suivirent le premier et dont le chef voulut que les marins mangeassent en les y invitant avec la plus grande bienveillance, et pour leur enlever toute crainte d'empoisonnement, il mangea le premier pour les stimuler par l'exemple.

Le dîner terminé on alluma la pipe qui passa de bouche en bouche et dont l'influence soporifique, jointe à la tranquillité du lieu et à l'obscurité naissante de la nuit, firent tomber les deux aventuriers dans une espèce de repos léthargique, pendant que le cacique et Kori-Kori semblaient s'être abandonnés au sommeil.

Ici, je laisse la parole à l'un des deux marins qui raconte la suite de son aventure de la manière suivante : « réveillé de ce pénible sommeil vers minuit

suivant mon appréciation, je remarquai que nous nous trouvions dans une profonde obscurité ; mon compagnon continuait à dormir, mais le chef et Kori-Kori avaient disparu.

» Eprouvant une certaine appréhension, je réveillai mon compagnon et nous entamions une conversation à voix basse relativement à la disparition des indigènes ; quand soudain nous vîmes sortir des flammes d'un bosquet à peu de distance devant nous, et qui, en peu de minutes, illuminèrent les arbres alentour, en nous mettant par le contraste, dans une plus profonde obscurité.

» En portant nos regards vers cette illumination nous vîmes des figures noires qui passaient à côté des flammes, tandis que d'autres dansaient et sautaient, ressemblant à autant de démons.

» Tout en contemplant ce spectacle nouveau, non sans quelqu'alarme, je dis à mon camarade : « Que peut signifier tout cela, Toby » ? Ah ! rien répondit-il, je suppose qu'ils sont en train de préparer le feu.

» Le feu ! exclamai-je, sentant battre mon cœur comme le marteau sur l'enclume, quel feu? — « Parbleu, le feu pour nous rôtir probablement; pourquoi veux-tu que ces cannibales fassent un pareil vacarme si ce n'est pour nous fêter à nos dépens » ?

» Ah ! Toby, laisse là tes mauvaises plaisanteries. . . .

» Plaisanteries ! gronda Toby indigné ; m'as-tu jamais entendu plaisanter ? Est-ce que tu te figures que ces démons nous ont fait manger grassement pendant ces trois derniers jours pour nous être agréables ?

» Regarde par-là Kori-Kori, ne nous a-t-il pas bourré de ces maudits champignons que l'on donne aux animaux avant de les tuer ?

» Crois-moi, nous allons être mangés par cette belle nuit et là est le feu qui doit nous rôtir.

» Cette opinion de Toby sur ce qui se passait n'était guère rassurante et était peu propre à calmer mes craintes ; je commençais à croire qu'effectivement nous étions à la merci d'une tribu de cannibales et que l'épouvantable perspective indiquée par Toby, ne se trouvait pas entièrement hors des limites du possible.

» Regarde ! ne te l'avais-je pas dit, ils viennent pour nous prendre, me dit mon compagnon un moment après, en voyant se détacher les figures de quatre Indiens du fond illuminé du bosquet et s'approchant de nous. Ils venaient sans faire du bruit et se glissaient furtivement dans l'obscurité opaque qui nous entourait, posant le pied avec

prudence, avec l'intention manifeste de ne pas nous réveiller.

» Caramba! quelles horribles réflexions je faisais en en ce moment-là; une sueur froide coulait de mon front, et, immobile, frappé de stupeur, j'attendais mon sort.

» A ce moment le silence fut interrompu par la voix connue de Mehevi, et à l'écho affectueux de ces accens mes craintes se dissipèrent quelque peu.

» Tommo, Toby, Kiki (mangez) cria Mehevi.

» Il avait voulu, avant de nous parler, s'assurer que nous étions réveillés. . . . Ki-Ki, n'est-ce pas? demanda Toby, d'une voix fanfaronne, mais pour nous rôtir, eh? Mais que signifie cela, ajouta Toby, en voyant un sauvage qui portait une grande soucoupe de bois contenant un certain manger fumant et qu'il déposait aux pieds de Mehevi. Ce doit être un enfant rôti, mais quoique ce puisse être je n'en mangerai pas. Je serais un grand fou si je me levais à minuit pour me bourrer de leurs mets affreux, dans le but de me rendre plus succulent lorsqu'il plaira à ces sauvages de me rôtir un de ces jours. Non, je vois clairement ce qu'ils veulent et je suis décidé à ne plus manger et à me rendre maigre au point qu'il ne me restera que la peau sur les os.

» S'ils veulent me manger comme cela grand bien leur fasse !

» Et toi, Tommo, vas-tu manger de ce plat ? Je ne crois pas que tu le fasses dans ces ténèbres et sans savoir ce que c'est.

» En l'essayant je saurai pour sûr ce que c'est, repliquai-je, et en même temps je mangeai une bouchée que Kori-Kori venait de m'offrir.

» Tiens, c'est excellent, cela parait être du veau.

» C'est un enfant rôti, exclamait Toby avec véhémence. . . . . du veau ! !

» Crois-tu par hasard qu'un navire aurait pu débarquer un veau dans cette île depuis que nous y sommes ? Je te dis que ce que tu manges est une côtellette de quelque pauvre enfant Happar, un vomitif, quoi ! Ces diables ne mangent que de la chair humaine.

» En présence de ces horribles affirmations de Toby je voulais à tout prix sortir d'incertitude ; et, me retournant du côté de Mehevi, je lui fis comprendre mon désir d'avoir de la lumière. Lorsqu'on m'en eût apporté j'examinai avec anxiété la soucoupe et reconnus les restes mutilés. . . d'un cochon ! ! !

» Du porc ! exclamait Kori-Kori regardant le plat avec délices ».

TREMBLEMENTS DE TERRE

Les tremblements de terre sont très-fréquents aux Iles Philippines, ce qui s'explique par leur origine volcanique ; voici l'émouvant récit d'un de ces phénomènes, qui a eu lieu le 13 mai 1871.

Cotta-Bato, capitale de l'île « Camiguin », vient de disparaître dans les convulsions d'un tremblement de terre. Vers 6 heures du soir, le jour de la Conception, Cotta-Bato était encore une ville gaie et jolie dont les habitants se promenaient tranquillement sur les bords de la charmante rivière qui la baigne ; à 6 heures et 20 minutes la ville n'était plus qu'un monceau de ruines.

Un épouvantable tremblement de terre de courte durée, mais d'une violence inouïe et inconnue aux Philippines, est venu détruire en une minute tout ce qui avait été édifié pendant de longues années. Le bruit souterrain qui précédait la ruine, le craquement des centaines de maisons et des églises qui s'écroulaient, l'effrayant spectacle de la terre se balançant et s'ouvrant comme les vagues de la mer, et la triste certitude de ne pouvoir fuir, attendu que la ville est située dans un delta, frappèrent les habitants d'une terreur indescriptible. La campagne, les arbres, furent les premiers refuges de ces infortunés.

Entretemps il tombait une pluie diluvienne, accompagnée de violentes décharges électriques qui auraient tué et blessé bien des gens sans la courageuse intrépidité de la garnison qui, après avoir secouru les malades dans l'hôpital écroulé, avait organisé en vingt minutes des tentes de campagne sous lesquelles elle s'abrita ainsi que le peuple éploré. La nuit fut anxieuse au possible ; à chaque petite oscillation, conséquence naturelle du tremblement de terre, la confusion, qui était déjà extrême dans le campement, était encore augmentée par la crainte que la colline, au pied de laquelle était assise la ville, ne se convertit en un volcan comme

cela avait eu lieu dans un île voisine il y a quelques mois et dans les mêmes circonstances. A minuit la pluie cessa ; alors on vit l'émouvant spectacle de tout ce peuple allant en procession, cheminant sur les ruines, confondu pêle-mêle, hommes, femmes, enfants, Européens, Indiens, officiers, soldats, chefs et domestiques. Le jour suivant se leva avec un brouillard si épais, si opaque, qu'il fallait se tenir par la main pour ne pas se perdre. Ce brouillard faisait craindre de nouveaux malheurs ; en effet, à 7 heures du matin la terre recommença à se mouvoir comme balancée par la main d'un géant et à s'agiter avec plus de violence que la veille. L'aspect était désolant, les ruines étaient véritablement en ébullition, les derniers pans de murs restés debout s'écroulaient, et ce qui mettait le comble à cette scène navrante, c'étaient les lamentations, les gémissements, les cris de tous ces malheureux. Ces tremblements se répétèrent jusqu'à six fois. Alors, craignant un effondrement de terrain, la marine de guerre, toujours prête à se dévouer et qui était représentée devant l'île par deux canonnières qui n'avaient pas voulu quitter la rivière malgré le grand danger auquel elles étaient exposées, offrit de prendre à bord et dans ses embarcations autant de monde que possible.

Le brigadier-gouverneur de l'île, señor Fernandez de Cordova, voulait commencer par recueillir toutes les femmes, mais alors se montra le valeureux caractère des femmes espagnoles, qui, la femme du gouverneur en tête, se refusèrent absolument à abandonner leurs maris et serrant leurs enfants dans leurs bras, déclarèrent qu'elles aimaient mieux périr que d'être sauvées seules. Il fallait presqu'user de la force pour les obliger à s'embarquer.

Les secousses continuelles font craindre que les gaz intérieurs n'aient pu trouver issue par aucun des nombreux volcans éteints qui existent dans ces parages.

LA LANGOSTA

(La Guêpe)

A mon passage à travers l'Égypte, j'ai rencontré quelques guêpes égarées de la grande espèce, jadis un des grands fléaux de l'Égypte.

Ici aux Iles Philippines, la langosta est le plus grand ennemi des Indiens. Cet insecte vorace s'abat par masses compactes de plusieurs millions dans les plaines cultivées, et là où ce terrible destructeur s'abat, les récoltes disparaissent entièrement, complètement, même jusqu'aux tiges des plantes. Les feuilles des arbres, le gazon, toute végétation quelconque est absorbée par leur voracité.

Telle province où, la veille, les récoltes promettaient un résultat magnifique et une grande abandance de riz, de sucre, etc., n'est plus, vingt quatre heures après, qu'un désert aride ou l'on ne trouverait plus un brin de verdure à plusieurs lieues à la ronde.

Il est facile de s'imaginer la désolation de la population qui reçoit la visite de ce destructeur; en présence d'une telle calamité, il ne reste d'autre ressource à ces pauvres Indiens, que de griller et de manger ces mêmes langostas qui ont dévoré leurs récoltes. Il parait, au dire de l'Indien, que la langosta grillée et séchée, est un excellent manger; cependant les grands efforts qu'ils font pour éloigner le fléau lorsqu'il menace de s'abattre dans les plaines, prouvent que l'Indien préfère encore le riz à la langosta.

Le Gouvernement Espagnol envoie du reste, des quantités de riz là ou l'insecte a dévoré tout, et empêche ainsi la famine qui fait périodiquement tant de victimes dans l'Inde anglaise.

L'approche de ces insectes se signale au loin; leurs masses compactes forment un nuage, un rideau d'une grande étendue dans l'air et qui obscurcit le soleil; l'un des moyens les plus efficaces employés par les Indiens, consiste à établir de distance en

distance de grands tas de bois vert en plein air et autour des plantations ; lors donc qu'une colonne de langostas est signalée au loin, les Indiens mettent le feu aux tas de bois vert ; ces feux produisent d'immenses spirales de fumée suffocante et font fuir les légions dévastatrices qui poursuivent toujours leur chemin en ligne droite, et c'est ainsi qu'on les dirige par fois jusqu'en pleine mer où elles finissent par s'abattre pour devenir la proie des poissons ; mais ces victoires ne sont pas fréquentes.

J'ai tâché de savoir, mais en vain, d'où ces innombrables phalanges d'insectes peuvent provenir ; personne n'a pu me le dire.

Il serait peut-être facile de détruire ce mal dans sa source si l'origine en était connue ; mais il en est de ceci comme de beaucoup d'autres faits surprenants que l'on rencontre ici, qui excitent la curiosité et sur lesquels il n'est pas possible d'obtenir des notions exactes.

Que de mystères encore dans ces déserts incommensurables et ces forêts vierges où jamais Européen n'a porté ses pas !

EL PESCADO DE TIERRA

(Le poisson de terre)

Ne riez pas, je vous prie, en lisant le titre de ce chapitre; rien n'est plus vrai que l'existence du poisson de terre, bien que cela paraisse un non-sens, une impossibilité.

Voici comment j'ai eu connaissance de ce phénomène :

Un jour je dînais dans une maison particulière ; l'on me servit un poisson frit qui avait à peu près la forme du hareng. Je fis la remarque que ce

poisson était excellent; l'on me répondit que c'était un *pescado de tierra,* très-estimé. Je ne cachai pas ma surprise ni mon incrédulité, alors voici ce qui me fut raconté :

Tout le monde sait que le riz est planté dans des terrains bas, parce que cette plante exige beaucoup d'humidité. Pendant les six mois de saison sèche les champs sont arides et sablonneux, brûlés par le soleil.

Vers la fin de la saison sèche les champs sont retournés et préparés pour recevoir les semis. Comme beaucoup d'Indiens demeurent sur les hauteurs ou les terrains ne boivent pas l'eau de pluie, les champs sont entourés d'une petite digue, d'environ un pied de hauteur ; les terrains ainsi préparés attendent les pluies qui sont extrêmement abondantes et presque journalières pendant six mois de l'année.

Lors donc que les pluies viennent, les champs sont bientôt inondés et les digues retiennent les eaux ; c'est alors que les semis de riz sont plantés le pied dans l'eau.

Les pluies continuelles maintiennent un stationnement d'eau d'un demi-pied de hauteur plus ou moins dans les champs ; au bout de six semaines les Indiens pêchent à la ligne entre les épis de riz et en se tenant sur les rebords des champs ; leur

pêche est régulièrement abondante mais de l'espèce unique de poisson décrit ci-dessus.

Ces pêches ne sont pas isolées dans tel ou tel champ avoisinant une rivière ; elles sont générales dans toutes les rivières jusque sur les hauteurs.

Plus tard j'ai pu constater le fait par moi-même pendant mes excursions dans l'intérieur du pays.

Personne n'a pu me dire d'où ni comment ce poisson vient là ; on ne s'en préoccupe pas du reste, et l'on se contente de le pêcher et de le manger.

Pour moi, ce fait m'a paru très-singulier de pêcher du poisson dans un terrain qui est sec, sablonneux et brûlé par le soleil pendant six mois de l'année.

LA PÊCHE AUX CANARDS

Les Indiens emploient un moyen très-ingénieux pour prendre les canards sauvages et d'autres palmipèdes, que l'on trouve par milliers dans les lacs et les rivières.

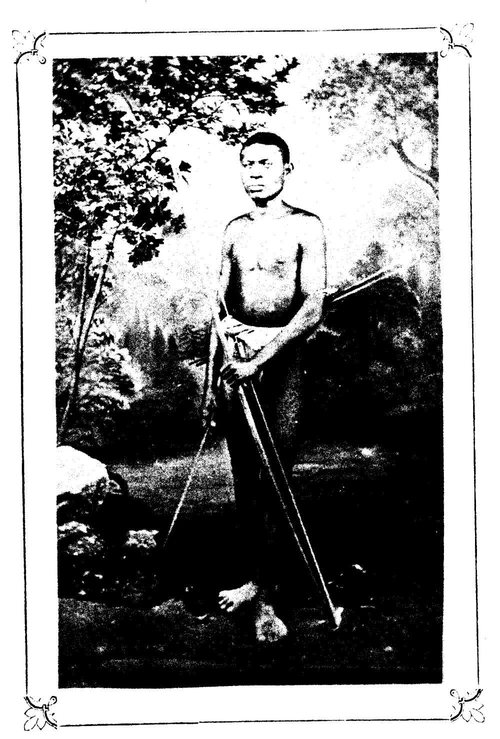
L'Indien pêcheur se revêt la tête et une partie du corps d'un léger treillage en bambou orné de branches d'arbres avec feuillage, de manière à ce qu'il ait la tête et le corps complètement cachés ; alors il se laisse glisser dans l'eau et va à la dérive avec le courant.

A le voir ainsi emporté doucement par le courant, il fait exactement l'effet d'une branche d'arbre flottante

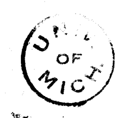
et son arrivée au beau milieu des canards n'est même pas remarquée par ces derniers ; c'est à ce moment que commence la pêche. L'Indien avance traitreusement la main sous l'eau, saisit un canard par les pattes, et brusquement lui fait faire un plongeon afin qu'il n'ait pas le temps de jeter un cri ; une fois sous l'eau, l'Indien tord le coup au canard et l'attache à une ceinture garnie de crochets qu'il a autour des reins.

Les camarades du malheureux qui à déjà passé de vie à trépas, n'y voient que du feu; ils se figurent que le plongeur s'amuse et ne s'en inquiètent pas. L'Indien continue sa manœuvre sournoise et en quelques minutes il a sa ceinture garnie; alors il effectue tout doucement sa retraite et sort de l'eau au premier angle qui se présente.

Cette manière de s'annexer les palmipèdes offre un grand avantage, en ce sens qu'on ne les effraie pas, de sorte qu'on les retrouve toujours dans les mêmes endroits, tandis qu'en les chassant à coups de fusil ils disparaissent bientôt des endroits qu'ils avaient l'habitude de fréquenter.



CHEF DE LA TRIBU DES MOROS



EXCURSION AU MONT MARIVELES

Le mont *Mariveles*, que l'on désigne comme étant le point le plus éloigné du centre de l'Europe dans l'extrême Orient, se trouve en face de la baie de Manila et forme une presqu'ile au milieu de la mer.

Cette haute et immense montagne est baignée d'un côté par la mer de Chine et de l'autre côté par le Pacifique.

De la base jusqu'au sommet elle forme une forêt impénétrable et que jamais aucun Européen n'a pu traverser. Le touriste, le botaniste, le curieux, doit se borner à visiter le pied de ce géant, et cette excursion même n'est pas exempte de dangers,

mais l'attraction de cette montagne mystérieuse est si grande, le désir d'aller là où d'autres ne vous ont pas dévancé, est si vif, qu'on ne tient aucun compte des dangers ; le risque de l'excursion est du reste largement compensé par le paysage admirable dont on jouit ; la végétation est d'une beauté indescriptible ; toute la nature est splendide et grandiose. Je chercherais en vain un endroit en Europe qui pourrait donner une idée de ces merveilles.

Le *Mariveles* est habité par des tribus sauvages anthropophages nommées :

Los Moros et aussi *los negritos*, puis *los Igorrotes*.

Au pied de la montagne, des eaux stagnantes pullulent de Caïmans; les crocodiles, les serpents s'y rencontrent à chaque pas. Ceux d'en bas mangent les hommes tout crûs, tandis que ceux d'en haut les rôtissent avant de les manger, ce qui prouve déjà un rudiment de civilisation de la part des Moros ; au reste c'est à peu près la seule différence qui existe entre les habitants de ces lieux enchanteurs : votre passe-port est en règle du moment que vous êtes pris, soit par ceux d'en haut, soit par ceux d'en bas.

Il est certain qu'il existe des mines d'or au *Mariveles*, parce que les sauvages qui l'habitent en

maîtres-souverains, descendent parfois jusque dans les pueblos des Indiens pacifiques de la plaine pour échanger de l'or en pépites et en poudre contre des cigares et des chiens de chasse.

Le mont Mariveles a peut-être deux cent lieues des circonférence. . . . .

. . . .

Nous nous levâmes à quatre heures du matin après avoir passé la nuit dans une case indienne. A cinq heures au point du jour, nous étions à cheval et prêts à partir avec notre escorte d'Indiens ; il faisait un temps magnifique ; le soleil n'étant pas encore levé, nous jouissions d'une fraîcheur matinale très-agréable. Nos chevaux pris au lazo et encore aux trois quarts sauvages, partirent au grand galop à travers les broussailles et sautant par dessus les ravins et les mille inégalités du terrain, car dans ces pays, il n'est pas question de chemins tracés.

Nous n'avions qu'à suivre le guide qui nous devançait sur un magnifique étalon noir ; le cheval faisait des bonds prodigieux, franchissant tous les obstacles ; nos montures en faisaient autant, mais c'est par miracle qu'aucun de nous n'ait reçu quelques avaries dans cette course furibonde.

Vers neuf heures nous atteignîmes le pied de la montagne ; il était temps, car le soleil, déjà brûlant

à cette heure, nous tourmentait fort et les chevaux n'en pouvaient plus.

Nous trouvâmes un abri dans une petite clairière ombragée par de grands arbres touffus et qui interceptaient complètement les rayons du soleil.

Avant de prendre possession du terrain et de nous installer, nos Indiens battirent le gazon de la clairière, suivant l'usage, afin de purger la place des reptiles et insectes qui pourraient s'y trouver; cette opération préalable et indispensable terminée, nous prîmes place et déballâmes les victuailles qui devaient nous servir de déjeûner.

Il faut avoir couru à cheval pendant quatre heures à travers ces solitudes sauvages et sous ce climat de feu, pour pouvoir comprendre la jouissance ineffable qu'on éprouve, assis sur un gazon frais et fouetté par une brise légère à l'ombre de ces bois magnifiques.

Le déjeûner fût très-gai; nous faisions grand honneur au petit jambon que nous avions apporté de Manila.

Nos Indiens avaient cueilli quantité de fruits qui croissent à profusion dans ces bois; nous faisions donc un déjeûner complet avec un dessert varié. Pour comble de bonheur un Indien avait découvert un ruisseau dont l'eau était limpide et fraîche.

Comme spectateurs nous avions au dessus de nos têtes sur les branches des arbres, une multitude de singes, de perroquets et d'autres oiseaux, qui nous regardaient curieusement et semblaient n'avoir pas concience du danger qu'ils couraient à s'approcher si près de nous. Les perroquets parlaient leur langage entre-eux et je crois bien qu'ils se disaient : « Sapristi, quel joli jambon » !

Les singes plus hardis, avaient une autre façon de se faire comprendre ; ils approchaient aussi près que possible en allongeant la patte avec force grimaces, ayant l'air de nous dire : « Hé, camarades, passez-nous donc le jambon ».

Après le déjeûner nous nous étendîmes sur l'herbe en fumant un cigare, nous nous amusions aux mille grimaces et aux tours de gymnastique des singes.

Il y avait là tout près de moi un grand flandrin de singe à poil roux, assis flegmatiquement sur une branche d'arbre; ce devait être quelque vieux chef de tribu, une sorte de philosophe ayant eu des chagrins ; il semblait m'en vouloir personnellement à en juger par les grimaces extra-comiques qu'il m'adressait avec persistance ; peut-être était-il froissé dans son amour-propre de chef parce que je ne lui avais pas offert une part du festin. Il

m'agaça à la fin, et, cédant à un mauvais mouvement, je finis par lui envoyer un coup de révolver qui dût le toucher . . . . quelque part, vu qu'il porta vivement la patte à sa . . . . . proëminence bleuâtre; puis il s'enfuit en faisant entendre un grognement peu pacifique.

La détonation de mon arme, si petite qu'elle fût, provoqua une surprise générale parmi nos spectateurs haut perchés ; au grognement du chef en succédaient mille autres sur tous les tons; les perroquets mêmes faisaient chorus, c'était comme une déclaration de guerre, puis en un clin d'œil tous avaient disparu.

Tout à coup et sans transition aucune, le ciel s'obscurcit; notre clairière devient très-sombre, le tonnerre commence à gronder sourdement, l'orage approche à grands pas et est près d'éclater; nous nous empressons de nous abriter à quelques pas de là, sous l'anfractuosité d'un rocher et à l'entrée d'une caverne profonde et obscure habitée, disent nos Indiens, par des « paniques » de la grande espèce (chauve-souris vampires) ; une chaleur suffocante précède l'orage ; l'air est saturé d'électricité ; la pluie commence à tomber, une pluie torrentielle, un déluge; la foudre devient aveuglante, le tonnerre éclate avec un bruit épouvantable, tous les

éléments se déchaînent à la fois; le roc qui nous abrite, tremble sur sa base; c'est une confusion indescriptible.

Quelle scène imposante ! !

Au bout d'un quart d'heure le calme se rétablit; le soleil et les singes reparaissent , les perroquets se secouent et se remettent à bavarder.

Nos chevaux avaient des entraves solides ; nous laissons cependant quelques Indiens à leur garde , puis nous avançons à pied plus avant dans le pays.

Tout est grandiose, des rochers géants aux formes bizarres, torturés par les tremblements de terre , les chûtes d'eau, les cataractes tombant avec fureur de hauteurs vertigineuses, les irruptions volcaniques qui fument toujours et lancent des cendres brûlantes. . . . . Devant toutes ces merveilles on oublie les 30 degrés réaumur qui vous accablent.

Nous atteignons une éminence qui surplombe un lac d'eau stagnante, et plus loin des prairies naturelles à perte de vue.

Dans le lac et sur les bords nous voyons un grand nombre de Caïmans. La vue de ces horribles animaux avec leur mâchoire monstrueuse, donne le frisson ; nous n'avons cependant rien à craindre parce que nous nous trouvons sur un rocher perpendiculaire dont la base est dans le lac même.

Pendant que j'observe, au moyen de mes jumelles, les mouvements des caïmans, nous entendons tout à coup des cris plaintifs, une sorte de beuglement, et, dirigeant nos regards du côté d'où ils proviennent, nous sommes témoins d'un spectacle des plus émouvants.

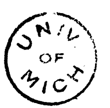
Au loin dans la prairie nous voyons paître des carabaos ou buffles sauvages dont j'ai déjà parlé ; plus près du lac un jeune Carabao, un veau, paissait sans défiance, lorsqu'un grand caïman vint, rampant sournoisement dans l'herbe, jusque près du veau ; puis le prit dans sa gueule, le broya et se mit en devoir de le dévorer ; mais les cris du veau ont éveillé l'attention d'un grand Carabao qui paissait plus loin ; l'animal arrive en courant et en beuglant, ce que voyant, le caïman abandonne sa proie et se jette dans le lac, juste au moment ou il est rejoint par son adversaire. Le Carabao furieux, enragé, écumant (il était probablement de la famille du veau), suit le caïman ; les deux animaux plongent, reparaissent, replongent, le caïman fuyant, le Carabao poursuivant ; cette lutte à outrance entre deux animaux les plus terribles de ceux qui existent aux Iles Philippines, excitait notre attention au plus haut point ; au bout de quelques minutes nous voyons brusquement le Caïman reparaître et sauter

en l'air puis retomber pour faire une deuxième et une troisième évolution du même genre. Le Carabao l'avait embroché sur ses immenses cornes et lancé dans l'air pour le recevoir en retombant, le percer de part en part et le rejeter de nouveau.

Le Caïman était mort et le Carabao vengé sortait de l'eau.



CHEFS DE LA TRIBU DES YFUAGOS
EN MISSION DE PAIX A MANILA



LES TRIBUS SAUVAGES

J'ai déjà dit quelques mots ailleurs concernant les tribus sauvages; je rencontre encore une notice dans mes paperasses qui complète ces renseignements.

On connait une vingtaine de tribus, mais on présume qu'il en existe encore plusieurs autres dans l'archipel des Iles Philippines qui sont inconnues, dans bien des régions non explorées par les Européens; puis des îles habitées uniquement par des sauvages et où les Européens ne peuvent pas atterrir.

Les Moros-Negritos qui vivent sur le Mariveles et dont j'ai pu me procurer un portrait photographié d'un chef qui avait été pris et amené à

Manila, vivent de racines, de fruits et de gibier; de temps en temps ils attrapent un Européen qu'ils convertissent en roast-beaf, mais ce n'est qu'un régal et cette aubaine ne peut être comptée comme faisant partie du menu ordinaire.

Leur arme est l'arc et la flèche empoisonnée.

Il existe un usage parmi eux qui est fatal aux Indiens Tagalogs de la plaine; les Moros sont superstitieux; ils croient que la mort d'un des leurs doit être attribuée aux maléfices des Tagalogs; en conséquence lorsqu'un Moro meurt, un de leurs guerriers jure qu'il vengera le mort et il part aussitôt pour la plaine; puis lorsqu'il approche de la demeure des Indiens, il grimpe sur un arbre et attend les passants, qu'il tue sans distinction; alors satisfait il retourne près des siens.

Voici les noms des tribus connues:

Les Yfuagos, les Buriks, les Guinaanes, les Igorrotes, les Ysinayes, les Hongotes, les Halaos, les Apayaos, les Busaos, les Calanas, les Tinguianes, les Itetapanes, les Gadanes, les Dunagas, les Malanaas, les Manabos, les Tagabalois, les Montascos, les Remontados.

Les Guinaanes, les Yfuagos, les Igorrotes et d'autres encore, sont féroces et guerriers; ils vivent de vol et de pillage.

Les Buriks se peignent une cotte de mailles sur le corps lorsqu'ils descendent dans la plaine pour échanger de l'or en pépites contre d'autres objets.

Nos Buriks d'Europe, autrement dit nos braves guerriers, lorsqu'ils mettent une cotte de mailles et decendent dans la plaine, *prennent* l'or et apportent la ruine et la désolation en échange.

Dans toutes ces tribus existe l'usage fort désagréable pour l'Européen, que j'ai dit ailleurs. Le degré de noblesse et d'influence des guerriers est basé sur le nombre de têtes Européennes qu'ils comptent devant leur case. La tête d'un Chinois ne vaut pas deux sous pour eux, celle d'un Indien tagalo ne compte pas ; certaines têtes de chefs célèbres de tribus ennemies ont de la valeur, mais la tête Européenne l'emporte de beaucoup.

A ce compte, si nos Napoléons d'Europe pouvaient suspendre à leurs palais toutes les têtes qu'ils ont fait tomber ils seraient énormément plus nobles et plus influents encore, qu'ils ne le sont maintenant.

Le grand chef Moro dont je donne le portrait, portait un nom de guerre qui voulait dire « serpent vorace » ; il avait quarante-deux têtes devant sa case.

Lorsqu'on songe qu'il y a constamment des jeunes guerriers Moros qui aspirent à devenir grand chef

et qui n'ont qu'un seul moyen d'atteindre leur but, celui de se procurer des têtes Européennes, il va sans dire qu'il ne faut pas trop se risquer dans les parages qu'ils habitent.

On remarquera aux portraits de sauvages, qu'ils ont des boucles d'oreilles et un collier au cou, puis une sorte de chapelet autour des reins ; les boucles d'oreilles et le collier sont formés des dents de leurs victimes et le chapelet de l'épine dorsale des Européens qu'ils ont mangés.

En dehors de l'arc et de la flèche, les sauvages ont encore pour armes une pique et un grand couteau-poignard nommé « kriss », à peu près conforme au kriss des sauvages de la Malaisie.

En résumé, ces pauvres gens sont considérés comme des bêtes malfaisantes, l'on ne s'occupe d'eux que pour les pourchasser et les tuer ; cependant ce sont des êtres humains et ils mériteraient un meilleur sort. Sans doute ils sont cruels, féroces, sauvages, mais quelques uns de ces courageux missionnaires qui s'en vont prêchant l'Evangile dans les coins les plus reculés du monde et dont j'ai toujours admiré le courage et l'abnégation, suffiraient peut-être pour convertir et civiliser quelque peu ces millions de créatures de Dieu.

Par exemple, je ne conseille pas à nos pères-

capucins, qui sont généralement gras et dodus, comme des ortolans, à se risquer dans les dits parages, la tentation serait trop forte et le naturel des sauvages n'y résisterait pas.

LES PIRATES

L'archipel des Iles Philippines, les Iles Marquises, les Iles de la Malaisie, Sumatra, Bornéo, etc. etc., cette innombrable quantité d'Iles petites et grandes, sont habitées en partie par des peuplades sauvages qui exercent toutes, plus ou moins, le métier de pirates, ce qui rend la navigation assez dangereuse dans ces parages pour les petits navires à voiles.

L'Espagne, la Hollande, l'Angleterre, ayant souveraineté sur une partie de ces îles, se sont mises d'accord pour établir une croisière permanente de petits steamers de guerre, ayant pour mission de

purger ces mers, autant que possible, de ces audacieux pirates, ou tout au moins, d'enrayer leurs courses aventureuses.

Cette sage entente des trois puissances co-intéressées, donne une sécurité relative et met un frein aux entreprises par trop audacieuses de ces écumeurs de mer; toutefois, leur extermination complète est impossible parce que leurs « bancas » longs et étroits navires ne calant qu'un à deux pieds, peuvent entrer et trouver refuge dans toutes les baies, rivières et criques où les steamers ne peuvent pas les suivre et dont ils ne s'éloignent jamais beaucoup.

Les Iles habitées par ces sauvages et où la domination Européenne n'a pu s'établir, sont nombreuses encore et les Européens ne peuvent guère songer à y débarquer, parce que le moins qui pourrait leur arriver c'est d'être réduits en esclavage; d'ailleurs bon nombre de ces tribus sont anthropophages, et, comme je l'ai déjà dit, réduisent leurs prisonniers à l'état de roast-beaf.

Vers la fin du mois d'Août, j'appris qu'une goëlette de guerre à vapeur Espagnole partirait bientôt de Manila dans la direction du Sud où des pirates avaient été signalés en assez grand nombre pour empêcher des navires caboteurs de se rendre des Iles voisines à celle de Luzon qui a Manila pour

capitale. Le petit steamer avait pour mission de faire la chasse aux pirates et de toucher à une certaine Ile que je tenais justement beaucoup à visiter. En conséquence je demandai aux autorités supérieures, de pouvoir faire l'excursion à bord du dit steamer, ce qui me fût gracieusement accordé avec cette courtoisie qui fait le fond du caractère Espagnol.

Me voilà donc à bord de la goëlette au jour indiqué pour le départ, riant à part moi de la singulière chasse à laquelle j'allais assister et du gibier très-nouveau pour moi que nous pourrions rencontrer.

Il est certain que la perspective d'une chasse aux pirates et de voir des pays nouveaux dont l'accès était fort difficile, avait de grands attraits et je suis persuadé que plusieurs de mes amis les chasseurs d'Anvers, auraient bien voulu être à ma place.

Stimulé par ces idées riantes nous naviguions gaiment depuis trois jours sans avoir eu la chance de rencontrer le moindre gibier ; enfin dans l'après-midi du quatrième jour nous étions entre l'Ile de « Sibuyan » et celle de « Capiz », la vigie signala deux bancas auxquelles la goëlette se mit immédiatement à faire la chasse ; les bancas ne purent fuir assez vite et l'une d'elles fut près d'être abordée

lorsqu'elle eùt l'audace de se retourner avec l'intention manifeste de tenter l'abordage ; ce qui décida le commandant à lancer une charge de mitraille sur les pirates et à couler la banca avec ses trente hommes malgré son vif désir de les prendre vivants.

La banca disparut dans les flots et bon nombre de pirates surnagèrent, les embarcations du steamer furent mises à la mer pour prendre les survivants mais alors un combat acharné et extraordinaire s'établit entre ces sauvages féroces et les hommes de nos embarcations. Les pirates, tout en nageant, étaient armés d'un *kriss*, long et terrible poignard dont il fallait à tout prix éviter les coups, puis l'ordre du commandant était de les prendre vivants à moins de nécessité absolue, de sorte que les carabineros ne pouvaient faire usage de leurs armes à feu et étaient obligés de chercher à prendre leurs adversaires en leur lançant un lazo entre les jambes ; mais les pirates nagent comme des poissons et chaque fois qu'ils se voyaient serrés de trop près ils plongeaient et revenaient sur l'eau parfois à une distance assez grande ; les embarcations devaient les rejoindre et la lutte recommençait.

Parfois quelques pirates épars se rejoignaient et faisaient mine de vouloir aborder un canot ; devant

ce danger les carabineros les couchaient en joue et tiraient quelques coups pour les disperser tandis que d'autres en profitaient pour jeter le lazo. Entretemps le steamer courait à ceux qui tentaient de prendre le large et les hommes restés à bord avec moi tiraient sur ces malheureux.

Cette chasse surprenante et pleine d'émotions durait déjà plus d'une heure ; quelques hommes avaient été pris ; à la fin, les pirates épuisés de fatigue et quelques uns blessés par la mitraille, durent se rendre ou plutôt se laisser prendre, la lassitude les ayant complètement épuisés. C'est ainsi qu'on en prit quinze. Quelques uns ont été tués, blessés et noyés, d'autres se sont échappés et seront peut-être parvenus à aborder quelque île.

Le lendemain deux ont encore été pris vivants ! ! en mer, par une barque de pêcheurs ; ces hommes étaient donc restés à flot depuis 4 heures de l'après-midi jusqu'au lendemain matin ! ! Voilà des nageurs fameux ; il est vrai que l'eau n'est pas froide ici comme en Europe.

Toute cette scène avait pris beaucoup de temps et l'autre banca avait pu s'éloigner pendant que sa compagne était aux prises avec le steamer, de sorte que, après l'action, lorsqu'on voulut se mettre en devoir de lui faire la chasse, elle était déjà depuis

longtemps hors de vue, puis la nuit approchait ; (il fait nuit à 6 heures ici) ont jugeait donc prudent de s'en tenir là.

Le lendemain un chef, ami des Espagnols de l'île voisine, « Alataya » où nous abordions, nous dit que la banca fuyarde s'était dirigée vers le sud ou il y avait encore d'autres bancas près de l'île « Subuyan » et qu'ils paraissaient avoir l'intention de débarquer à Alataya.

La goëlette se dirigea immédiatement vers le repaire désigné sans tenir compte que le grand nombre d'ennemis auxquels elle allait avoir à faire auraient pu tenter un abordage ; du reste, les haches et les piques ne manquaient pas à bord et les sauvages auraient été reçus rudement ; mais à notre arrivée au lieu désigné tout avait disparu, il n'y avait plus trace de bancas ni de pirates.

Les quinze sauvages prisonniers se trouvaient à l'avant sur le pont et fortement enchaînés ; il était très-intéressant d'examiner et d'observer ces types ; je les regardais avec interêt et compassion, car enfin c'étaient des hommes braves et courageux, faisant le mal sans en avoir conscience.

Ces malheureux n'avaient pour tout vêtement qu'un petit *pagne* autour des reins, une sorte de ceinture pour y attacher leur kriss ; c'est du reste

le seul vêtement adopté par la plupart des tribus Indiennes, le climat toujours chaud dans ces lointains parages, permet cette simplicité de costume. Ils ont la peau tres-foncée mais non pas cependant d'un noir de jais comme les nègres d'Aden, ils ne sont pas non plus si laids, leur chevelure est crêpue, la taille, plutôt grande que moyenne, est bien proportionnée.

Ces pauvres sauvages étaient là couchés et liés sans pouvoir faire un mouvement, malgré cela ils étaient courageux et décidés, n'ayant pas du tout l'air abattu ; cependant ils n'ignoraient pas le sort qui leur était réservé, ils savaient parfaitement à quoi s'en tenir ; ils sont là immobiles, stoïques, n'ouvrant pas la bouche, et, n'étaient leurs yeux flamboyants, leur regard insolent, on pourrait les croire indifférents à leur sort. Il y en a un surtout dont le regard menaçant semble me promettre un mauvais quart d'heure, si jamais nous pouvions nous rencontrer ailleurs que sur le pont d'un navire de guerre.

Parmi tant de choses intéressantes et merveilleuses que l'on rencontre dans ces îles, je crois que cette chasse aux pirates, peut-être mise en première ligne.

Las Bancas

LA LAGUNA

(Le Lac)

La Laguna est à l'île de Luzon ce qu'est la Suisse à l'Europe ; c'est à dire la partie pittoresque de l'île.

C'est un charmant pays parsemé de lacs, rivières, torrents, chûtes d'eau, rochers, volcans, montagnes, forêts et vallées.

La rencontre d'Indiens sauvages n'y est pas à craindre, non plus de fauves dangereux, si ce

n'est le chat-tigre, une variété de sanglier et quelques autres peu effrayants, excepté les serpents et les caïmans; mais comme ceux-ci se trouvent un peu partout, on s'y habitue.

Les Indiens qui habitent la Laguna, appartiennent à la grande tribu Tagalog; ils sont inoffensifs et doux. On y rencontre aussi beaucoup de Chinois et de Mestizos.

Les Européens qui séjournent à Manila profitent d'une de ces fêtes qui durent quinze jours pour faire une excursion dans ce beau pays.

Un armateur qui possède un petit steamer, organise un départ pour ces circonstances; le petit steamer conduit les excursionnistes jusqu'au bout du grand lac, puis revient quinze jours après au même endroit pour reprendre les voyageurs et les ramener à Manila.

Ces excursions ne ressemblent en rien à celles qu'on fait en Europe; ici il n'y a pas d'hôtelleries ni de magasins de comestibles, et pour coucher on est bien heureux de trouver un plancher en bambou recouvert d'un toit en feuilles de palmier; parfois on ne rencontre pas de village au coucher du soleil; dans ce cas on s'arrange comme on peut pour coucher à la belle étoile; car, aussitôt la nuit tombée, il ne faut plus songer à marcher en avant,

vu qu'il n'y a pas de routes tracées dans l'intérieur du pays et l'on se tromperait aisément de direction; d'ailleurs les Indiens qui servent d'escorte, ne veulent plus marcher le soir, de crainte des serpents et des fauves, et aussi par superstition.

J'ai fait cette jolie excursion avec deux camarades, Anversois comme moi, et accompagné d'un domestique mestizo parlant fort bien l'Espagnol.

Nos provisions consistaient en :

1° Deux grandes saucisses dites de Lyon que nous avions trouvées dans le magasin d'un *ship chandler* à Manila. L'une des deux saucisses était terriblement faisandée, on en sentait le. . . . parfum à travers le sac aux provisions ; l'autre était relativement meilleure; mais comme il n'y avait que ces deux uniques saucisses chez l'unique marchand qui les débitait, il avait bien fallu les choisir.

2° Deux boîtes de sardines.

3° Une bouteille de Cognac.

4° Deux bouteilles de Xéres.

Avec cela nous pouvions marcher, parce que nous étions certains de trouver partout des fruits, du riz, des poules et des œufs.

Notre bagage se composait d'un fusil et d'un revolver ; tout le reste aurait été superflu et embarrassant dans un pays où l'on s'habille le moins possible.

Nous partons par le petit steamer qui remonte lentement et difficilement la capricieuse rivière « El Pasig », bordée d'une jolie végétation et où le bambou domine.

Le courant de cette rivière, qui prend sa source dans les montagnes, est extrêmement fort ; ce courant traverse le grand lac en droite ligne, de telle sorte qu'on voit un violent courant traverser le lac tranquille sans mélanger ses eaux avec celles du lac.

Après cinq heures de marche nous arrivons au village « Pasig » ; c'était le terme de la course pour ce jour-là.

Nous passons le reste de la journée dans le village où il y avait grande fête.

Pasig est un grand et beau pueblo ; les habitants sont relativement riches parce qu'ils font le commerce intermédiaire entre la Laguna et Manila.

Nous sommes reçus de la manière la plus cordiale par les Padres Agostinos, qui desservent l'église et le couvent. Après un excellent dîner, qui nous est généreusement offert par les padres, nous assistons du haut de la verandah, à la sortie de la procession qui a lieu après le coucher du soleil. La richesse de la procession prouve assez celle des

habitants ; puis le maître-autel de l'église est en argent massif ! !

Pendant que la procession fait sa promenade, l'illumination est devenue générale ; non pas une illumination mesquine , mais une profusion incroyable de lampions et de lanternes chinoises ; les Indiens mettent un grand amour-propre à se surpasser dans cette partie des fêtes ; il est vrai que l'huile de coco ne coûte ici que la peine de la récolter.

Le coup d'œil de l'ensemble est splendide, magique ; au pied de la verandah où nous nous trouvons, s'étend une très-grande place carrée illuminée à giorno, remplie de gens aux costumes aussi légers que pittoresques, et d'échoppes où l'on vend de toutes choses inconnues en Europe. Cette grande place est bordée d'habitations d'une construction de haute fantaisie, s'étendant en amphithéâtre sur un terrain accidenté, et non moins illuminées que la grande place ; au bout de la place une grande et large rue court jusqu'à la rivière ; enfin sur l'autre bord de la rivière et juste vis-à-vis de cette rue une colline élevée et illuminée jusqu'à la cîme des arbres.

Comme toujours dans ces îles fortunées , la soirée est agréable et splendide, ce qui contribue beaucoup à l'éclat de la fête.

Vers huit heures du soir la procession fait sa rentrée à l'église ; les musiques qui l'avaient accompagnée (il y en avait quatre), étant libres, vont se promener à travers la foule en jouant des polkas et autres airs réjouissants ; par-ci par-là des fusées sont lancées en l'air, précurseurs du grand feu d'artifice ; enfin ce moment suprême, si impatiemment attendu, est arrivé ; le feu d'artifice est placé sur la colline à l'autre bord de la rivière ; les fusées, les moulinets, se succèdent rapidement, entre-mêlés de coups de canon. Plus le tapage devient intense, plus la foule devient enthousiaste ; enfin lorsque le bouquet éclate, les cris de la foule sont assourdissants.

Pour nous, qui sommes placés sur la verandah dominant le tout, cela nous fait l'effet d'un conte des mille et une nuits.

Il est dix heures du soir ; la grande place est transformée en salle de bal ; tout le monde danse et rit. Nous nous promenons à travers la foule ; parfois nous sommes entourés d'une troupe de jeunes Indiennes qui nous disent : « Castila bailar », ce qui est une invitation à la danse ; alors nous nous exécutons de bonne grâce et faisons de notre mieux pour lancer des entre-chats concurremment avec les Indiennes et aux sons de je ne sais quelle musique.

Notre conversation est gaie sans doute parcequ'elle se termine toujours par un éclat de rire qu'on nous renvoie; c'est que ces jolies peaux chocolat nous disent des choses très-agréables probablement mais dont nous ne comprenons pas un traître mot, seulement leurs gestes expressifs nous aident à comprendre ; bref c'est très-drôle.

Les maisons des plus riches sont toutes grandes, ouvertes et très-illuminées, on voit du dehors une table chargée de mets ; en passant par là les personnes de la maison nous invitent amicalement à entrer et nous offrent à boire et à manger.

L'entrée d'Européens dans leur maison, est considérée comme un grand honneur par les Indiens.

Enfin nous rentrons assez tard au couvent et grandement satisfaits de cette première journée.

Le lendemain nous sommes debout dès cinq heures du matin, nous déjeûnons à la hâte, puis nous quittons nos bons amis les padres pour nous rembarquer.

Notre petit steamer continue sa course jusqu'à « Pateros » grand village au bord de la Laguna.

Il est dix heures du matin, nous faisons une halte de deux heures, dont nous profitons pour faire une visite au curé de l'endroit.

Après avoir mangé quelques fruits chez ce brave

homme, nous lui demandons si le pueblo offre quelque particularité à visiter ; en même temps nous lui manifestons notre surprise de voir une quantité innombrable de canards dans la rivière.

Oh ! quant à cela, Caballeros, dit-il, c'est tout naturel vu que tout le village ne s'occupe que de couver des œufs. . . . .

Fort intrigués nous demandons des explications ; le curé nous dit que dans chaque case habitée par une famille Indienne il y a constamment une ou deux personnes qui couvent une 30ne d'œufs et que de là provient cette multitude de canards.

Nous demandons à voir comment les Indiens procèdent ; le curé nous mène dans une case et nous voyons en effet deux jeunes filles Indiennes nonchalamment couchées dans une chaise longue en bambou et au milieu de laquelle il y avait un nid contenant une trentaine d'œufs.

Ces bonnes gens nous disent que cette méthode donne d'excellents résultats.

Du reste le nom même du village indique qu'il y a là une histoire de canards, ainsi le mot Espagnol « patos » veut dire canards, puis « Pateros » qui dérive de patos veut dire : « gens qui ont la spécialité de s'occuper de canards.

Nous sommes de retour à bord, notre steamer entre dans la Laguna.

Ce lac offre un aspect admirable. De tous côtés il est parsemé d'îlots charmants couverts de verdure ; au loin se montrent ses rives escarpées ; par-ci par-là un rocher nu au milieu d'une verdure compacte ; au deuxième plan des montagnes très-élevées ; à droite, à gauche, les crêtes de volcans fumants.

Le commandant de notre petit steamer, un charmant homme, nous donne complaisamment une foule de renseignements sur les lieux que nous parcourons; vers quatre heures nous arrivons à l'endroit où nous avions décidé de débarquer, près d'un village nommé « Calamba ».

Aussitôt à terre, nous sommes entourés d'Indiens, notre domestique-interprète s'informe s'il y a des Européens dans le village. « Oui, un seul, un *padre Franciscano* qui demeure à une lieu plus loin à l'intérieur ».

Notre mentor Indien nous invite à attendre sur place, il va à la recherche d'une voiture.

Pendant cette halte, nous nous promenons entre les cases et avisons une échoppe ou l'on vend des chicos (le chico est un fruit très-agréable et qui ressemble pour la forme à une grande pomme de

terre); nous nous emparons de toute la provision que nous mangeons sur place.

Cependant, la gent Indienne d'alentour s'est assemblée pour nous voir et les femmes ne sont pas les moins curieuses.

Nous nous trouvons sous un de ces arbres immenses nommés « banyan » ou figuier, dont les branches retombent de la cîme jusqu'à terre dans le genre du saule pleureur, puis ces branches prennent promptement racine et forment des troncs à leur tour, de telle sorte que ce seul arbre forme une galerie de verdure sans fin et sous laquelle se trouve abrité tout le village.

Enfin notre homme revient avec deux voitures nommées « *Caromatas* » dans le pays. C'est tout ce qu'il y a de plus primitif; un panier en bambou placé sur un essieu en bois, des roues pleines et fixes en bois tournant avec l'essieu.

L'attelage se compose de deux buffles ; bref, notre caravane s'installe là-dedans tant bien que mal, les machines se mettent en mouvement pour nous conduire chez le padre.

Ah ! mais, ces Caromatas ne sont pas très-commodes, le chemin est inégal et mauvais, nous sommes ballottés affreusement. Trouvant la chose plaisante je ris et veux poëtiser notre

attelage mais mes compagnons la trouvent mauvaise.

Le padre Franciscano nous reçoit avec urbanité et nous offre l'hospitalité pour la nuit.

Après notre installation, il nous invite à faire une visite au curé du village qui demeure à côté. Ce curé est Indien, mais un Indien si exceptionnel que je ne puis m'empêcher d'en parler. Nous avons causé plus d'une heure avec lui, passant en revue une foule de choses d'Europe, histoire, littérature, arts etc. ; tout lui était familier et jusqu'aux moindres détails ; ainsi passant de l'histoire générale à l'histoire particulière d'Anvers, il citait des choses intimes du temps du Duc d'Albe, de Rubens ; enfin c'était un grand érudit, un homme extraordinaire et il doit certainement être unique aux Philippines.

Le lendemain nous quittons Calamba pour aller à « Los Banos ».

Les Indiens nous amènent deux bancas très-petites et étroites, (un arbre creux) nous parvenons non sans peine à nous y caser, puis nous voilà de nouveau lancés sur le lac.

En doublant une pointe nous rencontrons un vent assez frais; les vagues se jettent sur nous et remplissent notre frêle embarcation; nous courons grand risque de couler et sommes obligés d'employer nos

chapeaux pour vider la banca. Notre équipe s'empresse de quitter le large, nous gagnons promptement les bords du lac, puis nous continuons à suivre un chemin intérieur; une sorte de bas-fond submergé et rempli de plantes aquatiques, d'arbres et de lianes ; *nous traversions une forêt submergée.*

Une multitude innombrable d'oiseaux étaient là qui ne se dérangeaient presque pas à notre passage, ce qui du reste n'a rien d'étonnant, les Indiens ne chassant pas l'oiseau et nous étions probablement les premiers Européens passant par ce chemin inusité.

La forêt dans laquelle nous naviguons nous garantit parfaitement des rayons ardents du soleil. Nos Indiens nous disent que la route à travers la forêt est beaucoup plus longue et aussi plus sûre que par le lac, seulement nous avons à craindre la rencontre de caïmans ; la beauté et l'étrangeté du lieu compensent largement ces petits désagréments ; d'ailleurs nous avons là en plein de quoi satisfaire notre penchant naturel, pas de chemins battus, aucun vestige de civilisation. Être perdus dans une forêt submergée au bout du monde dans la partie la plus sauvage de l'île, puis comme stimulant quelque danger de rencontrer des reptiles, être renversés de temps en temps en heurtant contre quelqu'obstacle, patauger dans l'eau, redresser la banca, puis con-

tinuer le chemin. Une telle situation offre une attraction indéfinissable.

Dans l'après-midi nous sortons enfin de la forêt et arrivons à la « Laguna encantada » (le lac enchanté), c'est un petit lac au milieu du grand. On ne peut rien se figurer de plus charmant, de plus incomparablement beau que ce petit lac de forme ovale et qui n'a pas 50 hectares de superficie, bordé de hautes collines et d'une verdure impénétrable. Des quantités énormes d'oiseaux et de singes vivent dans ces bois silencieux et mystérieux où jamais personne ne se risque.

Les Caïmans sont les rois du lac qui porte bien son nom de Laguna encantada. C'est ici que j'ai coupé la fameuse canne enchantée dont j'ai parlé ailleurs.

Nous quittons ces lieux à regret pour continuer notre chemin et arrivons le soir à « Los Baños » petit village où ne réside aucun Européen.

Nous sommes reçus avec bonté par le curé Indien de l'endroit qui nous fait préparer à dîner.

Après avoir copieusement mangé le riz et la poule qui nous sont offerts, nous sommes remis de nos fatigues et allons respirer l'air frais du soir sur la verandah en fumant un cigare.

La nuit éclairée par un brillant clair de lune, est

splendide, le panorama qui se déroule devant nous est ravissant. Tout est silencieux : à droite le lac tranquille miroitant les rayons de la lune ; devant nous dans le lointain de grands rochers aux formes bizarres et accusant des tourmentes volcaniques ; les grands palmiers, les cocotiers, les bananiers etc., tranchent violemment de leur sombre verdure avec la brillante clarté de la lune. . . . quelle poësie, quel admirable pays !

Le lendemain nous visitons ces étranges beautés de la nature, le grand torrent d'eau bouillante qui sort avec impétuosité d'un souterrain pour se jeter dans le lac et qui a la réputation de guérir toutes les maladies.

Le mélange des eaux du lac avec celles du torrent bouillant produit un singulier effet ; lorsqu'on prend un bain, l'eau est presque chaude et cependant rafraîchissante.

Ce torrent « los banos » (les bains) donne son nom au village.

En l'honneur de notre séjour les Indiens du village nous régalent d'un combat de coqs ; nous voyons là toute la population du village. Un indien et sa fille, une fort jolie brune, se détachent de la masse et viennent à nous tout fiers de pouvoir dire quelques mots d'Espagnol et

de causer avec des Castilas en présence de tout le village.

Les Indiens prennent tous les Européens pour des Espagnols.

Nous rentrons le soir chez le curé pour dîner, c'est encore du riz et une poule, mais cette fois nous débouchons une de nos deux bouteilles de Xéres et en offrons une large part à notre amphytrion, ce dont il est extrêmement flatté.

Je crois que c'est pour la première fois de sa vie que ce brave homme buvait du Xéres, car les curés dans ces villages sont aussi pauvres que les autres Indiens.

Notre intention est de partir le lendemain matin, mais le curé nous fait remarquer qu'il serait préférable pour nous de naviguer la nuit à cause du brillant clair de lune et de la fraîcheur de la nuit ; d'autant plus, dit-il, que la partie du lac que nous avons à parcourir, est très-belle, puis il pourrait mettre une grande banca à voiles à notre disposition ; ce brave homme nous fait en même temps la description de la beauté du lac pendant une nuit de clair de lune. Il n'en faut pas davantage pour nous décider. Les préparatifs se font et vers dix heures du soir nous sommes de nouveau en course.

La nuit est vraiment splendide, nous sommes dans l'enchantement, il fait presqu'aussi clair qu'en plein jour, seulement les rochers, les îlots, les arbres, que nous dépassons successivement, ont des formes fantastiques, puis le silence de mort qui nous entoure et qui n'est interrompu que par le léger clapottement de la barque contre l'eau ; tout cela nous impressionne vivement.

Il fait déjà grand jour lorsque nous mettons pied à terre à « Santa Cruz ».

N'ayant pas l'intention de séjourner longtemps ici, nous décidons d'acheter un déjeûner.

Je vais avec notre interprête à la découverte, nous achetons des œufs, du poisson séché et du pain de maïs que nous trouvons par hasard chez l'Indien le plus huppé de l'endroit et qui s'est empressé de nous en offrir. Chemin faisant nous avisons une vieille femme, mais tellement vieille, parcheminée et courbée, qu'elle doit avoir au moins 150 ans. Je lui fais demander si elle voudrait cuire nos œufs, ce qu'elle accepte très-vivement. Nous rejoignons alors mes camarades et la vieille arrive portant un pot et du bois. Notre déjeûner est bientôt prêt et nous mangeons gaîment, installés dans une case vide et en ruines. J'interroge la vieille sur son âge, elle n'en savait rien, mais

elle était du temps, disait-elle, de l'evêque Ximenez, or, cet evêque, célèbre aux Philippines vivait au dix-septième siècle ! ; elle se trompait évidemment parceque, pour être du temps de Ximenez elle aurait dû avoir plus de 200 ans.

Après une promenade dans le village qui n'offre pas à beaucoup près, d'aussi beaux sites que « Los Banos », nous louons une caromata pour nous conduire à « Pacsangang » grand village à quelques lieues de là et où réside un Gobernadorcillo (Gouverneur de deuxième rang).

Ce gentleman qui est un mestizo Chinois, nous reçoit avec la distinction due à des gens porteurs de lettres de recommandation et d'ordres de la part des premières autorités de Manila.

L'on nous conduit à une des principales maisons pour y loger chez un autre mestizo et nous tombons en pleine fête de village ; c'était l'octave du saint de l'endroit.

Il était onze heures du matin; la chaleur était grande et nous avions passé une nuit blanche; en conséquence nous nous empressâmes d'aller nous reposer dès que nous fûmes installés chez notre mestizo. Les couchettes sont très-simples ici ; on s'étend sur le plancher sur une natte, puis c'est tout.

Quand à nos domestiques nous n'avons jamais à nous en occuper; ils disparaissent quand nous les renvoyons pour revenir le lendemain matin au point du jour.

Je ne décrirai plus ces fêtes qui se ressemblent toutes ; ce sont des processions journalières, et pendant huit jours le saint, habillé de ses habits de dimanche, est promené un peu partout, puis après la procession, illumination, feu d'artifice et danses en plein air.

Un détail m'avait cependant frappé dans cette procession ; plusieurs personnages habillés en rois, reines et guerriers, faisaient partie du cortège et marchaient très-fièrement d'une démarche affectée. Informations prises, j'appris que c'étaient les acteurs et les actrices du théâtre ! ! !

Il y avait un théâtre forain où étaient représentés comme toujours, les hauts faits des Indiens Tagalogs contre les pirates Chinois et autres.

Tous les jours il y avait une représentation *à six heures du matin*. La pièce durait aussi longtemps que la fête, soit huit jours.

Les environs du village sont charmants, la nature est grandiose, ce sont de superbes forêts de cocotiers, la silhouette de hautes montagnes, plusieurs volcans fumants, des rochers immenses, une rivière

qui dépasse tout ce que l'imagination d'un poëte pourrait rêver. L'on nous dit que cette rivière sort d'une *fente de rocher* et que jamais être humain n'a osé s'y aventurer.

Mon camarade Emile et moi nous décidons d'explorer cette curiosité. Notre troisième compagnon Don Juan trouve la chose trop risquée et préfère aller voir le spectacle forain.

Nos préparatifs sont bientôt faits, une très-petite banca faite d'une peau de buffle, un petit panier avec des victuailles et un seul domestique, voilà notre attirail.

Le lendemain matin à 5 heures nous prenons place dans ce frêle esquif et nous commençons à remonter ce « Rio misterioso ».

La beauté des rives est indescriptible; une verdure luxuriante au delà de toute imagination, les grands arbres à fruits et à fleurs, les fougères monstres, les fleurs, arbustes et lianes, tout cela s'étouffe pêle-mêle et offre un magnifique coup d'œil par son désordre même.

Quoique la rivière soit assez large, elle est cependant couverte d'un dôme de verdure sur tout son parcours ; arbres et lianes des deux rives ont fini par se toucher et s'entrelacer de telle sorte que ce grand rideau de verdure intercepte complètement

les rayons du soleil, ce qui maintient une température relativement fraîche sur la rivière.

Pour la circonstance nous sommes habillés comme notre Indien : . . . . légèrement.

La navigation sous ce dôme de verdure est quelque peu romantique et nous plait infiniment ; après deux heures de trajet nous arrivons devant la fameuse fente de rocher et alors nous comprenons la crainte qu'éprouvent les Indiens à s'y aventurer.

Figurez-vous un rocher d'une hauteur vertigineuse fendu perpendiculairement, et formant deux murs droits que nous estimons d'une hauteur de 600 à 700 pieds ; une masse sombre et menaçante d'une superficie sans fin.

Cet immense bloc de granit à dû subir une convulsion terrible, le tremblement de terre qui a pu ébranler une telle masse et la fendre en deux, a dû être d'une force incalculable.

L'imagination s'effraie à la pensée de ces grandes révolutions souterraines.

De cette fissure sort la rivière dans laquelle nous nous trouvons ; l'eau sort de l'embouchure avec grand fracas et tombe en cascades, ce qui donne une grande force au courant, aussi sommes-nous obligés de nous tenir à l'écart avec notre coquille pour ne pas être entraînés.

Il s'agit pour nous de franchir cette cascade et d'entrer dans ce fameux rio misterioso ; notre Indien refuse obstinément de nous suivre ; malgré cela nous décidons de marcher en avant ; en conséquence nous déposons notre homme et notre panier au pied du rocher, avec ordre de nous attendre ; puis notre plan est bientôt fait, l'eau n'étant pas profonde, on pouvait tantôt nager, tantôt marcher. Mon compagnon Emile, meilleur nageur que moi, va couper une racine de liane ; ces racines, grosses comme le doigt, contournent et courent à ciel ouvert sur les rochers ; elles sont flexibles comme du caoutchouc et ont la force du meilleur chanvre.

Muni de sa racine, Emile l'attache par un bout à notre coquille et par l'autre bout autour de ses reins ; il est convenu qu'il tirerait la pirogue en avant, tout en nageant ou en marchant suivant la profondeur de l'eau.

Quant à moi, je dois la pousser par derrière et la maintenir à flot.

Ainsi attelés nous nous lançons bravement au milieu de la cascade. . . . . Oh là là ! l'attelage et la pirogue roulent pêle-mêle et sont vivement repoussés par le courant, cependant aucun des trois ne peut s'en aller seul à la dérive vu que nous étions solidement amarrés les uns aux autres.

On finit par reprendre pied, et après avoir respiré et ri un peu nous reprenons le chemin mais en choisissant mieux l'endroit pour passer.

Enfin à la troisième tentative nous traversons la cascade et nous nous trouvons à l'entrée du rocher dans un courant d'eau régulier.

Alors commence la plus singulière navigation.

La largeur de cette rivière encaissée entre des rochers est de six à sept mètres seulement ; la profondeur varie , ce qui nous permet par intervalles de marcher tout en tirant la pirogue en avant ; parfois lorsque nous voyons une assez longue étendue d'eau régulière nous nous mettons dans la pirogue et ramons.

L'aspect intérieur de cette caverne est très-sombre : jamais un rayon de soleil n'y pénètre ; nous naviguons entre ces deux murs, hauts deux fois comme la Cathédrale d'Anvers et dont les sommets se touchent à peu près. De cette grande hauteur, quantité de lianes se balancent et descendent jusqu'à toucher l'eau.

Conçoit-on des lianes ayant 600 pieds de longeur ? Des oiseaux au brillant plumage voltigent et se suspendent aux lianes ; de petits singes se balancent, sautillent ; des échos multiples répètent nos paroles ; un de ces échos a la singulière propriété de grossir

la voix ; alors Emile qui a une voix de ténor éraillée et moi une voix de baryton crevée, Emile sort de l'eau, soufflant comme un cachalot et propose de chanter le duo de *Lucie* ! Les oiseaux et les singes semblent fort surpris d'entendre du Donizetti dans leur domaine ; quant à nous, nous sommes encore plus surpris de l'éclat de nos voix, grâce à l'écho qui les transforme et fait d'Emile un Duprez et de moi un Lablache.

Nous continuons notre chemin et arrivons à un petit coude qui forme une nouvelle cascade ; nous surmontons celle-ci avec les mêmes difficultés que la première.

La rivière se rétrécit, nous continuons toujours et traversons successivement jusqu'à sept cascades ; nous ne négligeons pas de chercher des mines d'or et de diamants dans les anfractuosités du roc.

Nous n'avons pour boussole que notre estomac qui nous avertit que la journée doit déjà être avancée, nous nous décidons en conséquence à opérer le retour qui se fait assez promptement, poussés comme nous l'étions par le courant.

Après quelques incidents divertissants au passage des cascades nous sortons de la fente ; il n'est que temps ; une demi-heure de plus et nous aurions été surpris par l'obscurité.

Notre Indien est là et notre panier aussi presqu'intact. Jugez si nous lui faisons bon acceuil. Nous avions passé huit heures dans ce rio misterioso.

Notre Indien avait ceuilli quelques bananes, des chicos, et des noix de coco vertes, qui à l'état vert contiennent une pinte d'eau très-fraîche ; le dîner ne laissait donc rien à désirer.

L'eau des rivières étant toujours tiède on peut y séjourner impunément et indéfiniment ; nous avions passé les trois quarts de la journée dans l'eau et nous n'en étions que plus frais et plus dispos.

Le lendemain nous partons en caromata pour atteindre un endroit habité par un ami auquel nous étions recommandés.

Nous traversons des forêts de cocotiers superbes, un pays splendide et arrivons vers le soir à destination. Nous sommes reçus avec grande affabilité, un souper abondant nous est servi, puis après une heure de conversation, nous nous couchons sur des nattes comme des bienheureux ; nous dormons les poings fermés et sommes de nouveau sur pied dès la pointe du jour parce que la journée sera rude.

Il s'agit de grimper sur le « Mahay jay » ancien volcan ayant 7000 pieds d'altitude; nous voulons aller voir une plantation de café et la chûte d'une

cataracte, second Niagara, qui se trouvent à mi-hauteur à peu près du volcan.

Rien de pittoresque comme cette ascension, il n'y a pas d'autres routes que celles tracées par la nature, soit les cascades et les petits cours d'eau descendant du volcan et à travers des forêts impénétrables dont les grands arbres sont complètement envahis par des milliers de lianes et des orchidées. Les palmiers, les arbres-fougères, l'arbre à pain, les arbustes et les fleurs de toutes sortes, se disputent la sol et s'enchevêtrent de manière à intercepter tout passage, à moins de s'ouvrir un passage à la hache.

Le sol de ces forêts est comme un tapis très-moëlleux, on enfonce jusqu'aux genoux ; cela s'explique du reste aisément par les feuilles qui tombent depuis des siècles et qui s'amoncellent, formant à la longue un terreau qui aide puissamment à cette végétation gloutonne.

Joignez à cela une humidité constante, parce que les rayons du soleil ne pénètrent pas à travers le feuillage touffu des hauts arbres, puis une chaleur de serre chaude pendant toute l'année. Dans de telles conditions cette végétation luxuriante n'a plus rien d'étonnant.

Nous poursuivons donc notre ascension par les cascades, tantôt à travers l'eau, tantôt à sec.

Par intervalles nous traversons un plateau, une vallée, *une prairie naturelle d'héliotropes en fleurs*, s'étendant à perte de vue et dans laquelle nous rencontrons des buffles et des chevaux sauvages qui prennent la fuite à notre approche.

En traversant cette prairie nous constatons un phénomène curieux et dont nous avons été quelque peu victimes ; à tous moments nous ressentions des piqûres ; nous nous arrêtons un moment pour en constater la cause ; c'étaient des sangsues de très-petite taille et qui d'un bond se jetaient sur nous ; notre costume. . . . . . . extra-léger leur faisait la partie belle.

A un moment donné j'en avais au moins deux douzaines sur le corps et surtout aux jambes.

Au sortir de cette singulière prairie nous nous jetons dans une rivière pour nous débarrasser de ces compagnons incommodes, mais le sang coulait ferme ; nous l'arrêtions en nous frottant les piqures avec de la terre.

Vers le milieu du jour nous faisons halte dans une clairière pour déjeûner et nous reposer.

Continuant notre chemin, nous traversons encore une très-grande forêt littéralement couverte et envahie par des orchidées en fleurs.

Quelle singulière plante, elle prend toutes les

formes et toutes les couleurs ; c'est une variété sans fin. A chaque instant nous nous arrêtons pour admirer ces fleurs excentriques, mais il faut marcher en avant parce que notre guide nous menace de ne pas atteindre la cabane et la plantation de café avant la nuit.

Chemin faisant nous sommes tout à coup désagréablement affectés par une odeur mauvaise et pénétrante ; je demande au guide d'où cela peut provenir ; il m'indique un arbuste à fleurs jaunes qui est devant nous ; c'est un charmant arbuste et une jolie fleur. Fiez-vous donc aux apparences !

La journée touche à sa fin ; nous sommes exténués de fatigue ; mon camarade Emile propose de camper sur place, mais notre guide et nos Indiens s'y opposent formellement, disant qu'il y aurait grand danger à passer la nuit dans la forêt ; enfin nous nous traînons encore pendant une demi-heure et arrivons à la casa inhabitée mais qui servait de refuge aux gens pendant la récolte du café.

Tout le monde va se rafraichir dans le petit courant d'eau limpide qui est là. Les Indiens vont pour entrer dans la casa toujours ouverte ; tout à coup, ils reviennent sur nous en tumulte et avec force gestes sans cependant ouvrir la bouche.

Surpris de cette pantomime, nous demandons des

explications; notre interprète me répond à l'oreille: « Caballero » il y a un grand serpent boa devant la case ! !

Un serpent boa! caramba, quel hôte désagréable! Qu'allons-nous faire?

Nos Indiens nous font signe de ne pas bouger; ils s'avancent en silence et en rampant à travers les broussailles jusqu'à la casa, observant le serpent, puis reviennent tout joyeux nous dire qu'il n'y a aucun danger, que le serpent a avalé un gros animal dont une partie lui sort encore de la gueule, ce qui est une preuve que le monstre fait la digestion; or, tant que le serpent se trouve en cet état, il est inoffensif et incapable de se défendre, il dort d'un sommeil léthargique; nos Indiens donc, d'ordinaire si poltrons, se mettent en devoir de tuer l'animal sur place.

Nous n'avions pas la même confiance qu'eux, cependant en notre qualité d'Européens nous devons toujours faire parade de courage.

Après une petite discussion nous convenons que le plus fort de nos Indiens coupera la tête au monstre tandis que les autres avec nous, le retiendront par la queue au moyen de fourches en bois coupées à la hâte.

Lorsque tout le monde est à son poste, quelqu'un

des nôtres crie : « Anda » (va), puis d'un seul coup de kriss, l'Indien tranche la tête presque complètement du tronc ; au même instant nous recevons un coup de queue qui nous envoie tous rouler au loin, mais c'est à peu près l'unique convulsion sérieuse ; après quelques contorsions le monstre est mort.

L'on se hâte de préparer le souper qui est très-gai malgré notre fatigue ; l'incident du boa nous a mis en belle humeur.

Chacun s'arrange du mieux qu'il peut sur la natte qui doit lui servir de lit ; Emile dort comme une marmotte au bout d'une minute ; moi je fume en écoutant les cris des animaux sauvages au dehors ; la mince cloison ayant des fentes partout, qui nous abrite, me permet de ne pas perdre une note de cette musique sauvage. Mon cigare achevé je m'endors immédiatement. Nos Indiens dorment à côté de nous, séparés par une cloison en feuilles de palmier ; la nuit se passe sans autres incidents.

Le matin du jour suivant tout le monde est en très-bonnes dispositions pour commencer la course de la journée. Nos Indiens nous préparent une tasse de bon café provenant de la plantation ; je crois bien que c'est la meilleure tasse de café que j'aie jamais prise.

Le pain était remplacé par du riz bouilli et le beurre par une boite de sardines ; c'était exquis.

Après cela nous visitons la plantation. Le site est incomparablement beau ; à une élévation de 3500 pieds nous avons devant nous un horizon sans fin, puis au-dessus de nous, le pic du « Mahayjay » couvert d'une verdure compacte jusqu'à la cime ; au loin le *Taal*, autre grand volcan, réputé le plus grand des Iles Philippines et constamment en ignition ; pendant le jour on voit sortir du cratère une forte colonne de fumée, et le soir c'est une flamme très-grande, un feu continuel.

Seul, un grondement lointain ressemblant au roulement du tonnerre, trouble le silence, c'est le « Botocan » cataracte formidable.

Quel beau spectacle ! quelle splendeur !

Certes, on rencontre quelques petites misères dans ces excursions et la vie matérielle n'est pas précisément le *nec plus ultra* du raffinement, mais on s'y habitue facilement, puis les compensations sont grandes, très-grandes ; et je préfère beaucoup cette vie un peu vagabonde où les incidents se succèdent à chaque pas, à la vie trop facile et trop sédentaire que nous menons en Europe.

Notre caravane se met en marche et prend une autre direction que celle de la veille parceque nous voulons rencontrer au passage le « Botocan ».

A mesure que nous approchons de cette cataracte

et lorsque nous en sommes encore assez éloignés, nous ne pouvons déjà plus nous comprendre qu'en élévant fortement la voix, tellement le bruit de la chûte d'eau est assourdissant.

En arrivant devant la cataracte nous sommes stupéfaits et en admiration en présence de cette majestueuse grandeur de la nature ; jamais la main de l'homme ne pourrait créer une telle merveille.

La cataracte a 50 pieds de largeur ! et roule un volume d'eau comparable à un fleuve, tombant à pic à une profondeur de 350 pieds ! !

. . . . . . Peut-on concevoir quelque chose de plus prodigieux ? A vingt pas autour de la chûte tombe éternellement une neige fine provenant de la force avec laquelle l'eau se jette dans la profondeur, un magnifique arc-en-ciel se voit en permanence dans le bassin qui reçoit l'eau de la cataracte. L'effet est prodigieux.

Le bruit de la chûte est si intense que nous ne pouvons échanger aucune parole, nous avons beau crier au plus fort, aucun son n'est entendu, le bruit de la cataracte domine tout.

Pour la rareté du fait nous proposons par signes de manger le restant de nos sardines et de notre riz. Rien de plus comique que de faire un repas par signes comme des muets, essayez-en, vous verrez !

Nous nous voyions rire aux éclats mais nous n'entendions rien.

Cette cataracte est située dans un endroit des plus sauvages ; à côté de rochers d'une forme extrêmement bizarre et qui attestent combien ces pierres volcaniques ont du être tourmentées, il y a là des ravins, des bas fonds, des profondeurs inouies et qui donnent le vertige.

Nous nous étions flattés de l'idée que la descente serait plus facile que la montée de la veille ; quelle erreur, et quelles dégringolades dans les forêts ! L'un ou l'autre roulait parfois à cent pas plus bas sans pouvoir s'arrêter, entraînant avec lui les racines auxquelles il tentait de se cramponner, ainsi qu'une masse de pierres.

Il y a quelque part en Suisse, à Chamounix je crois, un chemin qu'on appelle le chemin du diable ; comparativement, le chemin que nous parcourons peut certainement s'appeler le chemin de tous les diables.

Enfin vers le soir, nous arrivons cependant sains et saufs à la hacienda de notre ami, sans autres avaries que quelques bleus et des piqûres de sangsues. Une nuit de repos et il n'y parait plus.



LA GUARDIA CIVIL

(PORTRAITS D'APRÈS NATURE)

MÉLI-MÉLO

Guadalupe est une joli et riant village à quelques lieues au-dessus de Manila, sur les bords de la rivière « El Pasig » ; on peut y aller en voiture et en banca.

Cet endroit jouit d'une grande réputation de salubrité ; les Européens qui résident à Manila et dont la santé est ébranlée par les fortes chaleurs, vont passer quelques jours dans ce village et en reviennent ordinairement bien portants.

Je suis dans ce cas et mon camarade Emile décide qu'il est urgent que je me rende sans retard à Guadalupe. En conséquence il se procure une lettre

de recommandation pour le supérieur du Couvent de Guadalupe et me conduit le lendemain qui est un Dimanche, à destination. Notre ami Don Juan nous accompagne également.

A cinq heures et demie du matin Emile, Don Juan et moi, nous quittons Manila en banca ; chemin faisant nous nous arrêtons devant une « Tienda », sorte de restauration établie sur les bords de la rivière et où nous faisons déjeûner nos rameurs. On leur sert je ne sais quel fricot dans la moitié d'une noix de coco prestement vidée, puis nous continuons notre course sur el Pasig.

Vers neuf heures et demie nous arrivons en vue du village qui s'annonçait du reste de loin par le bruit et la musique qu'on y faisait.

A notre débarquement, nous sommes entourés de Chinois dont le chef nous complimente en Espagnol et nous prie de bien vouloir visiter leur temple construit à deux pas de là sur l'eau.

Nous nous laissons conduire et entrons dans ce temple dont la décoration extravagante nous donne la plus grande envie de rire. Au fond de la pièce il y a une statuette ridiculement accoutrée et représentant Saint Nicolas. Les Chinois nous racontent que c'est la fête du grand Saint Nicolas leur patron, ils nous offrent des sucreries et des épiceries, puis

nous les quittons pour monter le grand escalier qui conduit au couvent.

Le supérieur, el padre *Jose Corrujedo*, nous reçoit à merveille et nous traite immédiatement sur le pied le plus amical. Le bon padre nous invite à le suivre et nous conduit à une grande chambre bien aérée qui nous servira de demeure pendant notre séjour ici.

Nous sommes mis au courant des us et coutumes et des heures des repas, puis on nous laisse toute notre liberté.

Pendant notre séjour dans ce couvent, nous avons pu constater qu'il est impossible d'exercer une hospitalité plus large et plus bienveillante ; non seulement on nous donne une bon logement et d'excellents repas, mais encore on nous entoure de soins et d'attentions délicates, *le tout gratuitement.*

Le padre Jose est un homme énergique, très-instruit, libéral, de grandes et bonnes manières, en un mot un Espagnol de la bonne race ; il sera sans doute évêque un jour.

Le bon traitement que je reçois au couvent, joint aux bains salutaires que nous prenons dans la rivière, font bientôt disparaître le mal dont je suis atteint.

Pendant notre séjour la fête Chinoise a lieu, elle mérite d'être racontée brièvement.

Les Chinois en arrivant aux Iles Philippines, se font tous baptiser parce que par ce moyen ils obtiennent les bonnes grâces des padres, ce dont ils ont absolument besoin pour faire aller leur commerce, mais aussitôt qu'ils ont ramassé un petit pécule ils s'en retournent dans leur pays et oublient qu'ils ont joué au catholique ici. Dans les grandes circonstances comme à la fète de Saint Nicolas, ils déploient armes et bagages avec grande ostentation, ce qui est complètement contraire à leur caractère faux et dissimulé ; il ne jouent qu'une comédie, mais cela sauve les apparences.

Nous avons en Belgique bon nombre de ces Chinois dont les pratiques chrétiennes sont par trop ostensibles pour être sincères et désintéressées.

Après la procession obligée avec tam-tam, flûtes de pan et autres instruments, nous allons assister au spectacle chinois, établi en plein vent dans la plaine qui s'étend devant le couvent, et qui est brillamment illuminée. Elle est déjà remplie d'une foule compacte; notre qualité d'Européens logés chez les padres, nous fait ouvrir les rangs et l'on nous offre un banc de bois en face du théâtre; nous occupons les stalles.

Le théâtre est une construction commencée la veille et achevée en quelques heures.

Quatre gros bambous plantés en carré et à distance d'une dizaine de mètres, un toit en feuilles de palmier et un plancher à mi-hauteur, de sorte que les spectateurs peuvent voir les mouvements des acteurs des quatre côtés de la plaine à la fois.

Toute la troupe de comédiens se trouve sur un talus couvert attenant au théâtre et à hauteur du plancher, ils sont seulement cachés par une natte. On a fourré l'orchestre à côté du talus.

Dans la foule, les marchands de canne à sucre et d'autres friandises, crient et font une bonne recette; l'Indien aime à grignoter quelque douceur pendant les entre-actes.

Mais, attention ! le spectacle commence :

1re Acte. Les musiciens jouent une ouverture . . . . non pas précisement celle de *Guillaume Tell;* c'est égal, ils font beaucoup de bruit et l'Indien n'en demande pas plus.

. . . . Voici trois belles princesses qui paraissent sur le devant de la scène, elles sont magnifiquement habillées de longs manteaux de papier doré et étoilé. Leur conversation semble être fort intéressante et triste parce qu'elles finissent toutes trois par pleurer.

A cet instant, trois princes jeunes et beaux sautent sur la scène le sabre nu au poing et

semblent faire serment aux princesses qu'ils combattront jusqu'à la mort pour les délivrer.

Comme preuve de leur courage invincible ils se mettent à faire des cabrioles, battant le vide avec leurs sabres ; deux d'entre-eux, véritables gymnasiarques, exécutent des tours très-adroits. Au plus fort de l'action, voilà *l'Ogre* qui paraît, un personnage terrible ayant au moins huit pieds de hauteur et une tête monstrueuse de carton avec des yeux flamboyants. A cette vue, les trois princes courageux prennent la fuite et les princesses qui semblaient déjà consolées, se remettent à gémir et sont emmenées par l'Ogre qui les entraîne dans sa sombre caverne.

2me Acte. Les mêmes princesses reparaissent plus tristes que jamais et se racontent mutuellement leurs infortunes, puis se remettent à pleurer juste comme au premier acte ; seulement, au lieu de pleurer en silence comme la première fois elles exécutent cette partie de leur rôle en miaulant exactement comme le font les chats, la nuit sur les gouttières ; l'imitation est si exacte que nous ne pouvons nous empêcher de rire malgré la gravité de la situation et le triste sort des malheureuses princesses.

Aux miaulements de ces infortunées, un personnage apparait, habillé d'une longue robe noire et

d'une barbe grise ; ce doit être quelque devin prophétisant de meilleurs jours aux princesses qui reprennent courage à mesure qu'il parle d'une voix sépulcrale.

Le personnage disparait et aussitôt les trois princes du premier acte se jettent sur la scène comme un ouragan, renouvelant leurs premiers exploits, mais avec plus de force et de cabrioles ; ils se mettent les jambes en l'air se tenant debout sur une seule main et s'éscrimant de l'autre avec les sabres.

La musique fait un tapage assourdissant, cette fois l'Ogre n'a qu'à bien se tenir.

Un grognement imité de celui du tigre se fait entendre, c'est l'Ogre qui revient.

Les princesses tremblent de peur et les princes aussi ; cependant ces derniers font mine de vouloir combattre, mais leur courage indomptable fléchit devant le regard flamboyant du monstre terrible, et les trois princes reprennent la fuite.

L'Ogre fait entendre une sorte de ricanement et s'apprête à emmener de nouveau les malheureuses princesses, prisonnières enchantées sans doute, par quelque moyen diabolique, lorsqu'apparaît tout à coup un grand et magnifique personnage ailé ; c'est Saint Nicolas en personne ; ce saint homme parle d'une voix sévère au monstre qui tremble à faire craquer le plancher ; toutefois, au moment ou Saint

Nicolas va emmener les trois princesses, la nature féroce du monstre prend le dessus et il veut s'opposer à leur départ; mais Saint Nicolas le touche de sa baguette blanche et l'Ogre tombe tout de son long.

3me Acte. Apothéose.

Les princesses reviennent toutes joyeuses cette fois, et miaulant gaîment, avec l'intention de chanter.

A leur tour les trois princes reparaissent et font la cour aux princesses.

Enfin voilà le grand saint Nicolas ! A cette vue princes et princesses tombent à genoux et Saint Nicolas les marie.

C'est fini.

Le tapage des Indiens prouve que la pièce a beaucoup de succès.

. . . . Dans la nuit je m'éveille et j'entends un bruit agaçant ; ce sont encore les Chinois qui font un vacarme du diable avec leurs instruments et leurs chants.

Je me mets cependant à écouter pour tâcher de saisir un rythme , une idée musicale quelconque , je cherche à trouver un caractère propre à leur musique, mais j'écoute en vain, ce n'est qu'un tapage confus ; les Chinois improvisent et chantent

tout ce qui leur passe par la tête, et cela plusieurs à la fois ; entretemps le tam-tam et la flûte vont toujours, sans l'ombre d'une mesure, et les chanteurs sans le moindre accord.

Jugez de la jolie mélodie ! Avec cela tout les Chinois ont une voix d'eunuque.

Je ne crois pas qu'il existe un peuple sur la terre aussi complètement dépourvu de sentiment musical que les Fils du Ciel.

Un détail que je trouve bien plaisant : j'ai dit quelque part que les Chinois exercent tous les métiers aux Iles parce que les Indiens sont trop indolents pour s'adonner à un travail régulier ; l'art de la sculpture est donc du domaine exclusif des Chinois ; ce sont eux qui font les bustes des Saints; il s'en suit que non seulement leur Saint Nicolas, mais aussi tous les bustes qui se trouvent dans les églises, ont des figures Chinoises; il ne leur manque que la queue pour être complètes ; c'est d'un cocasse renversant.

Un jour, je demande pourquoi les Chinois ont choisi Saint Nicolas pour patron plutôt qu'un autre saint ; voici ce qu'on m'a raconté à ce sujet :

Jadis, on ne sait trop quand, un Chinois encore païen, se baignait lorsqu'il voit avec effroi un énorme caïman se glisser à travers les rochers qui bordent

la rivière et sur le point de se jeter à l'eau pour le dévorer.

Dans ce péril extrême le Chinois se rappelle justement que ce jour-là est la Saint Nicolas ; il fait une invocation mentale à ce Saint, promet de se faire baptiser, et . . . . O miracle ! au moment où il va se lancer dans l'eau, le terrible caïman est changé en granit.

Les grincheux se demanderont peut-être comment ce Chinois encore païen, pouvait connaître le calendrier Romain ; cela n'est pas mon affaire ; j'ai vu le rocher qui doit représenter le caïman, et, avec quelque bonne volonté on se convainc aisément que cela pourrait bien ressembler quelque peu à l'animal en question. Enfin les incrédules n'ont qu'à prendre le train pour l'île de Luzon et de là remonter el rio Pasig, pour constater de visu ce que j'avance.

Depuis ce miracle les Chinois ont adopté Saint Nicolas pour patron ; lors donc qu'arrive la fète de leur Saint, tous les Chinois à vingt lieues à la ronde, viennent en pélérinage à Guadalupe, la tête proprement rasée et la queue artistement tressée ; ils apportent tous un cierge en cire jaune, rouge ou bleu ; c'est par la dimension et l'ornementation de ce cierge que le Chinois fait preuve de plus ou

moins de ferveur et de richesse ; l'émulation est grande ; on cite tel et tel Chinois qui portait le plus beau cierge et cela fait aller leur commerce.

Dans nos moments de loisir nous allons parfois, Émile et moi, pêcher à la ligne, dans un endroit où d'ordinaire il y a des Indiennes s'amusant à la même distraction inoffensive.

Nous avons de belles lignes tandis que les Indiennes sont assez mal montées ; cependant nos affaires vont mal ; le poisson ne veut pas mordre tandis que les Indiennes ont une chance extraordinaire. Elles rient de notre mésaventure.

Je leur offre un cigare pour me faire bien venir (ce moyen réussit toujours) ; puis je demande à quoi tient que nous ne prenons rien tandis qu'elles remplissent leur panier. Une mestiza me répond : « Caballero, les poissons ont peur de votre costume Européen, mettez-vous en Indien et vous verrez que ça ira bien ».

Oui mais . . . . et le décorum ?

L'Indien Tagalog a un penchant assez prononcé pour le vol et ce penchant est favorisé par l'incroyable indolence des volés. Un jour notre ami Don Juan, qui est cependant Européen, mais qui par suite de son long séjour aux Iles, est devenu d'une indolence égale à celle des Indiens, notre ami vient

donc nous dire qu'on lui a volé les lanternes de sa voiture, ainsi qu'une partie du harnachement ; nous l'engageons à faire des démarches afin de découvrir le voleur ; il n'en fait rien. Un peu plus tard on lui vole son cheval ! ! Il laisse aller les choses et charge son domestique de faire des recherches ; au bout de huit jours il découvre la bête chez un mestizo Chinois, qui s'en servait comme si de rien n'était.

Don Juan ne voulait pas faire intervenir la police parce que ce sont des démarches peu agréables. Alors je lui propose d'aller moi-même chez le mestizo pour reprendre le cheval et donner une bonne raclée au voleur. Notre ami me répond :

« Vous, vous êtes pour la violence, moi, j'aime » mieux m'arranger à l'amiable ».

Là-dessus, il se rend chez le mestizo et reprend son cheval moyennant paiement d'une poignée de piastres. . . . . .

Est-ce assez nature ?

Dans l'Ile de Luzon il y a des centaines de lieues carrées de terrain en friche, vierge de toute culture, quoique la terre soit de première qualité ; aussi celui qui veut s'occuper d'agriculture obtient, à sa demande, et *gratuitement*, la concession de deux, cinq, dix lieues de terrain du Gouvernement,

à la seule condition qu'il les utilisera en y plantant et en y semant tout ce qu'il lui plaira ; il peut conserver ces terres sa vie durant, puis ses enfans peuvent continuer l'exploitation.

Quand on pense qu'en Europe on se dispute un mètre de terrain au poids de l'or, tandis qu'ici il y a des millions de mètres à obtenir gratuitement et qui produisent surabondamment pour peu que l'on veuille se donner la peine de remuer la terre et y semer ; de plus, il y a encore un grand nombre d'Iles dont le sol est d'une fertilité admirable et l'air salubre ; puis il n'y a pas ici comme au Brésil et dans presque toute l'Amérique centrale, des épidémies dangereuses, telles que le choléra, la fièvre jaune, le vomito negro, etc. Est-ce que les Gouvernements d'Europe ne feraient pas infiniment mieux de créer des colonies dans ces Iles que de bâtir de grandes prisons pour y faire pourrir les condamnés ; tout le monde y gagnerait et les prisonniers plus que la société ; car il n'est personne qui préfèrera rester enfermé entre quatre murs pendant des années, à la liberté relative qu'on lui offrira dans une Ile ou il est toujours certain de trouver de quoi vivre, parce que les fruits, le poisson, le gibier, y abondent ; puis ceux qui voudraient travailler pourraient faire rapidement fortune.

D'ailleurs l'Australie est là pour prouver ce que peut devenir une colonie, même commencée par une importation de condamnés ; l'époque n'est pas encore bien loin de nous où l'Angleterre a envoyé ses premiers convicts en Australie ; aujourd'hui cette colonie est devenue l'une des plus grandes richesses de l'Angleterre. Je suis vraiment étonné qu'une plume autorisée et influente n'ait pas encore traité sérieusement cette question qui intéresse à un si haut degré la société Européenne toute entière.

Pour moi, j'ai la certitude que si le Gouvernement Belge voulait s'entendre avec le Gouvernement Espagnol, pour la cession, sous certaines réserves, d'une des Iles Philippines et y diriger ses prisonniers, il ferait un grand acte de sagesse et d'économie, rendrait un service signalé à la société, et créerait un échange d'affaires favorables à la Belgique et à l'Espagne.

Les Iles Philippines produisent le meilleur tabac du monde, après celui de la Havane; puis le riz, le café, l'indigo, la canelle, le sucre, le chanvre, etc., etc., y poussent comme par enchantement, même à l'état sauvage ; toutes ces richesses sont perdues ou réduites à des proportions relativement infimes faute de bras.

L'Angleterre possède ses colonies de l'Inde, d'Australie etc. ; la Hollande doit sa grande richesse aux Iles de Java, Sumatra, Bornéo ; pourquoi la Belgique dont le peuple est aussi apte à créer une colonie, que les deux peuples susmentionnés, n'essaie-t-elle pas d'en faire autant.

Pas n'est besoin d'aller conquérir une Ile, il y a moyen de s'entendre à l'amiable avec le Gouvernement Espagnol ; puis par ce moyen on utiliserait le grand nombre de personnes qui achèvent maintenant de se corrompre dans les prisons et dont la société ne veut plus à leur sortie.

Telles sont les réflexions que j'ai faites à la vue de ces terres magnifiques qui n'attendent que des bras pour procurer en abondance de riches denrées coloniales à l'Europe.

Je consigne ce fait ici par acquit de conscience et sans espoir que nos gouvernements y fassent jamais attention ; ils ont trop à faire avec leurs querelles de cuisine, pour s'occuper de cette question, quelqu'interêt qu'elle offre, tant au point de vue matériel qu'au point de vue moral.

Dans mes courses à travers les forêts je suis toujours à la recherche de plantes et fleurs rares, c'est-à-dire de celles que je n'ai jamais rencontrées dans les serres d'Europe ; c'est ainsi que j'ai ras-

semblé une cinquantaine de plantes dont certainement les trois quarts n'ont jamais été vues en Europe ; toutes mes plantes, racines et boutures viennent parfaitement bien et sont en pleine croissance à mon départ de Manila pour Marseille.

J'avais obtenu une excellente place sur le pont à l'arrière du navire pour mes paniers contenant mes plantes. Pendant un mois tout alla bien ; les passagers avaient du plaisir à aller visiter *notre* jardin et, comme nous devions arriver au mois de Mai à Marseille, soit dans la bonne saison chaude, il y avait tout lieu d'espérer que j'aurais amené mes plantes vivantes chez moi.

Une nuit nous sommes surpris par une tempête ; la mer roule des vagues énormes ; l'une d'elles plus grande que les autres, se jette sur l'arrière du navire et vient déferler sur le pont en remplissant mes malheureux paniers d'eau salée ! ! Le lendemain matin toutes mes plantes étaient noircies par l'action du sel, et comme je n'avais pas le moyen de leur donner d'autre terre, elles sont toutes mortes.

Nous contemplions ce désastre presque les larmes aux yeux ; il n'avait fallu qu'une méchante vague pour anéantir le résultat de mes recherches dans les forêts et de mes soins assidus pendant des mois.

Rarement j'ai éprouvé une contrariété qui m'ait tant affecté ; j'étais tour à tour abattu, désolé, et transporté de fureur impuissante ; je suis resté morose et chagrin pendant plus de huit jours ; aujourd'hui encore ce souvenir m'est très-pénible.

Dans un village où j'ai passé trois jours, il y avait dans la maison où j'étais logé, un grand singe apprivoisé qui remplissait les fonctions de domestique ; je le pris à mon service et je n'ai jamais été si bien servi par aucun domestique Indien ; il avait toujours l'œil sur moi, attentif à mes mouvements.

Quand je voulais allumer un cigare je faisais le signe de fumer et aussitôt il courait prendre une allumette phosphorique, la frottait contre une paroi et me la présentait délicatement. Pour obtenir un verre d'eau il suffisait de faire le signe de boire, on était très-promptement servi. A mon réveil il était là, prêt à me servir et toujours avec une intelligence et une promptitude rares. Au dîner c'était lui qui servait et fort bien je vous assure. Il aimait énormément à fumer la cigarette et j'avais grand plaisir à voir avec quelle dextérité il la tenait et aspirait la fumée. En un mot, sauf la parole qui lui manquait, Juanito (c'était son nom), était parfait,

A la suite de cette histoire de singe je pourrais aussi raconter l'existence *d'hommes à queues* dans certaines îles et comment on explique aisément ce phénomène ; mais on ne me croirait pas, je préfère donc m'abstenir.

Pendant mon séjour en Chine je fis venir un . . . . . . coiffeur pour me couper les cheveux.

L'on m'amène un artiste Chinois qui se met à bavarder et dont les propos restent pour moi complètement inintelligibles. Je lui laisse débiter son boniment pour voir si je ne comprendrais pas quelque chose, mais j'en suis pour mes frais d'attention ; c'est une langue impossible.

Alors je fais comprendre au Figaro de me couper les cheveux à ras, à la mal-content, parce qu'il fait excessivement chaud.

Il fit sa besogne en concience, il n'était plus possible *de me prendre par les cheveux ;* mais ce farceur m'avait laissé une touffe au sommet de la tête, dans le but, d'après ce que je pouvais comprendre, de me laisser pousser une queue et ainsi de me métamorphoser en Chinois ! ! ! Je ris de bon cœur de ce malin tour, toutefois je dis au Figaro que je ne raffolais pas de semblables chinoiseries et je lui fis couper la touffe.

Un autre jour je demande un tailleur pour me

faire faire un costume léger. Le tailleur arrive et exibe des échantillons; je choisis une étoffe faite de fibres d'aloës et qui est préférable à toute autre en temps de grandes chaleurs. Nous nous mettons d'accord puis je lui donne un de mes costumes blancs, afin qu'il me fasse la même forme, mais je lui fais remarquer que le pantalon-modèle a une déchirure en triangle et je lui dis de racommoder cela. Il semble avoir compris et se retire avec force salutations respectueuses.

Quelques jours après il revient porteur du nouveau costume ainsi que du costume modèle. Je l'essaie pour voir s'il va bien, c'était correct, il n'y avait rien à redire, le modèle avait été scrupuleusement copié, trop scrupuleusement même, car au lieu de comprendre qu'il devait racommoder la déchirure, il avait compris qu'il devait l'imiter, de sorte que mon nouveau pantalon avoit exactement la même déchirure et juste à la même place que celle de mon pantalon modèle.

Je me mis à rire, et prenant une aiguille je fis semblant de coudre à la déchirure ; cette fois il comprit et remporta les deux pantalons pour les racommoder.

A mon départ de Marseille pour la Chine en 1870 toute l'Europe jouissait d'une paix profonde ;

à mon retour qui s'est effectué sans incidents en 1871, la France était dans la désolation; une guerre affreuse, puis la commune, ensanglantaient ce beau pays, *les Buriks à cotte de mailles* avaient passé par là.

LES MERS DE CHINE

Les mers de Chine ont une très-mauvaise réputation parmi les navigateurs, et ce n'est pas sans raison, car indépendamment des coups de vent, des ouragans, tempêtes et typhons qui y règnent constamment et qui font périr tant de navires et d'hommes, il y a aussi les écueils, les îlots, les tourbillons, puis les pirates qui sont fort à craindre parce que leur hardiesse n'a pas de bornes; ils attaquent aussi bien les grands que les petits navires à voiles; seuls, les steamers naviguent avec quelque sécurité parce que leur vitesse et leurs mouvements

rapides, ne permettent pas à ces requins de les aborder; de plus, leurs jonques innombrables ne tiennent pas contre l'abordage d'un steamer.

J'ai vu de ces pirates de près; ils tiennent plus de la bête féroce que de l'homme.

Nous voulions, mon compagnon Emile et moi, visiter la partie nord de l'ile de Luzon; nous aurions voulu y aller par la voie de terre; ce voyage peut se faire en trois ou quatre semaines pendant la saison sèche, et pour une telle circonstance le Gouvernement aurait accordé une escorte d'une 30ne d'hommes armés, parce que, pour atteindre la côte nord, il faut traverser les monts « Caraballos » qui sont habités par des sauvages autropophages; mais nous venions d'entrer dans la saison des pluies qui dure six mois, et alors tous les ruisseaux deviennent des rivières; les flaques d'eau des mers, bref toutes les parties basses de l'ıle sont submergées, de telle sorte qu'il est complètement impossible de visiter certaines parties de l'Ile pendant la période des pluies. Il ne nous restait donc que le seul chemin de la mer pour faire cette dernière excursion à laquelle nous tenions beaucoup. Malheureusement aucun caboteur ne pouvait entreprendre ce voyage vu que nous étions dans la période de la mousson nord-ouest; cette mousson qui souffle pendant

plusieurs mois, constamment dans la même direction et avec grande force, empêche toute navigation par voilier contre ce vent violent ; de manière que les provinces éloignées au nord, n'ont que de très-rares communications avec Manila; il n'y a que les steamers d'une certaine force qui peuvent vaincre ce vent tenace. Mais nous n'étions pas moins tenaces que la mousson, et après quelques démarches et l'engagement de payer largement notre passage nous parvenons à décider l'armateur d'un petit steamer, à mettre en charge pour le nord.

Il faut que je raconte ici en quelques lignes, l'histoire de ce petit steamer : la coque de ce navire avait été trouvée abandonnée en mer, très-probablement pris d'abord par des pirates qui avaient volé la cargaison et massacré l'équipage suivant leur louable habitude. Cette coque a été amenée à Manila dans un état lamentable, puis vendue pour 50 piastres (250 francs). L'acheteur possédait la dépouille d'un petit steamer naufragé dont la chaudière, quoique rouillée et en mauvais état, fût placée tant bien que mal dans la coque en question, puis après quelques réparations urgentes le navire fut baptisé « El général Prim », par une antithèse ironique aux éminentes qualités de ce grand homme. Ce . . . steamer, puisque steamer il y a, allait

donc servir de transport aux Chinois se rendant de Manila en Chine et vice versa.

Il est à remarquer que les navires sont toujours jugés assez bons du moment qu'il ne s'agit que de transporter des Chinois; aussi bien, si une cargaison se perd, elle est toujours remplacée par une autre car, quand il n'y en a plus il y en a encore de ces Chinois.

Comme il n'y avait aucun autre steamer disponible que « El général Prim » nous n'avions pas le choix.

Maintenant que vous savez sur quoi nous allons nous embarquer, je reprends mon histoire.

Quelques jours après que notre engagement est signé, tout est prêt à bord et nous nous embarquons avec quelques autres passagers pour des destinations voisines de Manila ; un Chinois colporteur de verroteries est parmi les passagers.

Par une bonne brise assez fraîche, nous naviguons péniblement en longeant la côte. Vers 8 heures du soir un calme plat survient tout à coup, amenant avec lui une grande chaleur; c'est le précurseur non-équivoque d'un orage. Les mesures nécessaires sont bientôt prises à bord. Les éclairs commencent à dessiner des zigzags rapides et capricieux dans un ciel très-noir, et se succèdent sans interruption.

Le tonnerre gronde et devient à chaque minute plus menaçant ; il fait une obscurité opaque, à tel point qu'on ne se voit pas, tout en se tenant côte à côte.

L'air est lourd et très-chaud, et malgré l'absence complète du moindre souffle de vent la mer devient houleuse et fait subir un tangage très-fort au navire. Tout à coup l'orage éclate avec une fureur indescriptible, un de ces orages tropicaux dont les orages d'Europe ne peuvent donner une idée.

Devant ces grandes colères des éléments, l'homme n'est rien, moins qu'un brin de paille ; il subit une influence craintive et admirative, et reconnait son impuissance complète pour lutter de force.

Les coups de tonnerre sont devenus si fréquents et si forts, que nous ne pouvons plus nous comprendre même en criant fort et en nous tenant à une même corde ; les décharges semblent être à un mètre seulement au-dessus de nos têtes. Je suis persuadé que mille coups de canon de gros calibre partant à la fois, ne produiraient qu'un piètre bruit comparé à ces coups de tonnerre. Comme décor nous avons des éclairs admirables, courant le long des mâts et des cordages comme une légion de serpents de feu ; le contraste de ces décharges électriques lumineuses sur un fond noir opaque, est aveuglant. Ce spec-

tacle est si beau, si grandiose, que nous ne pouvons nous résoudre à quitter le pont malgré notre position quelque peu dangereuse.

L'orage durait déjà depuis une demi-heure, allant toujours crescendo, lorsqu'un autre élément vint se mettre de la partie : une pluie torrentielle. Toutes les cataractes du ciel se déversaient sur le navire, une de ces pluies qui, d'un petit ruisseau font une large rivière en un quart d'heure, inondant des pays entiers et entraînant tout : arbres, maisons, bêtes et hommes.

Quel déluge ! et quelle mer ! une vraie furie secouant le malheureux navire comme quelque main de géant invisible pourrait le faire d'une coquille de noix ; jamais je n'avais dansé si violemment sur l'eau.

Il ne nous manquait plus qu'un seul élément pour compléter ce terrible orage ; nous avions la mer bouillonnante et se retournant sens dessus-dessous, le tonnerre l'éclair et la pluie, mais le vent faisait défaut.

Sans transition aucune la pluie cesse net, comme par enchantement et aussitôt un vent violent s'élève, soufflant du nord; l'orage décline rapidement, le ciel devient serein, les étoiles brillent, mais le vent nous reste, et comme notre direction est

vers le nord le navire lutte péniblement vent debout et n'avance guère.

Ce début, car c'est la première nuit que nous passons à bord, promet beaucoup.

Pendant plusieurs jours, le navire fait des efforts désespérés pour aller en avant, mais le vent reste constamment fixé au nord et se soutient avec la même force, nous n'avançons que de trois nœuds à l'heure ; enfin, le capitaine déclare ne plus pouvoir continuer à lutter contre l'élément et il est décidé qu'on ira jeter l'ancre près de la côte dont nous n'étions pas éloignés et d'attendre là que le vent devienne plus modéré.

Cette position est prise vers le soir sans accident.

Le lendemain matin nous avons la côte en vue à une petite distance et au moyen de nos jumelles nous pouvons distinguer un pueblo Indien , ainsi que quelques barques de pêcheurs.

L'on m'avait parlé bien des fois des dangers de naviguer sur les mers de Chine , je les avais déjà parcourues quelque peu sans rencontrer ces tempêtes terribles et j'avais fini pas croire que tous ces récits étaient empreints d'exagération. Aujourd'hui que j'écris ce chapitre à bord du navire à l'ancre, je conviens de mon erreur.

La côte de l'Ile de Luzon devant laquelle nous sommes à l'ancre s'appelle « Ilocos del sur ».

Comme nous resterons au moins un jour par ici le capitaine nous propose, à Emile et à moi, d'aller à terre, ce que nous acceptons avec empressement.

En débarquant nous parcourons le pueblo et trouvons une caromata qui nous conduit pendant une heure à travers un charmant pays cultivé, et principalement de plantations d'indigo et de sucre, pour arriver à « Vigan » grand et beau pueblo dont les habitations prouvent un bien-être relatif, fruit de la culture de l'indigo.

Les autorités de l'endroit nous reçoivent fort bien et nous montrent une collection de minéraux, charbon de terre, minérai de fer, de cuivre, de quartz aurifère etc., produits des montagnes des environs non-exploitées. L'alcade nous invite alors à passer la nuit à terre, c'était bien notre intention; en conséquence nous acceptons son offre, puis l'on nous conduit dans la maison du plus riche créole qui nous reçoit avec une satisfaction évidente ; sa charmante femme fait l'impossible pour nous être agréable ; bref nous sommes très-bien traités.

Dans l'après-midi notre hôte complaisant propose de nous conduire à un village à une lieue plus avant dans le pays et où il y avait une fête

quelconque ; chemin faisant nous voyons toujours des plantations d'indigo et de sucre ; arrivés devant une rivière assez large nous sommes quelque peu surpris de voir entrer le cheval dans l'eau, traînant la voiture et nous dedans, absolument comme à travers un chemin naturel. D'autres voitures ainsi que des caromatas remplies d'Indiennes et traînées par des buffles, suivent le même chemin et arrivent sains et saufs à l'autre bord.

Ce mouvement, ce va et vient continuel, tous ces gens allant à la fête, ces types de figures Indiennes pures, au costume fort léger et bizarre, ne célant nullement les formes du corps, tout cela offre quelque chose de particulièrement gai. Cette race d'Indiens nous parait plus robuste que le Tagalog de Manila.

A la fête du village on danse, on rit comme aux kermesses flamandes, les échoppes de fritures ont fort à faire. Au retour le mouvement est beaucoup plus grand, plus tumultueux, les hommes, les femmes dansent, chantent, rient, les conducteurs de voitures crient, et tout ce monde entre dans la rivière pour faire la traversée comme nous l'avons vu faire quelques heures auparavant.

La rivière a un fond pierreux ce qui explique la facilité de son passage à gué ou en voiture.

Ici je note un petit incident tragi-comique.

Lorsque notre voiture est arrivée à peu près au milieu de la rivière, notre cheval s'arrête ayant de l'eau jusqu'au poitrail ; en même temps la voiture est submergée en partie et nous avons de l'eau jusqu'aux genoux. Il parait que notre cocher, pour éviter la cohue des caromatas, s'est écarté quelque peu de la route suivie ordinairement, le courant est très-fort et la profondeur assez grande en cet endroit où nous sommes arrêtés, nous courons grand risque d'être entraînés, hommes, bête et voiture.

Une caromata traînée par un grand buffle et contenant une demi-douzaines de jeunes Indiennes, passe à vingt cinq pas de nous ; leur conducteur voyant notre position, arrête son véhicule, le laisse là et vient nous rejoindre en nous présentant ses épaules pour nous transporter dans sa caromata. Je suis le premier à faire usage de cette singulière monture. Tout va bien cependant et je suis bientôt versé dans sa très-petite caromata ; Emile et notre hôte arrivent successivement ; la caromata déborde, nous sommes serrés, empaquetés comme des harengs ; mais quels éclats de rire, quelle gaité ; la bruyante hilarité de ces jolies peaux brunes aux cheveux aile de corbeau et aux grands yeux noirs comme la gazelle, finit par nous gagner, nous parlons tous

à la fois, en Espagnol, en Flamand, en Indien, et l'on parvient toutefois à s'entendre, la pantomime aidant. Ici encore ma moustache d'un . . blond douteux. . . (les méchants prétendent qu'elle est. rousse) est surtout le point de mire de nos joyeuses compagnes ; c'était probablement pour la première fois qu'elles voyaient une barbe de couleur claire.

Enfin lorsque le conducteur nous vit solidement arrimés les uns aux autres il fit avancer son buffle qui allait de l'avant avec cette grande charge comme si de rien n'était ; les chocs brusques, les soubresauts du véhicule, manquent dix fois de nous verser dans l'eau, nous finissons cependant par arriver et par sortir sains et saufs de la rivière, déjà il fait nuit noire.

Avant de nous séparer de cette gaie compagnie nous offrons des cigares à ces Dames, c'est l'usage ; entretemps notre cocher avait fini par se dépêtrer et arrive aussi ; chacun reprend sa place dans la voiture et nous retournons à Vigan, où un bon dîner nous attend, préparé par la jolie créole, femme de notre hôte.

Le soir, Emile et moi, nous faisons une promenade au village, nos Indiennes de la rivière nous aperçoivent et viennent nous rejoindre; l'étiquette du pays permet parfaitement ces familiarités.

Le lendemain le vent s'étant calmé un peu, nous nous rembarquons et perdons bientôt la côte de vue. Nous naviguons difficilement, avançant à peu près comme les écrevisses. Notre navire, cette vieille carcasse qui s'intitule pompeusement « steamer », marche tant bien que mal en temps calme, mais aussitôt qu'il faut lutter un peu contre le vent, il n'y a pas moyen de le faire avancer, les roues barbottent dans l'eau et ont l'air de faire sérieusement leur besogne mais ce n'est qu'un trompe-l'œil ; nous ne faisons pas trois nœuds. Enfin, après un dizaine de jours de cette navigation énervante, le vent commence de nouveau à souffler fort. Pendant ce temps les provisions fraîches se sont épuisées et nous en sommes réduits aux conserves de poisson et au riz ; seulement ces conserves sont très-mal conservées et exhalent un parfum à nous débarrasser des mosquitos. Un moment vient où mon estomac refuse absolument de prendre les dites conserves, malgré sa complaisance à toute épreuve, je me réduis donc au riz et au biscuit de mer, dont je réserve tous les soirs une part pour les innombrables petites bêtes qui me tiennent compagnie le soir dans ma cabine et dont je détourne l'attention en faisant tremper du biscuit dans de l'eau fortement sucrée ; les gaillards dînent avec cela et ne songent plus

à venir me tracasser. Mais Emile veut toujours manger de tout, « par principe » dit-il, pour connaître toutes les cuisines et par là, faire une étude de mœurs; il aurait certainement mangé, même du Chinois mariné si on lui en avait offert, aussi bien nous avions déjà mangé du singe et de l'iguane (grande espèce de lézard).

Donc Emile, le second et le capitaine continuent à manger de ces abominables conserves dont les mouches mêmes ne veulent plus prendre leur part; mal leur en prend, car un jour après en avoir mangé encore, ils deviennent tous les trois subitement malades. Cette indisposition présente tous les caractères d'un empoisonnement : diarrhées, vomissements, crampes d'estomac etc. ; le cas est fort embarrassant, il n'y a ni médecin ni pharmacie à bord, nous n'avons que du thé à offrir aux malades. Voilà donc les deux officiers de bord, le Capitaine et son second, les deux seuls conducteurs du steamer, couchés sur le flanc, il ne reste debout que le pilote pour conduire la vieille carcasse ; enfin cela va sans incidents graves pendant trois ou quatre jours ; alors le Capitaine et son second se remettent sur pied, mais Emile persiste et va très-mal, il n'a plus la force de se tenir debout et il a perdu la voix ; il ne peut absolument rien manger et prend pour

toute nourriture *l'eau* dans laquelle notre riz est cuit. Emile ne se doute pas qu'il est si bas ; enfin il reprend peu à peu, surtout alors que nous pouvons lui donner du « puz-paz » c'est le bouillon d'une poule, assaisonné avec je ne me rappelle plus quoi ; mais il est cependant resté malade pendant le reste du voyage.

Pour combler la mesure, le charbon commence à manquer, il n'en reste plus que pour quelques jours.

Nous en sommes là, lorsque le vent reprend sa force, aussi le capitaine juge la lutte impossible et il prend la décision de gouverner vers la côte.

Vers le soir de ce même jour nous avons la terre en vue et nous jetons l'ancre très-près de la côte. Les cartes sont aussitôt déployées pour constater sous quelle partie de l'île nous nous trouvons ; la carte renseigne : « côte déserte ».

Nous n'en sommes pas moins satisfaits d'être là étant certains qu'à terre, nous trouverons toujours des bananes, des oiseaux et d'autre gibier. Le jour suivant dès six heures du matin, nous sommes à terre, en assez grand nombre et bien armés ; une partie de l'équipage doit se rendre dans la forêt pour scier les arbres morts et faire provision de bois, pour remplacer le charbon manquant. Le lieutenant, le pilote et moi, nous devons accompagner

nos hommes, pour les protéger au besoin, et en même temps, pour tirer du gibier.

A peu de distance du rivage nous entrons dans la forêt et trouvons du bois mort amplement de quoi remplir la grande chaloupe à plusieurs reprises.

Pendant que nos hommes travaillent nous nous aventurons, le lieutenant et moi, un peu plus avant dans le pays, la chasse nous entraîne, nous sommes déjà loin lorsqu'au détour d'un rocher nous tombons en plein dans un pueblo Indien non-soumis, c'est-à-dire ne reconnaissant pas l'autorité Espagnole. En un clin d'œil tout le village est sur pied; comme nous ne sommes que deux contre quarante et que nous ne connaissons pas les intentions de ces sauvages, nous jugeons inutiles de payer d'audace et nous nous retirons avec un calme apparent, par le même chemin par où nous sommes venus. A ce moment un grand oiseau passe au-dessus de nous, je dis à mon compagnon qui est bon tireur, de bien viser l'oiseau afin de le faire tomber à nos pieds. . . . . Paf, le coup part et l'oiseau nous tombe sur la tête.

Grand émoi parmi les Indiens qui nous suivent mais à distance; le coup de fusil a produit son effet, nous nous demandons cependant si nous

n'allons pas recevoir une flèche empoisonnée dans le corps.

Au tournant du rocher nous nous mettons à courir comme le diable pendant une minute, afin de mettre une plus grande distance entre les Indiens et nous. Enfin nous entendons cogner nos hommes dans la forêt, et voyons au loin les mâts de notre navire, les Indiens ne nous suivent pas plus loin, mais restent observer nos mouvements. J'émets l'avis que ces Indiens ne me paraissent pas avoir des intentions hostiles à notre égard, mais mon compagnon ne rêve que flèches empoisonnées et juge plus prudent de ne pas aller demander leurs intentions.

L'aspect de cette côte est imposant et sauvage, c'est à coups de hache que nos hommes se sont fait un chemin dans la forêt qui commence aux bords mêmes de la mer. Au loin nous voyons les monts « Caraballos » qui élèvent leur cimes jusqu'aux nues. En face de nous s'élève une colonne de fumée sortant d'un haut rocher, c'est sans doute quelque volcan comme il y en a tant ici.

Pendant que nous retournons à bord, chargés de bois et de gibier, la plage se remplit d'Indiens; quelques uns mettent un léger radeau de bambou en mer et pagaient vers le navire; à peu de distance ils nous crient « Amigos », aussitôt nos Indiens

interprêtes répondent et les engagent à approcher ; le radeau est chargé de quelques fruits, de deux poules et de poisson frais que nous acceptons avec empressement en leur donnant quelques bagatelles en échange. Ces Indiens nous disent que « El Cabo » (le chef) nous offre d'autres provisions fraîches en plus grande quantité ; nous les renvoyons avec nos compliments et un cadeau pour El Cabo auquel nous promettons une visite.

Notre cambusier s'est déjà emparé des provisions fraîches pour nous préparer un déjeûner auquel tout le monde fait grand honneur.

Nous retournons à terre ; nos hommes continuent à faire provision de bois, tandis que le lieutenant et moi, suivis d'un domestique-interprête, nous suivons deux indiens qui nous mènent à la case de *El Cabo*. Ce brave Indien était un gaillard à figure ouverte et honnête, il nous attendait devant sa case et nous reçut très-amicalement en nous invitant à nous asseoir sur un banc en bambou. Après avoir allumé un cigare, prologue obligé de toute négociation, nous entamons la conversation.

El cabo parle quelque peu l'Espagnol, qu'il a appris, dit-il, dans sa jeunesse, à Vigan, où il a demeuré un certain temps. Tous les Indiens de de la côte, dit-il, sont des gens inoffensifs, mais

plus avant dans le pays, sur les hauteurs, demeurent des tribus ennemies des blancs.

Après avoir acquis la certitude que nous avons à faire à des amis, nous convenons que *El cabo* nous procurera des provisions fraîches, fruits, poissons, poules, et qu'il recevra en échange des cigares, des couteaux et autres bagatelles ; l'argent n'ayant pas de valeur en cet endroit.

La séance est levée, un Indien nous accompagne ainsi que notre domestique-interprête ; nous arrivons bientôt aux bords d'une petite rivière, complètement cachée par les arbres, dans lesquels fourmillent une quantité incroyable d'oiseaux, petits et grands, nous n'avons que la peine de tirer dans le tas ; nous donnons cependant la préférence à une sorte de jolie colombe.

En peu de temps, nous avons une forte provision, autant que nos deux Indiens peuvent en porter. J'éprouve quelques remords à la vue de ce massacre barbare de tant et de si beaux oiseaux au plumage éclatant.

Chargés de notre butin, nous retournons au village où *El cabo* nous attend avec les provisions promises ; on les transporte à bord. Tout le monde dine copieusement ce jour-là, sauf mon malheureux camarade Emile, malade, et qui ne peut

manger ; cependant son ordinaire peu réconfortant, l'eau de riz, est remplacé par le puz-paz ; c'est toujours un progrès.

Vers quatre heures et demie du soir nous retournons à terre, accompagnés cette fois du capitaine, du pilote et du mécanicien, plus les nageurs des deux canots, portant avec nous quelques bouteilles de vin d'Espagne, des cigares et des verroteries achetées au Chinois colporteur qui est encore à bord et qui fait de bonnes affaires avec nous. Ce Chinois, comme tous ses pareils, pousse l'économie jusqu'à l'extrême; il couche sur le pont à l'avant, roulé dans une natte et il fait sa propre cuisine, du riz et toujours du riz, parfois avec un peu de lard ; ainsi il obtient le passage à bon marché.

Tous les habitants du pueblo sont là réunis sous les arbres et nous attendent. D'énormes boucles d'oreilles forment l'objet le plus apparent du costume des femmes, les hommes portent le costume national Indien, c'est-à-dire le pagne autour des reins ; au surplus ces gens sont très-propres, se baignent constamment, et ne connaissent pas de maladies. Les femmes semblent craintives et nous regardent curieusement.

El cabo s'avance pour nous dire quelques paroles amicales ; l'un de nous répond de même et propose

d'offrir un verre de vin à tout le monde ; quelques bouteilles sont débouchées et chacun boit un verre à tour de rôle, à commencer par El cabo puis les femmes.

Rien de plus comique que de voir les grimaces de ces bonnes gens qui certainement boivent du vin pour la première fois. Comme c'est un vin doux et sucré il leur plait beaucoup, mais il ne tarde pas à produire son effet; la crainte et la réserve disparaissent, les deux groupes, isolés jusqu'alors, se débandent et se confondent, la glace est rompue.

El cabo, voulant nous donner une preuve de l'adresse de ses archers, fait avancer quelques uns de ses hommes et leur désigne un but fixe ; tous sans exception atteignent le but, quoique ce ne soit qu'un petit rond grand comme une pièce de cinq francs. Puis des Indiens jettent en l'air une petite boule en osier, grande comme une pomme ; chaque fois elle est atteinte d'une flèche. Nous complimentons El cabo en lui disant que de toutes les tribus y compris les Negritos, ses hommes, ses archers sont les plus adroits ; cette flatterie répétée par El cabo à ses hommes, produit le meilleur effet ; ils nous parlent aussi du coup de fusil du matin, tiré par mon compagnon le lieutenant et par lequel il avait abattu le grand oiseau ; les armes

à feu émerveillent ces gens simples et leur inspirent de grandes craintes.

Mais voilà la nuit qui vient, non pas comme en Europe, lentement et par degrés, mais brusquement au moment où le soleil disparait vers 6 heures du soir.

Tout le monde retourne sous les arbres et prend place sur des bancs de bambou.

A quelques pas de là on a fait un tas de bois mort auquel le feu est mis; c'est l'illumination et l'éclairage en même temps. Ce feu est passablement incommodant, mais n'oublions pas que nous sommes à l'extrémité des Indes Orientales où le gaz et la bougie ne sont mêmes pas connus de nom.

Je suis assis à côté d'une jeune femme nommée « la pescadora » dont la curiosité n'a pas de bornes; elle touche à tout et veut tout voir. . . Ma montre et mes moustaches font prime (les Indiens n'ont pas de barbe).

Lorsque le feu flambe comme un incendie, El cabo nous annonce que la danse va commencer ; notre orateur répond qu'auparavant nous désirons distribuer les petits cadeaux que nous avons apportés pour les Dames ; El cabo traduit la chose et aussitôt les femmes nous regardent avec une ardente curiosité ; chacun de nous exhibe quelques misérables

verroteries et les distribue à ses voisines. Une distribution de gros diamants aux femmes d'Europe n'aurait certes pas produit autant d'effet que ces anneaux et colliers en verre bleu et rouge à ces grandes enfans naïves; c'est une joie délirante. La pescadora tient de moi une toute petite glace qui vaut cinquante centimes en Europe, elle ne se lasse pas de s'admirer et comme elle est seule à posséder cet objet de luxe, toutes les autres femmes la jalousent.

Ce n'est que longtemps après que le calme a pu se rétablir pour commencer enfin la danse.

L'orchestre se compose d'un Indien qui souffle dans une flûte en bambou, un autre qui frappe la mesure sur une sorte de tam-tam, puis une femme tirant des accords au hasard d'une vieille guitare qui a encore quatre cordes.

La danse de ces Indiens ne ressemble nullement à celle des nègres ; autant cette dernière est violente jusqu'à la brutalité autant celle des Indiennes est langoureuse et presque gracieuse.

Pendant que ce divertissement est en train, je m'éloigne de quelques pas en dehors du rayon lumineux et j'observe ce tableau fantasmagorique ; ce grand feu éclairant ces figures de bronze en grande animation sous un dôme élevé de verdure,

les tons vivement tranchants de rouge et noir, le bruit de la mer à mes pieds. . . . . je me demande si ce n'est pas un rêve.

La danse finie chacun reprend place, je fais un compliment à la pescadora de ce qu'elle a si bien dansé, elle comprend par intuition et semble très-flattée ; alors j'ai l'idée baroque de faire voir à notre tour comment dansent les Européens ; quelques uns des nôtres acceptent, je prends la guitare, je l'accorde un peu et me mets à siffler une habanera en m'accompagnant de la guitare. Je n'avais pas pensé à cet élément de succès auprès des Dames, mais je vous assure qu'il fut grand, ainsi que celui de mes danseurs.

Une nouvelle distribution de vin est faite ainsi que de cigares, puis nous nous séparons les meilleurs amis du monde. Il est près de dix heures du soir lorsque nous sommes de retour à bord.

Le jour suivant, le vent violent continue et ne nous permet pas de reprendre la mer ; quelques uns se rendent à terre pour chasser ; le gibier est très-abondant ; nous nous avançons plus avant dans le pays et arrivons au pied du volcan que nous avons vu la veille de loin et dont nous entendons depuis longtemps le grondement sourd et continuel ressemblant au roulement du tonnerre ; du pied du

volcan sort une petite rivière d'eau bouillante. Nous sommes trop éloignés de la plage pour pouvoir aller déjeûner à bord, en conséquence nous décidons de chercher un bon endroit et de faire notre déjeûner nous-mêmes. On s'installe à l'ombre de grands arbres près d'un ruisseau limpide, nos Indiens cherchent du bois sec, mes compagnons plument quelques oiseaux du produit de nôtre chasse, tandis que moi je fabrique un feu avec des pierres et une broche avec du bambou ; j'embroche les oiseaux plumés et me voilà dans mon élément faisant la cuisine. Tout va bien pendant un temps, ma broche fonctionne parfaitement; entretemps une discussion s'élève, mes compagnons prétendent que le gibier est assez cuit, je soutiens le contraire. . . . Boumm ! ma broche s'est rompue et tout le déjeûner est tombé au feu ! Quelle affaire ! Vîte, on jette de l'eau dessus pour éteindre le feu ; on retire le déjeûner des décombres et, quoiqu'un peu avariés, les oiseaux sont encore bons, chacun s'empare d'une pièce, et. . . un festin, quoi !

En revenant sur la plage, El cabo qui était là, nous dit qu'il a encore envoyé des provisions à bord ; ceci joint au produit de notre chasse, nous garantit pour plusieurs jours contre ces exécrables conserves.

Parmi les Indiens qui sont là j'avise « El pescador » (le pêcheur) mari de la pescadora, dont je m'étais fait l'ami la veille. Je lui offre un cigare ainsi qu'à sa jolie moitié ; ces deux époux n'avaient que 27 ans à eux deux, le mari 15 ans et la femme 12 ans.

El pescador me demande de lui faire l'honneur de visiter sa case, j'accède à ce désir. Madame me prend par la main et me conduit dans ses salons. . . . . Entretemps, El pescador, tout fier de l'honneur que je lui fais, se tient devant l'entrée de sa case ; c'est une case comme toutes les autres, ne contenant que des ustensiles de pêche, puis, dans un coin, un talus en bambou recouvert d'une natte : cela forme le lit.

Cette visite faite, je retourne près de mes compagnons et nous prenons congé de ces bonnes gens pour retourner à bord.

Avant d'abandonner définitivement cette plage, je dirai un trait de mœurs singulier de ces Indiens.

J'avais demandé à El cabo comment les Indiens se marient, voici son explication :

Lorsqu'un garçon se sent de l'inclination pour une fille, il porte de temps en temps aux parents le plus beau poisson de sa pêche et reste causer de choses indifférentes en évitant toute allusion directe

ou indirecte au but qu'il poursuit. Quoique les occasions ne lui fassent pas défaut pour voir sa préférée seul à seul il ne lui fera jamais connaître l'état de son cœur.

Quand ce manège a duré un temps, le garçon commence par choisir un bon emplacement pour y construire une case ; alors, d'accord avec quelques amis, ils attendent la nuit pour se mettre à la besogne ; naturellement le garçon a eu soin d'abord, de réunir petit à petit, les matériaux nécessaires, soit des bambous et des feuilles de palmier, le tout caché dans un endroit quelconque. Donc, à la nuit convenue avec les amis on travaille dru pour achever la case avant le jour.

Au matin, le garçon porte un poisson aux parents, cause comme d'habitude, puis au moment de se retirer, il semble se raviser et demande à la fille si elle veut venir voir la case qu'il vient de construire ; si elle accepte l'invitation, ce qui est ordinairement le cas, ils s'en vont voir à deux et y restent : ils sont mariés.

Il arrive cependant que le garçon a un compétiteur préféré et que la fille refuse de l'accompagner à sa case ; dans ce cas il s'en va, calme en apparence, mais la rage dans le cœur, court dans la forêt ramasser du bois sec qu'il porte dans la

case, puis le soir venu il y met le feu et la case est brûlée.

Dans tout cela, les parents n'interviennent absolument pas, l'inclination des enfans peut suivre son cours sans aucune entrave, la question d'argent n'a rien a y voir, vu que personne n'en a.

El Cabo me racontait encore que dans certaines tribus des montagnes il existe une autre coutume non moins bizarre. Dans ces tribus, les amoureux se recherchent surtout pour la taille ; plus un homme peut trouver une femme de la même taille que lui, plus il y tient. Avoir une femme d'une taille exactement conforme à celle de l'homme est le nec plus ultra du bonheur.

El Cabo m'a raconté encore bien des choses sur les us et coutumes des tribus, mais si complètement choquantes et en opposition avec nos idées Européennes, que je ne pourrais les répéter ici.

Ces Indiens ne sont presque jamais malades, ils n'ont ni médecins, ni drogues, tout au plus quelques simples dont ils connaissent les vertus; il y a entre autre une plante qui croit partout en abondance et qui donne une fleur brillante et odoriférente, le suc de cette plante est un remède infaillible pour provoquer l'avortement sans douleur. Une autre plante produisant une petite fève,

neutralise les effets de la morsure vénéneuse du serpent.

Le troisième jour dans l'après-midi, le vent se calme, nous levons l'ancre et reprenons la mer; nous avons des vivres frais pour quelques jours et une bonne quantité de bois pour chauffer la machine.

On va clopin-clopant pendant quelques jours, puis de nouveau cet éternel vent du nord se remet à souffler debout, nous ne sommes plus qu'à une bonne journée de marche de notre destination.

Le vent devient furieux, nous n'avançons plus du tout, au contraire nous retrogradons. Encore une fois, le capitaine juge prudent de se rapprocher de la côte. Bientôt nous apercevons un grand rocher noir s'avançant comme une jetée en mer, c'est d'après la carte, « La punta negra » (le point noir), nous n'avions plus qu'à doubler cette punta negra pour atteindre le but de notre voyage; en attendant le steamer va se cacher et se mettre à l'ancre derrière ce rocher et tout près de la côte. N'ayant rien de mieux à faire, quelques-uns se rendent à terre. Nous tirons quelques oiseaux, d'autres pêchent à la ligne, aucun Indien ne se montre nulle part; cependant, non loin de la plage il y a une case vide. Nous retournons à bord avec

le produit de la chasse et de la pêche, cela forme le dîner. Quelque temps après, nous sommes hêlés en Espagnol par quelques hommes qui sont venus sur la plage, nous y retournons à quatre et faisons connaissance avec les nouveaux venus; ils nous disent avoir été attirés par nos coups de fusil.

Le chef de cette troupe est un Espagnol pur sang, mais un type qui mérite que je m'y arrête.

Après les compliments d'usage, notre nouvel ami qui s'intitule « El cazador » (le chasseur), nous invite à nous rendre avec lui dans la case voisine.

Une fois couchés sur les lits de bambou et le cigare allumé, El cazador nous demande des nouvelles d'Europe, d'Espagne et de Manila; après cela il prend la parole, à notre demande, pour nous raconter ses aventures et son existence, lesquelles bien décrites, formeraient un volume très-intéressant.

Disons d'abord deux mots du portrait d'El cazador. C'est un homme de haute stature, maigre, osseux et musculeux, cheveux noirs, ras, grande barbe noire, nez aquilin, les yeux noirs, enfoncés dans les orbites et lançant des éclairs sardoniques, le front haut et large, le teint aussi brun que celui des Indiens, en un mot, c'est un figure type de Méphistophélès. Il a quarante-cinq ans.

El cazador a des idées correctes, la parole tranchante, sarcastique, il n'a jamais été malade, mange n'importe quoi, ne boit jamais que de l'eau et fume toute la journée; il ne changerait pas sa manière de vivre contre un empire.

Voici, à peu près, ce que cet homme singulier nous raconte :

Né en Espagne, il a quitté son pays à l'âge de vingt ans pour venir aux Iles Philippines en qualité de soldat volontaire. Son temps de service fini, il aurait pu retourner en Espagne, il préféra rester où il était, pour aller vivre dans les pays sauvages avec une douzaine d'hommes dont il avait le commandement.

D'un caractère indomptable, d'une audace inouïe, sans nul souci de la mort, ce nouveau Don Quichotte s'en alla par monts et par vaux au milieu des tribus sauvages pour faire respecter, de son autorité privée, la domination Espagnole.

Les histoires que cet homme extraordinaire nous a racontées pendant les quelques heures que nous avons passées avec lui, paraitraient complètement invraisemblables à qui n'a pas vu de près ces pays qui semblent eux-mêmes une fiction. Les mines de charbon, de fer, de cuivre, d'or, d'argent, et quantité d'autres minéraux, existent ici en grande

abondance, puis des végétaux précieux, auxquels personne ne touche. Sur les plages se trouvent des coquillages magnifiques que personne ne ramasse.

El 'cazador dédaigne tout cela, c'est bon pour des Européens, dit-il, mais à moi, mon trabuco me suffit.

Il continue : Si mes compatriotes, au lieu de s'entredéchirer pour un malheureux prince, avaient le bon esprit d'appliquer leur activité à faire valoir les richesses qu'ils possèdent ici, l'Espagne serait bientôt le pays le plus riche de l'Europe ; mais les Espagnols comprennent le patriotisme d'une singulière manière « périsse le pays pourvu que mon prince prenne le dessus ».

A ma demande pourquoi il y a tant de pirates dans ces parages puisqu'ils trouvent amplement de quoi manger dans leurs îles : Ces pirates, dit-il, ne sont pas plus pirates que vous et moi, et en voici la preuve : ces sauvages disent, en parlant des Espagnols : voilà des pirates qui viennent nous attaquer sur nos terres à nous, afin de nous en chasser et d'en prendre possession ; ils n'en ont pas plus le droit que nous ne l'aurions d'aller les chasser d'Espagne pour prendre leur place; donc nous devons nous défendre, les poursuivre et les chasser de nos îles.

Présumant que le genre de vie adopté par cet homme, devait cacher quelque mystère, je lui fis part de cette opinion. Oui, dit-il, j'ai pris l'Europe et la civilisation en dégoût à cause d'une femme. . . . .
il se tût et tomba dans une sombre rêverie . .

Voilà donc encore une épave humaine, victime d'un amour malheureux et naufragé à l'extrémité du monde. Et dire qu'après vingt-cinq ans ce souvenir néfaste reste toujours vivace !.

Déjà il est neuf heures du soir, nous prenons congé d'El cazador en lui serrant vivement la main et en lui promettant de revenir le lendemain matin ; mais le destin en avait décidé autrement.

Peu de temps après notre retour à bord on va se coucher ; le vent souffle avec une grande violence, le navire est fortement ballotté malgré l'abri de la punta negra ; par précaution une seconde ancre est jetée et les feux du steamer sont maintenus pendant la nuit ; le capitaine ne quitte pas le pont afin d'être prêt à tout événement. Nous sommes solidement ancrés dans un fond pierreux ; cependant le navire tire violemment sur ses ancres ; le sifflement du vent dans les cordages a quelque chose de sinistre pendant cette nuit noire, mon cher camarade Emile est toujours gravement malade.

J'étais profondément endormi, lorsque vers deux heures de la nuit je suis brusquement réveillé par une secousse brutale qui me jette hors de ma couchette. J'entends un bruit épouvantable, des cris, des commandements, le sifflet des officiers ; je monte à la hâte pour voir ce qui se passe. . . nos deux ancres se sont rompues à la fois et nous sommes en très-grand danger d'être jetés à la côte et brisés contre les rochers ; le navire va à la dérive, la position est extrêmement critique ; je retourne promptement dans ma cabine prendre le strict nécessaire ; je dis à Emile d'en faire autant, mais il est trop faible et incapable de se lever. A ce moment où notre vie tient à un fil, et malgré son état lamentable, Emile trouve encore moyen de me débiter son thème favori « quand je suis à bord d'un navire, dit-il, il ne peut pas périr ». Je lui réponds : « après celà, nous nous tirerons bien de là si le navire se brise ». Sur ce, j'allai sur le pont.

Cependant, par une manœuvre habile, le capitaine a tourné le navire qui est poussé vers la haute mer en rasant la punta negra, tellement près que nous pouvons toucher le rocher de la main ; c'est comme par miracle que nous sortons de cette impasse dangereuse.

Le danger imminent est passé, nous continuons à courir vent arrière et perdons cette nuit-là tout le chemin que nous avions gagné pendant plusieurs jours.

Dès ce moment, les officiers de bord, voyant l'impossibilité absolue de lutter plus longtemps contre les vents persistants, renoncent à poursuivre le voyage et décident de retourner à Manila ; d'ailleurs nous n'avions plus ni charbon, ni bois, ni vivres.

Après un mois de luttes continuelles contre le mauvais temps, nous rentrons à Manila, sans avoir atteint le but de notre voyage.

Aujourd'hui je suis convaincu qu'il ne fait pas bon de naviguer dans les mers de Chine.

ANNEXE

ILES PHILIPPINES

Notice commerciale, parue dans le *Moniteur Belge* et les Journaux de Madrid en 1871

IMPORTATION. Parmi les articles d'Europe importés aux Iles Philippines, quelques-uns se fabriquent avantageusement en Belgique. C'est l'Angleterre qui a en quelque sorte le monopole de ces importations ; je citerai quelques chiffres des plus importants :

Du 16 septembre 1869 au 16 septembre 1870 il a été importé :

21,020,826	yards tissus de coton	blanc uni.
557,803	id.	couleur unie.
1,617,593	id.	imprimé.
367,551	livres fil de coton à tisser.	

Pour en faciliter l'étude à ceux que ces données peuvent intéresser j'ajoute des comptes de ventes simulés avec échantillons à l'appui.

C'est un fait remarquable, constaté d'ailleurs par tous les Belges qui visitent les contrées lointaines et qui s'occupent d'affaires commerciales, que la Belgique produit beaucoup d'articles qui conviendraient parfaitement aux consommateurs d'outre mer, tant par la modicité relative de leur prix que par leur qualité, et que ces articles n'apparaissent nulle part.

Ainsi aux Iles Philippines, au Japon, en Chine, dans les Indes, c'est un hasard que de rencontrer un produit Belge ; cependant notre pays pourrait figurer honorablement parmi ceux qui pourvoient à la consommation des colonies, il suffirait de quelques efforts pour avoir raison de l'esprit de routine qui a toujours mis obstacle à nos progrès commerciaux et pour établir une entente, une cohésion entre les fabricants, les négociants et les banquiers.

Généralement l'insuccès des produits Belges sur les marchés d'outre mer est dû, non pas à la qualité ou au prix de l'article, mais à l'ordonnance dans les détails, le pliage, le métrage, la couleur, l'étiquette, l'emballage etc., nos fabricants ont le tort

de croire qu'il suffit de produire du bon et a bon marché ; ils négligent volontiers l'apparence, l'habillement de la marchandise ; or, ce détail est aussi important, plus important même que la qualité du produit ; en un mot, il faut se conformer au goût des acheteurs, même dans leur expression la plus excentrique.

COMMERCE. Les produits principaux de ces îles et qui conviennent aux marchés d'Europe sont : les tabacs en feuilles, cigares, cafés, sucre, indigo, riz, abacá, magey, plus quelques autres de moindre importance, tels que cire, huile de coco, nacre etc. ; de ces produits Anvers achète annuellement pour une valeur approximative de cinq à sept millions de francs.

TABACS EN FEUILLES ET CIGARES. Ces deux articles sont monopolisés par le Gouvernement ; mensuellement des parties de tabacs et de cigares sont présentées en vente publique, en dehors desquelles nul ne peut les acheter ni les exporter.

CAFÉ, SUCRE, INDIGO, ABACA ETC. Il est d'usage généralement adopté par les négociants de Manila, de faire des avances d'argent plus ou moins importantes aux planteurs de ces articles et d'acheter ainsi à des prix réduits les récoltes sur pied ; en procédant de la sorte ces négociants s'exposent à

subir des pertes, soit par la mauvaise réussite des récoltes, soit par la mauvaise foi des planteurs.

Lorsque le produit des récoltes non engagées arrive à Manila, le prix du marché s'établit ordinairement au-dessus de celui qui a été fixé pour les récoltes vendues sur pied ; ce prix plus élevé sert de base pour l'exécution des ordres d'achats reçus d'Europe, et ainsi le négociant spéculateur qui a acheté les récoltes sur pied, y trouve toujours grand avantage.

Le commerce de détail est généralement entre les mains de Chinois établis aux îles.

INDUSTRIE. Sauf une grande distillerie de liqueurs parfaitement montée et habilement dirigée par un Européen, je puis dire qu'il n'existe aux Iles Philippines aucune industrie sérieuse digne d'être mentionnée; l'indolence des Indiens, puis les chaleurs du climat, sont les causes prédominantes de cette absence presque complète de toute activité industrielle.

Les fabriques de l'Europe fournissent à ces îles tout ce qui est nécessaire à la consommation des habitants ; cependant certains articles de grande consommation aux îles, et qui sont importés à grands frais d'Europe, seraient de facile fabrication là-bas, et il faudrait peu d'années à un

fabricant Belge quelque peu entreprenant, pour y faire une belle fortune. Parmi les articles qui seraient appelés à un succès certain, je citerai la papeterie, les pianos, les instruments de musique, les cotonnades, la carosserie etc. J'ajoute que les autorités Espagnoles accueillent avec empressement et protègent les Européens qui viennent s'établir aux Iles Philippines.

Agriculture. La grande fertilité des Philippines est proverbiale et dépasse tout ce que l'on peut imaginer ; je crois qu'il n'existe pas un pays au monde qui offre autant de ressources agricoles que ces îles. D'immenses terrains vierges, de toute première qualité et spécialement favorables à la culture du tabac, du riz, du cacao, du sucre, du maïs, du café, de l'indigo, de la canelle, restent en friche faute de bras. On peut obtenir gratuitement du Gouvernement, une, cinq, dix lieues carrées de terrain, à la seule condition de les mettre en culture.

Les partisans d'une colonisation Belge trouveraient ici tous les éléments désirables pour la mise en pratique de leurs projets. Il est certain que si une société voulait entreprendre, avec un capital relativement petit, une exploitation agricole de quelques lieues carrées, elle ferait immanquablement de grands

bénéfices ; mais il ne faudrait pas compter, exclusivement sur les travailleurs Indiens ; quelques travailleurs Belges auxquels on accorderait une part dans les bénéfices, seraient nécessaires pour attirer et stimuler les travailleurs Indiens. Ici encore on rencontrerait la bienveillance et l'aide des autorités Espagnoles, qui ne demandent pas mieux que de voir prospérer leurs colonies sous l'impulsion de l'initiative européenne.

BANQUE. Au chapitre *commerce*, je dis que la Belgique achète annuellement pour environ cinq à sept millions de francs aux Philippines ; chaque ordre d'achat envoyé de Belgique à Manila doit être accompagné d'un crédit de banque. Les Banquiers de Belgique n'interviennent absolument pas dans ces opérations, ce qui oblige les négociants spéculateurs à s'adresser aux banquiers de Londres pour l'ouverture de ces crédits ; il serait cependant facile aux banquiers Belges de s'emparer de ces affaires. Cette situation entraîne encore ce résultat que les chargements de marchandises achetées aux Philippines pour compte Belge, sont dirigées des lieux de provenance sur l'Angleterre à l'adresse des banquiers qui ont ouvert le crédit. L'importance de ces affaires mérite d'attirer l'attention des banquiers belges qui pourraient en profiter et affranchir

le commerce d'Anvers du paiement de ce tribut à l'Angleterre, puis les chargements arriveraient directement à Anvers au grand avantage de tous.

Un autre fait de banque trouve encore sa place ici ; en Angleterre le fabricant exportateur peut obtenir une somme d'argent s'élevant jusqu'à 75 °/₀ de la valeur des marchandises exportées, ce qui facilite considérablement ses opérations et lui permet de leur donner toute l'extension dont ses produits sont succeptibles ; c'est à ces deux éléments combinés, que l'industrie Anglaise doit son énorme développement.

Si mes informations sont exactes, la Banque d'Anvers, prenant l'initiative des faits énoncés cidessus, serait disposée à ouvrir des crédits aux maisons Belges et Hollandaises qui voudraient lui en faire demande.

NAVIGATION ET TÉLÉGRAPHIE. Par l'ouverture du canal de Suez, les Iles Philippines se sont considérablement rapprochées de l'Europe ; des lignes régulières et directes de bateaux à vapeur, ont été établies entre les deux points extrêmes. Dès le mois de mai prochain la ligne télégraphique sous marine reliant l'Europe à l'Inde jusqu'à Singapore sera prolongée jusqu'en Chine et ira aboutir à Hong-Kong, ce qui permettra d'envoyer une dépêche,

d'Europe à Manila en 5 ou 6 jours, tandis qu'auparavant il fallait 3 à 4 semaines.

La magnifique baie devant Manila offre une rade sûre ; malheureusement le peu de profondeur vers la rive oblige les navires de gros tonnage à mouiller au loin, et à charger et décharger sur rade, ce qui occasionne de grands frais et pertes de temps, le service par allèges se faisant mal.

Le commerce des Philippines, qui est déjà important, s'accroît chaque année, comme le prouvent les statistiques; en conséquence l'établissement d'un môle ou embarcadère avancé dans la baie jusqu'à la profondeur voulue, pour permettre aux navires de charger et de décharger sans allèges, devient de plus en plus nécessaire.

Étant incompétent en la matière, j'ai pris des renseignements sur les lieux, et l'on m'a assuré que la construction d'un embarcadère serait facile et que le Gouvernement accorderait toute sa sympathie et son aide à la société qui voudrait entreprendre ce travail, dont l'exploitation lui serait abandonnée pour un temps à déterminer. J'appelle l'attention des ingénieurs et entrepreneurs Belges sur ce point parceque je crois qu'il y a là une entreprise très-fructueuse. Il y a constamment trente à quarante navires de gros tonnage sur rade qui

gagneraient trois ou quatre semaines s'ils pouvaient charger et décharger à quai ; ce fait seul suffit à prouver de quelle importance serait la construction d'un embarcadère.

Nous avons en Belgique exhubérance d'hommes de talent dans toutes les spécialités ; leur réputation est fortement et honorablement établie partout ; malheureusement ils ne se répandent pas assez, ils restent chez eux ; ceux qui, par exception, se rendent à l'étranger, y occupent généralement des postes élevés et lucratifs ; quelques spécialistes dans les constructions , l'agriculture, l'industrie, la minéralogie, trouveraient de grands avantages à s'établir aux Iles Philippines.

MINÉRALOGIE. Les Iles Philippines sont très-riches en minéraux ; les mines de charbon, de fer, de cuivre, d'or, et beaucoup d'autres y abondent ; cependant sauf une mine de cuivre assez faiblement exploitée et dont, malgré cela, le rendement est brillant, toutes les autres restent à l'état vierge. Il viendra sans doute un temps ou ces richesses naturelles attireront l'attention :

RESSOURCES FORESTIÈRES. Dans certaines parties des îles les forêts offrent des ressources immenses et non exploitées, en bois de construction et d'ébénisterie ; jusqu'à présent c'est la Chine seule qui en-

tretient quelque peu un commerce de bois avec ces îles.

Dans l'île « Mindanao » par exemple, il y a des bois magnifiques et à proximité de la mer ; le Gouvernement Espagnol qui en est le propriétaire, ne les exploite pas du tout, et j'ai lieu de croire qu'il serait facile de s'entendre avec lui pour obtenir l'autorisation de faire des coupes, de telles sorte qu'on n'aurait guère que la main-d'œuvre et le transport à payer ; il me semble qu'ici encore il y a quelque chose à faire pour des hommes entreprenants ; on pourrait faire les frais d'un examen préalable et aucun capital ne serait engagé qu'à bon escient.

Douane. Le Gouvernement Espagnol est franchement entré dans la voie de la liberté commerciale ; un nouveau tarif de douanes, très-favorable au développement des relations avec l'Europe, à été décreté ; ce tarif sera mis en vigueur dès le mois de Juin prochain.

L'abolition des droits différentiels de pavillon est également un fait accompli et commence déja à porter de grands fruits ; ainsi jusqu'à présent on en était réduit à charger les marchandises des Philippines pour l'Europe, exclusivement sur des voiliers espagnols qui mettent quatre, cinq, jusqu'à

six mois pour faire la traversée ; de plus, n'ayant pas de concurrence, ils exigeaient un fret élevé ; aujourd'hui, grâce à l'abolition du droit de pavillon, des steamers anglais se rendent de Chine aux îles et prennent charge pour l'Europe à un frêt réduit et font la traversée en soixante jours au grand avantage du commerce en général.

D'autres modifications importantes sont encore à l'étude et recevront bientôt une solution, ce qui prouve que le gouvernement est fermement décidé à donner au commerce de cette belle colonie toute l'extension possible.

Climat. Dans les régions basses des îles, les chaleurs sont trop grandes pour permettre aux Européens de faire un travail régulier comme en Europe; toutefois ils peuvent, sans éprouver de gêne, travailler pendant quelques heures le matin et vers les soir, ce qui suffit amplement sous ce climat privilégié, pour obtenir d'abondantes récoltes; mais dans les régions plus élevées, la température est beaucoup mois gênante ; au reste la fertilité extraordinaire du sol n'exige pas un grand travail pour obtenir des récoltes magnifiques. Le printemps perpétuel, dont ces îles jouissent, permet de faire trois récoltes de riz par an.

Les maladies épidémiques telles que le choléra,

la fièvre jaune, le vomito negro, et d'autres qui sont si mortelles aux Antilles et au Brésil, n'ont jamais fait leur apparition aux Iles Philippines.

J. DE MAN.

MANILA, AVRIL 1871.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 04763 1232

